

DAD AU  
CIÓN GE

BR50

.S7

1837

c.1



1080045442

848  
E#68#160  
NOUVELLES

**ANECDOTES  
CHRÉTIENNES,**

composées

DE CONVERSIONS FRAPPANTES, DE RÉCITS,  
D'HISTOIRES ÉDIFIANTES,  
DE LÉGENDES ET CORRESPONDANCES,

précédées

DES MOTIFS DE REVENIR A LA RELIGION,

PAR LE C<sup>te</sup> DE STOLBERG.

ET

D'UNE NOTICE SUR SON RETOUR A L'ÉGLISE  
CATHOLIQUE;

recueillies et publiées

PAR M. D\*\*\*,

Auteur des *Nouvelles chrétiennes.*



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS  
A LA SOCIÉTÉ DES BONS LIVRES,

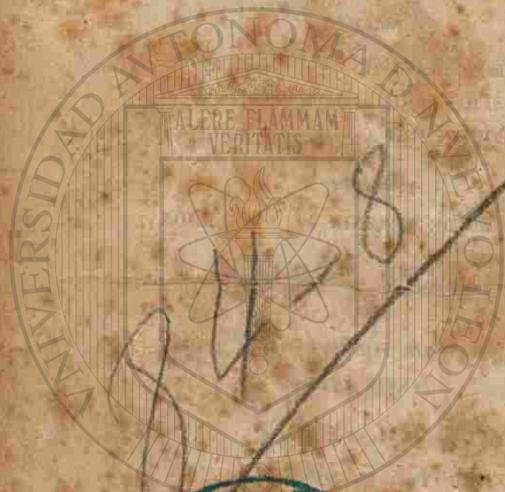
RUE DES SAINTS-PÈRES, 693

Paris.

1837.  
FONDO BIBLIOTECA LIBRERIA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

30978

BR 50  
.57  
1837



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

133626

NOUVELLES  
ANECDOTES CHRÉTIENNES.

PRÉLIMINAIRES

SUR LE COMTE DE STOLBERG.

Les ouvrages du comte de Stolberg, si appréciés en Allemagne, sont encore, pour la plupart, étrangers à la France; mais la réputation de leur auteur les a précédés parmi nous, et je ne crois pas que son nom puisse être prononcé aujourd'hui sans réveiller un vif sentiment de sympathie dans tout ce qui porte un cœur vraiment catholique.

Il serait difficile, en effet, de rencontrer dans aucun auteur contemporain une inspiration plus pure, une expression plus onctueuse, un caractère plus relevé, une âme plus pénétrée du sentiment intime de la religion. C'est le type du vrai croyant, qui n'a que des paroles d'amour et de consolation;

l'homme merveilleusement rempli de foi, d'espérance et de charité : le catholique par excellence.

Suivez-le de ses écrits à sa vie privée, vous le trouverez aussi admirable de simplicité que de grandeur : poète et vrai sage, philosophe et homme de bien, penseur profond qui marche de front avec les plus beaux esprits de l'Allemagne, et père tendre qui aime à s'inspirer au milieu des jeux de ses petits enfans. Et comme s'il était de la destinée d'une si haute intelligence de se refléter encore, après son passage, aux lieux où elle a cessé de briller, il semble qu'un rayon de cette belle âme se soit conservé dans sa noble famille, sans qu'il puisse s'effacer.

Des ouvrages du comte de Stolberg, on n'a encore traduit en français que le *Traité de l'Amour de Dieu* et la *Vie d'Alfred le-Grand*. Son œuvre capitale, l'*Histoire de la Religion de Jésus-Christ*, ne nous a pas encore été donnée. Ce que nous sommes heureux de pouvoir offrir aujourd'hui à nos lecteurs, c'est un morceau remarquable qui se trouve à la tête de ce dernier ouvrage et lui sert d'introduction.

de l'Amour de Dieu et de ce livre monumental, l'*Histoire de la Religion de Jésus-Christ*, fut appelé à un monde meilleur, dans sa soixante-dixième année, n'ayant voulu sur sa tombe d'autre inscription que celle-ci :  
 « Frédéric-Léopold de Stolberg, né le 7 novembre 1750, mort le 1<sup>er</sup> décembre 1819. — « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. »

tion,



I.

Introduction à l'Histoire de la Religion,

PAR LE COMTE DE STOLBERG.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

C'est à vous surtout, mes chers enfans, que je désire laisser un souvenir de mon passage sur la terre, en recommandant à votre cœur l'objet de cet ouvrage, *la Religion de Jésus-Christ*. Il s'agit de la seule chose nécessaire. ®

Notre pèlerinage ici-bas est court, incertain, dangereux; nous ne sommes assurés de

rien.... que de la mort : nous ne la voyons pas, nous nous apercevons seulement que la vie de nos semblables s'évanouit autour de nous, et que leur froide dépouille devient bientôt poussière.

L'homme meurt; la brute meurt aussi. Mais l'homme sent en lui une vie qui ne dépend ni du baltement des artères, ni du souffle de la respiration. Il s'examine lui-même avec la seconde vue de la conscience, et sa *raison* apparaît : il étend ce regard autour de lui, et il sent la vie de la vie, l'*amour*.

Cet amour se restreindra-t-il uniquement à son *moi*, de façon que son égoïsme rapporte à lui seul la puissance des choses qu'il aime; ou bien ira-t-il s'unir au principe éternel de tout amour? Voilà ce qui décidera de son mérite. Ou bien, dans ce que nous croirons aimer, nous n'aimerons pauvrement que nous-mêmes; ou bien, tout ce que nous avons d'amour nous le reporterons vers Dieu.

Oh! l'amour de Dieu, voilà notre vraie destination! si nous manquons à cette destination, tôt ou tard nous en souffrirons. L'homme abandonné à lui-même éprouve bientôt, mais sans pouvoir se l'expliquer, un sentiment indéfinissable de malaise, et c'est

pourquoi les biens de la terre, quelque brillans qu'ils puissent paraître, le laissent vide, ennuyé et non satisfait. Ainsi, l'Eve de Milton, avant d'avoir vu Adam, aperçut un jour sa belle image réfléchie dans une eau claire; mais après le premier moment de curiosité elle s'éloigna mécontente : ce n'était qu'elle-même qu'elle avait vu.

Une créature intelligente ne peut trouver de repos qu'en Dieu; de joie, que dans l'espérance de se réjouir éternellement en lui.

Aussitôt que l'homme s'éloigne de Dieu par le péché, et qu'il contrarie ainsi sa destination primitive, il sent en lui cette oppression de l'âme qu'avec bien de la raison on appelle conscience. Il sait bien, sans que personne le lui enseigne, que par le péché il se détruit moralement, et s'il osait le nier, la rougeur de son front l'accuserait de mensonge.

Si Dieu se manifeste dans la conscience, il se manifeste aussi dans la nature; mais l'histoire de tous les temps nous montre combien peu d'attention les hommes ont fait à ces révélations; ils ont abusé de la nature, et se sont agenouillés devant les choses créées, et pour tromper leur constance ils attribuaient

à leurs idoles leurs propres convoitises. Mais dès le principe, Dieu s'est aussi révélé à l'humanité d'une manière immédiate. Sa miséricorde suivit l'homme déchu, et lui donna pour consolation dans le triste trajet du paradis au désert du monde, la religion, notre religion, la religion de Jésus-Christ, qui alors n'était encore, dans les promesses du Très-Haut, que l'étoile de l'ancienne alliance et le crépuscule de ce jour plus beau à la lumière duquel nous devons marcher ici-bas.

La religion de Jésus-Christ nous enseigne à connaître Dieu. C'est par elle que Dieu nous invite à l'aimer, par elle qu'il nous convie à l'éternelle félicité. Mais aussi malheur à ceux qui dédaignent cette tendre invitation, car c'est elle alors aussi qui leur annonce leur éternel exil loin de Dieu et leur perte sans fin.

Pour pouvoir suivre cette invitation, pour vouloir la suivre, nous devons croire en la religion, et il faut que la vérité de ce que nous devons croire soit assez évidente pour que nous croyons fermement, tant que notre volonté ne résiste pas à notre conviction. C'est dans notre volonté malade que gît la misère de notre nature; sa guérison serait notre sa-

lut. Notre volonté est dans notre cœur, c'est pourquoi Dieu lui parle sans cesse. La religion de Jésus-Christ, mes chers enfans, se plaît à rechercher notre amour. Mais, comme je l'ai dit, il faut que nous croyions en celui que nous devons aimer, et notre volonté pervertie par l'orgueil et la convoitise résiste à notre foi. Voilà pourquoi la volonté doit être aidée par la crainte et l'espérance qui naissent de l'idée d'un bonheur ou d'un malheur éternels.

De nos jours, les ennemis de la religion lui ont fait le reproche aussi hostile qu'injuste de n'agir qu'en vue de la punition et de la récompense, motifs indignes de l'homme. Mais la sainte crainte de Dieu est une crainte toute filiale, qui, loin d'exclure l'amour y conduit au contraire, et s'y unit de plus en plus. Sans amour, nous ne pourrions plaire à Dieu, et l'espérance qui n'aurait pour objet que le don de la vie éternelle, sans s'attacher à son divin auteur, manquerait son but.

La sainte crainte de Dieu exclut d'ailleurs toute crainte qui ne se rapporte pas à lui, et donne à l'âme, à l'égard de tout le reste, une force et un courage héroïques. Et même, ce n'est pas autant Dieu que nous craignons que

notre propre faiblesse, nos infidélités, et par là le déplaisir de Dieu. Personne encore n'est arrivé à la béatitude céleste sans la crainte de Dieu : elle est pour l'âme ce qu'était la loi pour la discipline du peuple choisi. Lorsque l'oint du Seigneur apparut, la nouvelle alliance de l'Évangile fut formée, et le disciple que Jésus aimait parle d'un amour parfait qui exclut la crainte.....

Plus l'amour est pur ici-bas, et plus l'espérance s'élève vers Dieu, au dessus même du ciel qu'il promet. Telle est l'espérance que la religion enseigne. O admirable disposition du Dieu des miséricordes, qui a voulu que l'homme chargé de peines pût pratiquer une vertu dans ce sentiment inné et indestructible de l'espérance ! Et que dire de cet amour dont la religion seule peut donner l'idée ! qui pourrait avoir un cœur et s'imaginer qu'un pareil amour reposât sur une chimère ! qu'une pareille aurore n'annonçât pas un soleil, caché encore, il est vrai, par les ombres de la terre, mais qui s'avance resplendissant de clarté !

Mes chers enfans, quels sont les biens si grands, si beaux, si désirables, que la religion de Jésus-Christ ne nous accorde pas ? — Est-

ce la joie que vous désirez ? Eh bien ! la religion vous promet des délices éternelles, dont l'espérance seule dépasse infiniment toutes les joies et toutes les douleurs du temps. — Est-ce une longue vie ? Elle accorde l'immortalité. — Est-ce le repos ? Elle seule le donne : ici-bas, dans la tempête de la vie, le doux repos de l'enfant sur le sein de sa mère ; et puis un jour..... l'éternel repos ! — Est-ce la paix ? Le Seigneur a salué ses disciples, en leur disant : « La paix soit avec vous ! » Qu'est-ce que la paix de la terre à côté de celle du Fils de Dieu ? « Je vous laisse ma paix, je vous donne « ma paix, non pas comme le monde la « donne... que votre cœur ne se trouble et ne « s'effraie pas. » — Est-ce l'amitié ? Et où peut-elle exister plus sûre, plus intime, plus durable, que parmi les disciples du bien-aimé, qui tous, sans jalousie envieuse, tendent vers le même but ; pour qui l'intérêt de chacun est l'intérêt de tous, et dont le saint amour de l'un, s'enflamme du saint amour de l'autre ! — Sont-ce les grandeurs ? Quoi de plus grand que d'appartenir à Dieu ! « Mes bien- « aimés, nous sommes les enfans de Dieu. Ce « que nous serons un jour, cela ne nous est « pas encore manifesté ; mais nous savons que

« nous serons semblables à lui, parce que nous  
 « le verrons tel qu'il est. » — Est-ce la liberté?  
 L'Évangile est la loi parfaite de la liberté; il  
 nous affranchit de l'esclavage des sens et de  
 la mort. « La liberté est où est l'esprit de  
 « Dieu, et il nous a promis la délicieuse li-  
 « berté des enfans de Dieu. » — Est-ce la sa-  
 gesse? La sagesse de la religion seule mérite  
 ce nom. « C'est vous, » dit le roi prophète  
 au Seigneur, « c'est vous qui éclairez mes té-  
 « nèbres, c'est vous qui êtes ma lampe et ma  
 « lumière. » — Est-ce la vertu? Quelle vertu  
 la religion de Jésus-Christ ne conseille-t-elle  
 et n'inspire-t-elle pas! Vertu plus pure,  
 parce qu'on la pratique en vue de Dieu: plus  
 vraie, parce qu'elle s'appuie sur l'humilité,  
 cette douce fille de la religion, que le monde  
 méprise, et qui est enfant du ciel; qu'on ac-  
 cuse de lâcheté et qui sait tout braver avec  
 une force surnaturelle.

Est-ce enfin l'amour? Mais l'esprit intime  
 de la religion n'est qu'amour! un amour dont  
 sans elle les hommes n'auraient point eu l'i-  
 dée; un amour qui devient en elle le lien de  
 toute perfection. Quelles vertus enseigne-  
 t-elle qui ne soient fondées sur l'amour de  
 Dieu? « Aimons-le, car il nous a aimés le

« premier. » La loi de l'ancienne alliance,  
 donnée au milieu des éclairs, au bruit terrible  
 des trompettes et du tonnerre, était déjà fon-  
 dée sur l'amour: « Vous aimerez le Seigneur  
 « votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre  
 « âme, de toutes vos forces. » Et l'Évangile  
 de la nouvelle alliance, de quel souffle de  
 charité n'est-il pas vivifié! La religion toute  
 entière est-elle autre chose que la loi d'un  
 éternel amour des hommes envers Dieu, par  
 Jésus-Christ? Le lien d'un éternel amour  
 entre les fidèles en Jésus-Christ, avec Dieu!  
 « Dieu est amour, et celui qui est amour est  
 « en Dieu, et Dieu en lui!

Mais il faut que nous croyions à celui que  
 nous devons aimer. Il me semble que la foi en  
 cette religion, en cet admirable *tout*, si grand,  
 si vivifiant, si lié dans toutes ses parties, doit  
 se rendre aussi évidente au cœur qu'à la rai-  
 son, et c'est ce qui arriverait si notre volonté  
 n'était pas pervertie; mais, semblable au pau-  
 vre juif qui, en niant l'Évangile, témoigne  
 par là même en faveur de l'Évangile (puisque  
 cet aveuglement y est prédit), la volonté re-  
 belle se révolte contre la parole de la vérité,  
 et prouve ainsi sa propre perversité, que cette  
 même parole avait annoncée. Quand notre

volonté est pure, notre œil est pur, et alors la religion de Jésus-Christ nous apparaît dans toute sa splendeur et telle que le disciple bien-aimé vit son Eglise : « Une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles au dessus de sa tête. » Quand notre volonté est pure, les invitations du Fils de Dieu trouvent entrée chez nous, et nous nous écrions avec l'Apôtre sur qui il fonda son Eglise : « Seigneur, où irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous croyons que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Quand notre volonté est pure, heureux déjà sur cette terre, nous devons nous asseoir comme Marie aux pieds de Jésus, et choisir comme elle la seule chose nécessaire. Jadis la voix de Jéhovah fit retentir ces paroles sur la tête de son Fils : « Voilà mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le ! » Cette voix continua à parler par son Verbe. — La seule chose nécessaire est encore toujours d'écouter Jésus-Christ. Notre regard doit être fixé sur lui et y rester fixé avec la simplicité de l'amour. Nos âmes, encore enveloppées de terre, mais destinées pour le ciel, doivent se mouvoir autour de ce soleil

de justice comme autour de leur centre, afin qu'il éclaire notre esprit, qu'il enflamme notre cœur, et que notre vie devienne féconde en bonnes œuvres. Voilà la seule chose nécessaire, tout le reste n'est que vapeur vaine : nuages trompeurs qu'emporte le vent, et qui ne brillent que d'un éclat emprunté.

Et cependant, que fait cette partie nombreuse de la société, que celui qui était « la voie, la vérité et la vie » appelait *le monde* ? — Le monde, il détourne ses regards de cette seule chose nécessaire, il la laisse obscurcir par la fumée des flammes impures : il se laisse égarer lui-même par une fausse lumière dans des sentiers obscurs et jusqu'au bord du fleuve que nous devons tous passer ! Là s'éteignent tout-à-coup ses lueurs trompeuses, et il demeure alors dans une profonde nuit ; ce déplorable aveuglement naît de l'orgueil et de la sensualité, ces deux tyrans du monde. La sensualité qui ne craint pas l'enfer ! L'orgueil qui dédaigne une gloire immortelle ! De l'orgueil et de la sensualité est née l'incrédulité, et c'est l'incrédulité qui a causé dans ce monde la première faute. L'histoire de chaque instant confirme l'histoire de cette chute première. Chaque péché est encore l'œuvre

de l'incrédulité, ou d'une foi trop peu vive; aussi chaque péché porte-t-il l'empreinte de l'orgueil et de la sensualité, car les sens recherchent la jouissance du moment, et l'orgueil ose violer la loi de Dieu.

De nos temps l'incrédulité la plus folle lève sa tête audacieuse; tantôt elle nie à la divinité son existence, tantôt au contraire elle attribue la divinité à chaque pierre, à chaque goutte de rosée; elle voudrait faire descendre l'éternelle sagesse et l'éternel amour de ses demeures célestes, aussi bien que les bannir de nos cœurs. Ces blasphèmes de l'incrédulité ne sont comparables qu'à sa démence. N'ai-je pas entendu un jour un de ses héros s'extasier, avec un sentimental enthousiasme, sur la félicité de pouvoir s'engloutir par la mort dans le sein du néant!!! — Mais il en est peu qui poussent jusque là leur délire: beaucoup se laissent emporter par le coursier fantastique de leur philosophie jusqu'aux bords de l'abîme, mais alors ils reculent épouvantés....

Il y a une incrédulité plus dangereuse encore, qui, pleine d'orgueil, voudrait cependant prétendre à l'héritage de l'humilité. Elle retranche de la Religion ce qui lui dé-

plaît, et n'en conserve que ce qu'elle trouve à sa convenance....

Dangereuse et perfide, parce qu'elle se pare des plumes arrachées à la vérité, parce qu'elle emploie le langage de la foi en parlant de la dignité innée de l'homme, de la vertu, de l'immortalité; fille de la terre, elle veut nous faire croire que c'est elle qui a soulevé le voile de l'avenir, que c'est elle qui a découvert le gué à travers le redoutable torrent de la mort, et qu'elle s'est acquis un droit assuré aux îles bienheureuses que son orgueil a rêvées.. Si vous lui demandez les preuves de sa mission elle mettra aussitôt la *raison* en avant, comme si cette philosophie et ses disciples en avaient été doués seuls, et comme si les profondeurs de l'éternelle sagesse, de l'éternelle justice, de l'éternelle miséricorde, pouvaient être sondées par cette pauvre raison humaine, qui ne peut qu'entrevoir, comparer, supposer, mais à qui il n'est pas donné d'approfondir le principe de la moindre petite chose, et pas, à plus forte raison, le principe de l'Être des Êtres. La foi n'a pas la présomption de l'approfondir, mais elle nous donne de lui l'idée la plus élevée que des intelligences *finies* puissent concevoir, quand elle nous dit

d'adorer dans la poussière celui qui *est, qui est seul* véritablement, et dans la plus haute acception du mot, parce qu'il a l'*être* en lui-même; lui en qui seul existe tout ce qui existe, depuis l'Archange rayonnant à côté du trône de sa gloire jusqu'au ver qui rampe obscurément sur le gazon.

Son Eglise est là debout et inébranlable, en présence du monde, comme un temple antique qui s'élève plein de grandeur et de majesté. De son dôme qui touche le ciel se répand une lumière qui éclaire une partie des routes sacrées, tandis qu'elle laisse les autres dans une obscurité mystérieuse. Les saintes traditions et les révélations divines sont les faisceaux de colonnes qui le soutiennent. Le feu du ciel entretient sur l'autel la flamme de la dévotion, tandis qu'avec les parfums de l'encens s'élève la pieuse prière des fidèles.

C'est dans ce temple seul que nous pouvons être initiés à la connaissance de notre destination, de notre ressemblance avec Dieu, et de notre union avec lui par l'amour.

Pour celui qui cherche avec sincérité, les preuves de la Religion se multiplient et se pressent; dans les Ecritures, il trouve des éclaircissemens sur l'homme et sur l'univers;

Moïse a pour lui la nature inanimée aussi bien que les histoires des nations qui commencent là où il a fini. Les fausses religions, les récits fabuleux se tiennent tous, et attestent une tradition primitive dans laquelle tout doit se retrouver complet, et qui puisse confirmer l'histoire de tous les peuples. Quel caractère de dignité, de simplicité et d'élévation n'a pas l'Ecriture sainte! Oh! ce n'est pas ainsi que parle l'esprit humain. — Quelle miséricordieuse condescendance pour nos infirmités! Quel mélange admirable de simplicité et de sublime! Dieu a voulu que nous recevions cette parole du ciel, comme le fils écoute la parole de son père... — Qui pourrait y méconnaître d'ailleurs ce caractère d'unité qui s'y trouve d'une manière si frappante, malgré les nécessités si variées et pourtant toujours satisfaites des différens temps. Quels rapports continuels de l'homme avec Dieu! Partout l'image de celui qui *est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga*. Partout aussi le précepte de la sainteté, de la mortification des sens et de l'orgueil, qui causèrent la première chute. Partout la recommandation de la pureté et de l'humilité. Quelle que soit la route suivie par l'Esprit qui se révèle

dans ces Ecritures, il marche toujours droit au même but. Tantôt apparaît une justice terrible devant laquelle s'écroulent les empires, et tantôt c'est une tendresse de mère qui ne peut oublier ses enfans : mais toujours l'action d'un même principe, et toujours l'union de la justice et de l'amour. Souvent il ne se justifie pas devant les hommes, et n'explique pas ce qui semble incompréhensible; mais toujours il demande la foi et l'obéissance, parce qu'il a droit de les demander. . . .

Puisque Dieu a mis la foi pour condition à son héritage céleste, il est essentiel, mes chers enfans, que nous ne nous laissions pas entraîner par l'esprit du temps; surtout quand, tout en nous éloignant de la terre promise, il nous en parle le langage, et nous entretient, à sa façon, de foi et d'amour. Ce sont des mots dont l'orgueilleuse philosophie abuse pour arriver à ses fins. Elle parle de la foi en *elle*, et de l'amour envers un Dieu à qui elle fait un royaume à sa manière, un Dieu que souvent même elle adore dans la *pierre* et dans la goutte de *rosée*: car le *Panthéisme* aussi ose parler de foi et d'amour.

Mais si la raison humaine, par cela même

qu'elle est humaine, ne peut atteindre à la connaissance des vérités divines, Dieu en donne connaissance à l'humilité qui écoute ses paroles, et à elle seule.

Toutes les philosophies humaines ont toujours été vaines, et indigentes; voilà pourquoi un système s'est écroulé après l'autre (c'est ce que nous voyons encore de nos jours d'une manière bien frappante). Tandis que l'édifice de la foi a cela de particulier, que non seulement il ne dégénère pas comme les théories humaines, mais qu'il les perfectionne au contraire toujours davantage. Cela est arrivé jusqu'à ce que fussent accomplis les temps où le Fils de Dieu pût dire à son Père: « Je vous ai glorifié sur la terre, et j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez confiée! »

Depuis ce moment cette œuvre est là dans sa perfection, et malheur à celui qui oserait rien y ajouter, ou rien en retrancher. Les prophéties de bien des siècles se sont dévoilées en Jésus-Christ, et n'ont obtenu que par lui leur lumière et leur sanction: preuve évidente qu'elles venaient bien de l'Esprit qui lit l'avenir, et témoignage aussi frappant que celui de ce pauvre peuple, l'élu d'autrefois, et aujourd'hui si misérable! Dispersé parmi

le monde entier, et cependant conservé par miracle, ainsi qu'il lui avait été annoncé aux jours de sa splendeur, et quand son temple était encore debout.

Les ennemis de la Religion ne peuvent nier qu'elle ne nous enseigne la morale la plus pure et la plus élevée. Et cette morale basée sur l'amour! L'esprit de l'homme a-t-il jamais rien institué de semblable? Quel est le cœur pur à qui n'apparaît pas visible la divinité de cette fondation?

Et d'ailleurs la vie du Christ sur cette terre, qui nous est proposée comme exemple, n'est-elle pas elle-même un grand témoignage? Comment se refuser à tant de preuves rayonnantes de Divinité?

Cependant l'amour ineffable de notre Dieu n'a pas voulu que notre foi ne dépendît que de ces preuves, que tous les hommes ne pourraient pas être à portée de saisir, et qui même, lorsqu'elles n'agissent que sur l'esprit, donnent bien la conviction, mais non pas la force de vivre selon cette conviction. Il ne demande en échange de l'éternelle félicité qu'il nous offre que notre bonne volonté. « Mon fils, donne-moi ton cœur, nous dit-il par la bouche de Salomen, et que tes yeux se

« complaisent dans mes voies. » — Le Fils de Dieu nous dit lui-même : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé ; « si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de lui, ou si c'est de moi-même que je parle. » — Aucun homme ne pouvait s'exprimer ainsi, mes chers enfans, que celui qui ajoutait en même temps : « Tout m'a été mis entre les mains par mon père, et nul ne connaît le fils que le père, comme nul ne connaît le père que le fils, et celui à qui le fils voudra le faire connaître. »

Il dépend de notre volonté de faire ce que nous demande le père céleste. Et cette disposition ne vient pas seulement de la conviction de l'esprit, car les démons croient aussi, et tremblent : mais c'est le fruit de ce zèle qui inspire les bonnes actions, et donne une paix qu'approuve la raison, mais qui, bien plus élevée que la raison, conserve nos cœurs en Jésus-Christ. L'apôtre la nomme la paix de Dieu. Elle nous donne dès ici-bas le royaume de Dieu, c'est-à-dire, selon l'apôtre, le repos, la bonne conscience et la joie dans le Saint-Esprit.

Voilà ce qui nous est offert, mes chers en-

fans ! Quelle folie de refuser, puisque de l'acceptation ou du refus de ce bienfait dépend notre bonheur et notre malheur éternels. C'est Dieu qui nous l'offre par Jésus-Christ. Il nous invite amoureusement à accepter. N'écontons pas l'orgueil et les sens qui ont déjà fait perdre à l'homme son céleste héritage. — Nous pouvons reconquérir nos droits par une humble foi au *filz de Dieu* : au *filz de Dieu* qui, après que l'homme fut tombé par l'orgueil et les sens, voulut devenir homme lui-même, pour offrir ses souffrances de l'étable et de la croix en expiation de cet orgueil et de ces sens. Celui qui devant la croix du sacrifice ne renoncerait pas aux sens et à l'orgueil, renoncerait à celui qui est descendu du ciel pour le salut.

Mais si, par amour pour lui, nous renonçons à ce qui doit nous perdre, alors, même en cette triste époque signalée par l'oubli des choses d'en haut et par le règne d'une philanthropie menteuse qui ne se soucie guère de l'humanité, nous pourrons lever la tête avec joie et assurance. « Qui nous séparera  
« de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction, ou la faim, ou la nudité, ou les  
« angoisses, ou les périls, ou la persécution,

« ou le glaive? Nous demeurerons victorieux  
« par la vertu de celui qui nous a aimés ! »

Que la sérieuse méditation de ces vérités de notre haute destination — de l'incertitude et de la brièveté de notre vie — de l'éternité qui s'avance, vous paraisse toujours également importante, mes chers enfans ! C'est grande folie de notre part que ces vérités puissent vieillir si vite pour nous, que dans cette vie d'un jour, nous nous plaignions d'ennui dès qu'on nous propose quelques réflexions sérieuses, et que la pensée d'une redoutable éternité ne puisse sortir notre âme de son fatal engourdissement.

Nous marchons sur des tombeaux, sans songer que la poussière qui s'élève derrière nos pas, autrefois était animée aussi, et que les âmes qui la vivifiaient, maintenant ont franchi le terrible passage. En quittant leur dépouille mortelle, toutes ont entendu la sentence de l'éternelle vérité et, d'après cette sentence immuable, ont été les uns à droite, les autres à gauche !

Tôt ou tard, mes chers enfans, nous aussi nous arriverons là ! Nous entendrons aussi la sentence de la vérité. — Notre destinée aussi

sera fixée pour toujours..... Le choix ne dépendra plus de nous !

C'est pour cela que je vous prie, que je vous conjure de prendre à cœur la seule chose nécessaire ! Choisissez tout de suite la meilleure part ; renoncez au monde, à ce monde dont la sagesse humaine enseigne elle-même à mépriser les vaines joies. Renoncez au monde qui renonce à Jésus-Christ ; reconnaissez Jésus-Christ devant les hommes, afin qu'il vous reconnaisse un jour aussi devant son père ! Oh ! préservez-vous de cette honte fatale qui rougit de ce qui est saint ! C'est la rouille de l'âme ! c'est une bien méprisable lâcheté !

Quand un jour apparaîtra le Christ dans toute sa majesté, accompagné des armées célestes, quand il s'assiéra sur son trône de gloire, et que devant lui trembleront tous les peuples assemblés, quelle confusion alors pour ceux qui l'auront méconnu ici-bas ! qui l'auront blasphémé, lui le Dieu tout puissant seul digne d'être glorifié de siècle en siècle ! Ils s'écrieront : « Collines, couvrez-nous ; montagnes, tombez sur nous ! »

Oh ! mes chers enfans, reconnaissez le

Christ, et rendez-lui gloire devant le monde, librement et avec sincérité. Honorez-le par votre conduite, « Que votre lumière luise « devant les hommes ! » Glorifiez-le aussi dans votre âme par l'obéissance de l'amour, par la vigilance, par une sainte crainte. Ne vous élevez jamais dans votre cœur au dessus de votre prochain en le voyant tomber, car vous êtes de la même nature, faibles et fragiles comme lui. Mais aussi que le plus haut degré de vertu ne vous semble jamais inaccessible. Les saints n'étaient-ils pas hommes comme nous : et le Dieu des saints n'est-il pas notre Dieu ?

Bientôt, mes chers enfans, je suivrai moi-même le chemin de mes pères ! Dans cette heure dernière, si mes facultés ne m'abandonnent pas, vous serez présens à mon esprit fugitif ! Oh ! quel spectacle pour un père mourant ! Mais vous m'allégerez le poids de ce moment suprême, et avec l'aide du Dieu des miséricordes, j'emporterai, j'espère, la douce certitude que vous combattrez vaillamment sur la terre, et qu'après ce combat d'un jour, vous irez louer et aimer éternellement celui qui seul est digne de notre adoration et de notre amour !

« est admirable et grand! Acceptez, Seigneur,  
 « le sacrifice des confessions que vous fait  
 « cette langue que vous n'avez créée que pour  
 « témoigner de vous à la face des hommes! »  
 (Aug. Conf. viii.)

Ainsi parle saint Augustin au commencement d'un chapitre du livre où il raconte son retour à la foi. La pensée qui inspirait ces paroles au fils converti de Monique, a été celle de tous les hommes éminens qui, comme lui, sont rentrés dans la vérité après avoir passé par l'erreur. Le recueil de ces *Confessions* est l'un des plus glorieux titres que puisse montrer l'Eglise. L'acte d'abjuration de ces hautes intelligences est un grand monument, sans doute; mais c'en est un bien plus imposant que l'aveu spontané par lequel ils déposent devant la société des raisons qui ont motivé leur détermination solennelle. Aussi l'Eglise s'est-elle toujours empressée de les recueillir dans ses archives.

Le document suivant est une lettre où l'illustre auteur de cette *Histoire de l'Eglise*, dont on vient de lire l'admirable introduction, expose les motifs qui l'ont engagé à embrasser la foi catholique. Cette lettre est adressée au comte de Smettan, frère de la célèbre

UNIVERSIDAD AUTONOMA DE BUENOS AIRES  
 ALERE FLAMMAM VERITATIS II.  
 Lettre inédite du comte de Stolberg, sur  
 sa conversion.

« Mon Dieu! je me recueillerai en actions  
 « de grâces devant vous, et je confesserai vos  
 « miséricordes sur moi. Que mes os tressaillent  
 « d'allégresse. Seigneur, vous avez rompu  
 « mes liens; je vous sacrifierai un sacrifice  
 « de louanges, et je raconterai comment  
 « vous les avez rompus, et tous ceux qui vous  
 « adorent diront en m'entendant: Béni soit le  
 « Seigneur, au ciel et sur la terre, car son nom

princesse Galitzin. La personne à qui nous devons cet écrit a long-temps vécu près du comte de Smettau, et le tient de sa main. Ce seigneur, luthérien d'origine, et dont la sœur avait embrassé le catholicisme, avait été frappé de la conversion du comte de Stolberg, dont il vénérât le caractère et admirait le génie. Plusieurs fois il avait témoigné le désir de connaître les raisons qui pouvaient avoir déterminé dans un homme si savant et si grave un changement de religion. Le c<sup>te</sup> de Stolberg l'ayant appris, lui adressa la lettre suivante :

« Monsieur le comte.

« Quelque peu que j'aie l'honneur d'être connu de votre excellence, vous ne devez pas être surpris de la confiance que j'ose vous témoigner en vous écrivant à mon sujet. La droiture et la candeur de caractère qui ornent vos talens m'inspirent cette confiance. Je vous connais, monsieur le comte, par la personne du monde que je respecte le plus, madame votre sœur que vous chérissez tant et dont vous êtes tant aimé. C'est par elle que je sais l'intérêt que vous avez pris à mon changement de religion, changement qui a paru vous

surprendre. Il est rare en effet qu'un protestant de cinquante ans embrasse la religion catholique.

« Ce serait abuser de votre patience, monsieur le comte, et sortir des bornes naturelles d'une lettre, que de vous présenter un exposé de mes motifs : vous n'en supposez pas d'autres à l'ami de madame votre sœur, que la persuasion intime de la religion qu'il vient d'embrasser.

« Je m'étendrai aussi peu sur le point de controverse que sur ces motifs : mais je crois devoir à l'intérêt généreux que vous prenez à la démarche que j'ai faite, de vous dire en deux mots ce qui m'a engagé à m'occuper pendant longues années de la comparaison approfondie des deux religions, comparaison qui m'a finalement déterminé à préférer la foi catholique au luthéranisme avec pleine conviction.

« Il n'y a pas, il n'y eut jamais de religion qui ne posât pour base l'existence de Dieu, sa providence, l'immortalité de l'âme, enfin une juste rémunération pour les bons et pour les méchants.

« Ces grandes vérités fondamentales, dont l'évidence paraît incontestable à ceux qui les

admettent, ont pourtant été mises en doute par des philosophes de tous les temps.

« Il n'y eut, pendant une longue suite de siècles, qu'un seul peuple auquel ces dogmes fussent familiers : peuple dont toutes les idées morales et politiques dérivèrent de la grande idée dominante et toujours active d'un Dieu tout puissant, très saint, très miséricordieux, rémunérateur.

« Enté sur les révélations des Hébreux, le christianisme les constata par le grand fait que celles-ci avaient toujours en vue.

« Suite et consommation de la religion des Israélites, le christianisme la perfectionna. Ce n'est pas qu'elle n'eût été parfaite pour son temps. La même Providence fait verdier l'arbre, l'orne de fleurs et le couronne de fruits. C'est la même religion, comme l'adulte est le même homme qui a été enfant.

« Il est permis, je crois, il est juste de dire que, hors de cette religion, il n'en exista jamais qui pût mériter ce nom; au moins, le sens que j'attache à ce mot de religion implique-t-il quelque chose de positif. Ce qu'on appelle Religion naturelle, consiste en conjectures plus ou moins vagues, en doutes plus ou moins respectables, selon la capacité de

l'esprit, ou plutôt, selon la candeur du cœur.

« Dès mon enfance, j'ai cru à la révélation. Ma croyance fut ébranlée pendant quelque temps: ce qui me jeta dans les recherches, et celles-ci me donnèrent une conviction d'autant plus ferme qu'elle avait été combattue.

« Né protestant, je l'étais, et je voyais avec douleur le protestantisme s'écrouler. Il s'écroula sans choc, en suivant sa propre pente. Il se corrompit par un genre de corruption qui lui était propre. Son nom même de *protestantisme*, nom parlant, parce qu'il est négatif, annonce un esprit inquiet, turbulent, tendant à détruire et non pas à établir. Bientôt il tourna ses armes contre lui-même, il se dépouilla des vérités augustes qu'il avait encore respectées. il les changea contre des doutes, et le voilà qui va finir par faire de grands pas vers l'athéisme dont Kant devient plutôt le ministre adroit qu'un chef de nouvelle secte.

« La religion catholique inébranlable, inaltérable par sa nature, ne fut et ne pouvait être atteinte par les principes destructeurs du philosophisme. Le catholique cesse de l'être, il sort de sa communion pour peu qu'il s'écarte du moindre dogme. C'est que le système de la vraie religion, fondé sur la vérité qui n'est

qu'une, ne saurait quitter son caractère d'unité; il tient de la nature de la sphère: ôtez en la moindre partie, la sphère, comme telle, n'existe plus.

« Frappé de cette idée, je fus en même temps touché de voir que les catholiques répondent beaucoup mieux que ne font les protestans, par la pratique, à la théorie morale des vertus que l'Évangile exige.

« J'admirais un même esprit qui, depuis dix-huit siècles, inspire les mêmes idées, et qui donne en même temps le courage et la force d'y conformer sa vie. Je fus frappé et touché du grand spectacle qui, de nos jours, est venu s'offrir à nos yeux. Nous avons vu cette Église que l'incrédulité croyait stérile par son âge, nous l'avons vue enfanter des martyrs généreux. Le dix-huitième siècle, ce siècle énervé autant que profane, a produit ces miracles, et il les a produits dans une nation dont la morale avait été frappée par sa frivolité naturelle, par la corruption d'une cour licencieuse à l'excès, et par la fureur du fanatisme irrégulier.

« Toutes les communions chrétiennes admettent le code d'une morale aussi imposante que simple, mais ce n'est que chez les catholiques que je voyais des hommes fidèles à cette

morale. Je les trouvais dans tous les siècles, ces hommes, simples et étonnans, humbles et héroïques, enfin des saints.

« Tandis que le catholique nourrit sa vertu de ces grands exemples et des motifs qui les produisent, le protestant qui n'a pas abandonné le christianisme, se trouve désorienté et réduit à s'éclairer des lumières répandues dans les ouvrages des catholiques.

« Je m'effraie, M. le comte, en voyant le volume que je viens d'écrire. Pardonnez à la confiance que vous m'inspirez, et n'oubliez pas que c'est sous les auspices de madame votre sœur que je me présente devant vous. Le frère chéri d'une personne que je respecte et que j'aime au delà de toute expression a dû m'inspirer cette confiance. L'ami de votre sœur chérie a des droits à votre indulgence; je les réclame, ces droits, et j'ai l'honneur d'être, avec les sentimens de l'estime et de la considération la plus haute et la plus parfaite,

« Monsieur le comte,

« de votre excellence,

« le très humble et très obéissant serviteur,

« F.-L., comte de STOLBERG. »

Munster, ce 11 octobre 1800.

était entièrement spontanée : jamais personne ne m'avait parlé d'elle, ni ne m'avait vanté une seule de ses doctrines. Je dois donc regarder cet amour, en quelque sorte instinctif, comme un effet particulier de la grâce spéciale qui m'a dirigée, d'une manière si merveilleuse, dans tout le cours de ma vie. Il m'est impossible d'expliquer autrement l'admiration et l'estime dont j'ai été pénétrée, dès le plus bas âge, à l'égard de choses que, dès le plus bas âge aussi, on apprend, en Angleterre, à méconnaître et à mépriser.

Mes doutes sur l'*Eglise établie*, à laquelle appartenaient mon père et ma mère, commencèrent à une époque où l'on peut à peine supposer qu'un enfant jouisse des premières lueurs de la raison. En effet, du jour où l'on m'apprit à balbutier le symbole des Apôtres, je cessai très certainement d'être protestante. — Ces paroles « Je crois à une sainte Eglise catholique, » avaient suffi pour m'éclairer. Que quelqu'un pût à la fois être et n'être pas la même chose, c'était pour mon jeune entendement une trop flagrante contradiction. Je disais : « Nous ne sommes point catholiques ? »



L'auteur de cette touchante relation est miss Louise Thérèse Hardwell, fille de lord Hardwell, mort il y a peu d'années. Elle l'a écrite après avoir dit adieu au protestantisme et au monde.

Rome, décembre 1833.

Mon inclination pour l'Eglise catholique

« Pourquoi ne sommes-nous point catholiques? C'est un mensonge de dire que nous croyons une chose qu'en vérité nous ne croyons nullement. » On me répondait : « Nous sommes catholiques, mais nous ne sommes pas catholiques romains. » Alors je répliquais : « Non jamais je ne croirai cela; cela ne peut pas être vrai; jamais on ne nous appelle catholiques, et l'on ne peut dire que notre église soit catholique dans la véritable acception du mot. » Personne n'était en état de me faire acquiescer au symbole des Apôtres d'après le sens négatif des protestans. On ne m'ordonnait pas moins de l'*entendre* ainsi, quoique, me dit-on, je fusse trop jeune pour le *comprendre* : de mon côté, je croyais à une *sainte Église catholique*, mais non à celle d'Angleterre; car je savais déjà qu'elle n'était point *catholique*, et je ne tardai pas à penser aussi qu'elle n'était point *sainte*. C'était réellement quelque chose de merveilleux, qu'élevée comme je l'étais au milieu de gens qui ne regardaient les catholiques qu'avec aversion et avec mépris, je ne pusse néanmoins voir un catholique ou entendre simplement son nom, regarder un

couvent ou une chapelle, sans éprouver au fond de moi-même une ardeur, un enthousiasme, un inexprimable sentiment qui, lorsque je fus plus âgée, me suivit au milieu de toutes les distractions du monde, et s'accrut jusqu'à devenir une peine tout-à-fait intolérable.

J'avais à peine quatre ans lorsque je visitai, à Great-Canfort, dans le Dorsetshire, un couvent de sœurs de Sainte Thérèse, et quoique les autres particularités de ma première enfance se soient en allées comme un songe, cette visite est restée ineffaçablement gravée dans ma mémoire. Je me rappelle aussi qu'il y avait, dans la maison paternelle, un vieux livre d'histoire d'Angleterre, qui me plaisait de plus en plus à mesure que je le feuilletais. Deux gravures surtout frappèrent mon attention, et cela d'une manière si profonde, que je les ai encore toutes fraîches devant les yeux, bien qu'il se soit écoulé seize années depuis que je les ai vues. L'une représentait le martyr de saint Edouard à Corfe-Castel, l'autre les souffrances de sainte Ebba et de ses compagnes. Je pouvais abandonner toute

espèce de société, de jeux et de livres, pour retourner à ces deux gravures.

Lorsque j'eus atteint l'âge d'environ dix ans, nous fîmes un voyage de quelques mois en Irlande, et mon ardeur ne fit qu'augmenter dans ce pays presque exclusivement catholique. Je satisfis un jour, à Killarney, un de mes plus vifs désirs en visitant l'intérieur d'une chapelle, et je n'oublierai jamais le religieux silence avec lequel j'examinai chaque chose; le service du soir allait commencer; on m'emmena précipitamment. A Kilkenny, à une lieue de Kork, sur la route de Dublin, j'entrai dans un couvent, et je me souviens encore, à l'heure qu'il est, de toutes les parties de l'édifice; je vois la petite chapelle, la cellule de l'abbesse, la salle où quelques religieuses faisaient l'école à de pauvres petites filles, le jardin, etc., etc., je vois tout cela, comme si c'était d'hier. Pendant longtemps, du matin au soir, je ne parlai, pour ainsi dire, pas d'autre chose, de sorte que je dois avoir bien fatigué mon monde; mais je pensais encore plus que je ne disais.

Nous avions à peu près à vingt milles de

Londres une terre où nous allions souvent. Sur la route se trouve un couvent situé à Hammersmidt, et je ne puis m'empêcher de rire, quand je pense à l'envie extrême que j'avais d'en voir seulement l'extérieur. Si je me trompais dans mon calcul (car je comptais les maisons jusqu'au couvent), et que la voiture m'emportât sans que je l'eusse aperçu, j'étais triste pour le reste de la journée. Une fois, je vis une religieuse à la porte; c'était la portière; combien je fus heureuse tout ce jour-là! Depuis, lorsque nous revenions à Londres, je pensais toujours, durant les dix-sept premiers milles: « Aurai-je aujourd'hui le bonheur de voir la religieuse à sa porte? » Et quand je ne la voyais pas, rien ne pouvait me plaire jusqu'à la fin du voyage.

A partir de ma quatorzième année, nous vécûmes presque toujours à Londres. Ce fut vers ce temps que je trouvai, je ne sais plus dans quel livre, l'*Ave Maria* en italien: cette prière me plut, je l'appris sur-le-champ et la récitai plus souvent que toute autre. Peut-être cette confiante simplicité de ma part (car c'était cela, quoiqu'un protestant puisse y voir autre chose) m'a

été d'un grand secours. Peut-être est-elle cause que la Mère des grâces aura daigné intercéder pour un pauvre enfant qui, dans son ignorance et son dénuement de la vérité, lui adressait si souvent ces paroles filiales.

Pendant tout ce temps, mes opinions religieuses étaient si singulières, si changeantes et si indécisées, que les personnes qui avaient occasion de m'observer, pouvaient croire que je n'avais réellement aucune religion. Je n'étais convaincue de rien, sinon que l'église dont je faisais partie en apparence, était fausse, qu'elle n'était point l'Eglise catholique, l'Eglise de Dieu fondée par les apôtres, disciples de Notre-Seigneur, et c'était toujours pour moi un véritable chagrin, lorsqu'il me fallait aller dans un temple protestant: car je ne trouvais rien là qui pût s'emparer de mon attention et nourrir ma piété: tout m'apparaissait triste, froid et incompréhensible.

Jamais je n'ai douté de l'existence de Dieu, mais je puis dire que si quelquefois je l'ai regardé comme n'étant pas présent partout, c'était dans les temples protestans où, après deux mortelles heures de fatigue pour l'âme

et pour le corps, je ne me rappelais ordinairement plus rien de ce qui avait été dit. J'employais toutes sortes de moyens pour échapper à la visite de nos églises.

J'atteignis ma dix-huitième année avec ce mépris et cette aversion toujours croissante pour la secte dont j'étais obligée de me reconnaître membre, au moins extérieurement. Dans ce même temps, au milieu des cercles les plus brillans et des fêtes les plus joyeuses, entourée de flatteries (hélas! que tout cela était vain!), lorsque je venais à entendre dire de quelqu'un qu'il était catholique, ou bien qu'il avait été à la chapelle bavaroise, où l'on exécutait le dimanche une excellente musique d'église, je ressentais un désir tout particulier de m'entretenir avec cette personne.

Un dimanche du mois de mai 1831, j'obtins la permission d'aller à la chapelle espagnole, dans la rue de Manchester, pour assister, par pure curiosité, à une grand-messe. Je n'oublierai jamais comment moi qui, avec une toilette recherchée, ne pouvais me résoudre à m'agenouiller dans le vaste banc du prêche où j'avais à contenir mon impatience, et faisais toujours la mone, lorsque le manque d'espace nous amenait quel-

que nouveau-venu; je n'oublierai jamais, dis-je, comment ici, durant tout le temps d'une longue grand-messe, je restai à genoux sur l'étroite et dure planche d'un banc ordinaire, et prêtai au prédicateur l'attention la plus soutenue. C'était de ma part le premier sermon écouté et compris.

A partir de cette époque, je me mis à lire quelques livres sur la conversion de protestans à la foi catholique, notamment celle d'un ministre anglican, ouvrage que le libraire nous avait envoyé avec des romans et des nouvelles. Il y avait des momens où je croyais devoir chercher le moyen de parler avec quelqu'un et me déclarer catholique, fût ce même au risque de perdre tous les biens terrestres. Personne, en me voyant, ne pouvait deviner le combat qui se passait au fond de mon âme; car j'avais appris, dès l'enfance, à garder un maintien froid et tranquille, quelque agitée que je pusse être. Combien, dans mon cœur, les choses étaient autrement qu'à l'apparence! Non que je ne fusse un enfant du siècle — je l'étais véritablement, à de rares instans près: et si, en général, je ne ressemblais point aux jeunes filles de mon âge et de ma classe, j'en étais redevable à

une éducation rarement donnée aux femmes, éducation qui me rendait plus réfléchie et même plus virile dans mes idées, sous un extérieur ferme, courageux et calme. J'étais dans des rapports de confiance avec très peu de personnes de mon sexe, avec ma mère seulement et deux ou trois parentes; toutes mes leçons m'étaient données par des hommes. Beaucoup de messieurs venaient dans la maison de mon père, et parmi eux nombre de cousins presque du même âge que moi. De cette manière, je ressemblais beaucoup plus à un jeune garçon qu'à une jeune fille. A l'âge de dix-huit ans, j'étais incapable de m'occuper de travaux à l'aiguille, et j'avais un grand dédain pour les talens et les facultés des femmes. Mon père n'avait jamais eu d'autre fille qui eût dépassé les années d'enfance; mais il avait trois fils (actuellement morts tous les trois) avec lesquels je fus élevée presque de la même manière. Au milieu de toutes ces circonstances, et vivant avec des gens d'un âge avancé, j'avais entendu dire tant de choses de la fausseté et de la vanité du monde, que, lorsque j'y entrai, ce fut les yeux ouverts, et en me défiant de chaque personne et de chaque chose. Cela n'empêchait pas que

quand j'étais au milieu d'une brillante salle de bal, je ne fusse aussi amie de la danse, aussi gaie et aussi rieuse qu'une autre. Mais souvent en rentrant à la clarté du jour (à une heure où maintenant j'entends la sainte messe), il m'arrivait de me regarder avec une sorte de dégoût, tout échauffée d'agitation, les cheveux en désordre, mes vêtemens salis, mes fleurs fanées, la tête et les pieds pleins de douleurs, des gants de satin blanc à douze schellings la paire (combien de pauvres auraient été heureux de cet argent!), ruinés en une seule fois, et moi-même n'en pouvant plus de fatigue, me jetant dans une chaise, pour me laisser déshabiller, pendant que le soleil, comme par dérision, perçait à travers mes contrevents... Combien de fois alors je m'écriais au grand étonnement de ma pauvre femme de chambre à moitié endormie : « Mon Dieu, cela ne peut pas être la fin pour laquelle vous m'avez placée ici-bas! Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, qu'ai-je entendu de bien cette nuit! Rien que flatteries, niaiseries et illusions. » Au milieu des plus grands plaisirs, je n'étais jamais heureuse, jamais contente; il me manquait toujours un bien réel; jamais je n'étais satisfaite. Je soupirais

après quelque chose que je ne pouvais trouver dans les vanités du monde; ce quelque chose était Dieu.

Le 28 juin 1831, mon pauvre père mourut. Tant qu'il fut au monde, je n'aurais jamais eu le courage de devenir publiquement catholique; car ses préjugés étaient extrêmes, quoiqu'il connût beaucoup de personnes et qu'il eût même des parens de cette confession. Il avait si souvent dit devant moi que le catholicisme n'était que momerie et fausseté, que je n'osais pas, en sa présence, me déclarer d'un avis diamétralement contraire. Moi, l'enfant unique et chérie de ses vieux jours (il en avait perdu cinq autres), je ne pouvais penser au surcroît de ses douleurs, ni à la cessation de son amour pour moi, ce qui, dans ce cas, aurait certainement eu lieu. Une forte preuve de la fausseté de l'anglicanisme me frappa à cette époque: mon père, quoique très chaud défenseur de l'*Eglise établie*, mais uniquement par système politique, à ce qu'il paraît, et quoique ayant fait entrer un de ses enfans au service de cette Eglise, refusa toujours, dans sa dernière maladie, de voir aucun ecclésiastique protestant. Il me semble encore l'entendre dire : « Ils ne peuvent rien pour

« moi : j'en sais autant que chacun d'eux. » Pendant toute la semaine qui précéda sa mort, je ne le vis point, étant enchaînée moi-même dans mon lit par une maladie sérieuse. Mais ce temps ne fut pas perdu pour mon âme. Dans le silence et la solitude d'une maison en deuil, je méditai profondément sur la vanité de ma vie précédente, sur les distractions continues qui m'avaient étourdie une année entière à la ville et à la campagne. Deux mois après nous allâmes en Allemagne, chez le frère de ma mère, lequel était l'un de mes tuteurs. Les trois mois suivans furent pour moi pleins d'épreuves et d'amertume. Dieu veuille pardonner aussi complètement que moi-même à ceux qui m'ont ainsi affligé !

Me trouvant là dans un pays catholique, je visitai plus souvent les églises, les couvens et tous les établissemens pieux. J'avais beaucoup à discuter, et je m'étonne encore aujourd'hui, quand je pense à tout ce qui me venait instantanément à l'esprit sur les avantages de la religion catholique. Il paraît que les paroles m'étaient mises dans la bouche ; car, sans même prendre la peine de réfléchir, je trouvais aussitôt une foule de raisons victorieuses contre ceux qui attaquaient, en ma

présence, les chapelles et les croix que nous trouvions sur la route, et traitaient de superstitions les prières à la sainte Vierge ou aux saints. Aussi souvent que je le pouvais, ce qui néanmoins était rare, j'entrais dans les églises et les parcourais tremblante, hors d'haleine, avec des émotions inexprimables. Dans cette partie de l'Allemagne où les cimetières sont très beaux, j'aimais à m'y promener et à considérer les croix placées au dessus de chaque tombe. Les confessionnaux produisaient sur moi une impression toute particulière. Combien de fois alors je fus sur le point d'y entrer pour mettre fin à mes combats intérieurs, pour ouvrir toute mon âme à une autre âme capable de la comprendre ! J'avais aussi un grand plaisir à voir un convent situé dans notre voisinage, et qui était le but ordinaire de nos promenades. Comme j'aurais volontiers tout abandonné, pour être admise parmi ces bonnes religieuses ! Depuis le jour où j'avais assisté à la messe dans la chapelle espagnole, je n'étais entrée qu'une seule fois dans un temple protestant, et avec tant de déplaisir que je jurai alors qu'aucune puissance humaine ne m'y ferait remettre les pieds.

Au moment où nous allions quitter l'Alle-

magne, le 21 septembre 1831, je fus atteinte d'une maladie pour laquelle je ne puis trop remercier Dieu, quoique, pendant quatre années, elle m'ait fait souffrir des douleurs aiguës et que, depuis cette époque jusqu'au commencement de septembre 1835, je n'aie pas eu un seul jour de bien-être physique. Oui, je ne puis trop en remercier Dieu; car je ne doute nullement que ce n'ait été un moyen de sa grâce pour m'arracher tout-à-fait aux illusions du monde et m'attirer entièrement à lui.

A Paris, où ma maladie augmentait de jour en jour, j'entendis le célèbre chirurgien Dupuytren dire une fois tout bas qu'il croyait que je n'avais plus long-temps à vivre, et que, si jamais j'en revenais, je serais extrêmement défigurée. Je tenais peu à la perte de la beauté: au contraire, c'était un bonheur pour moi de ne plus attirer les regards; mais je pouvais mourir!..... « C'en est fait, me dis-je  
« à moi-même pendant la nuit, — une lon-  
« gue nuit de la fin d'octobre, sans sommeil  
« et pleine de douleurs, — je veux devenir  
« catholique; je veux mourir dans le sein  
« de la véritable Eglise. Eh! que m'importe  
« tout ce que le monde peut dire de moi.

« Personne, excepté ma bonne mère, ne me  
« pleurera, et elle sera mieux quand je serai  
« morte; car alors ses parens, que je lui ai  
« aliénés par ma nouvelle manière de voir,  
« se réconcilieront avec elle; mais moi je  
« dois, je veux mourir catholique!»

Nous retournâmes au mois de novembre en Angleterre. J'étais dans un état tel que je regarderai toujours comme un miracle d'avoir pu supporter toutes mes souffrances physiques et morales, et d'avoir survécu les deux mois suivans. Souvent je crus que j'étais en démence, et mes paroles avaient, en effet, quelque chose de si étrange que les personnes qui m'entouraient pouvaient légitimement avoir de moi la même opinion. La seule manière dont je pusse m'occuper était de lire, et comme j'avais des insomnies continuelles, je lisais surtout pendant la nuit. Il m'était impossible de me remuer dans mon lit et de mettre le pied sur le plancher sans tomber en défaillance. Je lisais donc beaucoup, mais particulièrement des livres traitant de conversions à la foi catholique; toutefois j'étais encore embarrassée sur la manière d'accomplir le plus cher de mes vœux. Cela m'avait été impossible pendant mon séjour en France,

parce qu'alors j'étais environnée de parens qui m'auraient traitée en folle, si j'avais dit un seul mot sur ce point; et maintenant que je me trouvais de nouveau à Londres, que pouvais-je faire? Dans cette immense cité, je ne connaissais pas un seul catholique. Enfin, je me rappelai tout-à-coup que Bramston était le nom de l'évêque catholique de Londres, et ayant trouvé l'indication de sa demeure dans un livre d'adresses, mon parti fut pris. Ce fut le 10 janvier 1832 que je fis cette découverte; la veille j'avais été beaucoup plus mal et même dans un danger évident: mais la nuit suivante, je la passai tout entière dans une sorte d'extase; j'entendais la musique de la grand'messe de la chapelle espagnole; je voyais passer devant moi des prêtres, des religieuses, des lumières, des croix, et en même temps les argumens les plus forts que j'avais lus et imaginés se présentaient ensemble à mon esprit. Le matin vint, et lorsque ma mère entra dans ma chambre, « je t'en prie, lui dis-je aussitôt, « écris au docteur Bramston qui demeure  
« dans la Golden-Square. Je veux devenir  
« catholique; je suis convaincue qu'il n'y a  
« pas d'autre Eglise; je veux voir un prêtre.

Qu'importent les caquetages! je puis mourir, et certainement en devenant catholique, je ne fais de tort à personne; mais c'est le seul moyen de sauver mon âme. Si tu m'aimes, écris sur-le-champ au docteur Bramston. »

Je vois encore la figure étonnée de ma mère, mais j'étais trop malade pour que l'on pût me contredire ou discuter avec moi; ma mère se rendit donc à ma demande en disant simplement: « Si tu veux devenir catholique romaine, deviens-le; mais il me sera permis de rester ce que je suis. » Comment je pus encore vivre tout ce jour, c'est ce que je ne puis m'expliquer autrement que par l'assistance de Dieu, qui m'a toujours conservée si merveilleusement. L'ardeur de mes desirs s'accrut jusqu'à devenir une douleur violente; mais, le 12 janvier dès le matin, le docteur Gradwell, coadjuteur du vicaire apostolique, vint lui-même en réponse au billet de la veille. Pendant le temps qu'il s'entretint avec moi, ma mère resta dans ma chambre, et il plut au Dieu tout-puissant de lui ouvrir le cœur et l'intelligence dès cette première visite. Elle fut soudain convaincue que jusqu'alors elle avait marché dans les ténèbres, et dès la

seconde visite du coadjuteur, elle commença à jeûner et à entendre la sainte messe; enfin, dans la simplicité de sa foi naissante, ayant renoncé d'un seul coup à tous les préjugés de sa vie entière et de son éducation, elle se mit aussitôt à apprendre le catéchisme, sous la conduite du docteur Gradwell.

Le changement que ces quelques jours avaient opéré en moi était prodigieux. Il me semblait qu'un poids énorme m'avait été enlevé de dessus le cœur. J'étais satisfaite et tranquille; je ressentais comme un avant-goût du paradis; je pouvais respirer, parler, et surtout prier. Je trouvais même de la joie dans mes souffrances; mais d'un autre côté, un épais rideau s'était abaissé entre moi et toutes les personnes de ma connaissance, comme si je ne devais plus rien avoir à faire avec le monde. Depuis ce temps, je priai souvent pour eux tous: mais je sentais ne pouvoir plus aimer quelqu'un qu'en Dieu et pour Dieu. Je devins tout-à-fait indifférente aux avantages et aux considérations terrestres. Je pardonnai alors à tout le monde, même à ceux qui avaient été mes ennemis acharnés, sans avoir reçu de moi aucune offense; mais dans mes sentimens à leur égard,

je trouve cette différence que je prie encore plus sérieusement pour leur conversion, que pour ceux qui étaient mes amis. A partir de cette époque, je suis devenue insensible à tous les objets de luxe et même aux agrémens de la vie, à la toilette, à tout ce qui s'appelle plaisir et distraction, à l'envie d'être admirée; au contraire, j'ai aimé de plus en plus les insultes, le mépris et la calomnie.

Le mercredi de Pâques, 25 avril 1832, nous fîmes notre première communion à Londres, dans la chapelle bavaroise, et le surlendemain nous quittâmes l'Angleterre pour toujours. La surprise et le déplaisir que notre conversion avait excités étaient allés toujours croissant depuis trois mois. On ne trouvait pas de qualification assez injurieuse pour moi en particulier; mais que m'importait cela? Je ne me blessais de rien; je me glorifiais de ma foi; j'avais atteint mon but, j'étais *catholique*, et j'en sentais tous les inexprimables avantages. Hélas! je plaignais aussi, du fond du cœur, ces pauvres âmes qui, sans vouloir même entendre un seul article de ma nouvelle confession, me condamnaient impitoyablement.

Sans doute la pensée que mes premières

amies, les religieuses de Great-Canford, appartenaient à l'ordre de Sainte-Thérèse, était pour beaucoup dans ma grande vénération et sympathie pour cette sainte. Quoi qu'il en soit, je me mis sous sa protection spéciale, en ajoutant son nom au mien le jour où je reçus le sacrement de la confirmation. J'ai également éprouvé, depuis ma conversion, beaucoup de dévotion à saint Louis de Gonzague. Ma mère naquit le jour de la fête de ce saint, et moi la veille de cette même fête, le 20 juin 1813, et toutes deux nous nous appelons Louise, quoique assurément ceux qui nous ont nommées ainsi ne se soient point doutés de cette coïncidence. Comme la grâce de notre conversion est admirable ! Dans toutes les autres dont j'ai entendu parler, il y a eu un instrument visible quelconque ; chez moi ça été l'inspiration immédiate de Dieu invisible et tout-puissant. Je ne connaissais pas un seul catholique ; il n'y avait aucun être sur la terre priant particulièrement pour moi, lorsque j'étais enfant ; et néanmoins, sans jamais avoir entendu dire un mot en sa faveur, la croyance véritable était dans ma tête ; personne ne pouvait satisfaire ma raison sur un seul article de foi du pro-

testantisme ; chaque histoire que je lisais augmentait mon mépris pour la secte dans laquelle je voyais tant de contradictions, d'iniquités et de vices ; et, comme parmi mes nombreux parens il ne s'en trouvait pas une demi-douzaine qui fussent de la même opinion en matière religieuse, je remarquai bientôt qu'il ne pouvait y avoir d'unité, ni par conséquent de vérité, dans une seule famille dissidente.

Ce fut le 18 janvier 1833 que nous reçûmes la confirmation à Rome de la main du cardinal Weld. Jamais je n'ai donné le moindre soupire soit à mes relations précédentes, soit aux grands avantages humains que j'ai abandonnés ; je n'ai jamais éprouvé le plus petit regret du parti que j'ai pris ; loin de là, chaque jour je remercie Dieu plus vivement de la grâce qu'il m'a accordée de me choisir entre des milliers d'êtres infortunés assis dans les ténèbres de la mort, pour me faire enfant de la sainte épouse de son Fils bien-aimé. Qu'ai-je fait qui ait mérité de telles faveurs ?

A ce qui précède je n'ai guère à ajouter que l'événement suivant, qu'il m'est impossible de ne pas regarder comme miraculeux.

Mon vœu était toujours de devenir religieuse de l'ordre de Sainte-Thérèse, c'est-à-dire carmélite déchaussée, selon la réforme de la sainte; mais de toutes les personnes consultées par moi à ce sujet, pas une seule qui ne m'assurât que l'idée seule de ce parti était une chimère; qu'il était tout-à-fait impossible qu'une organisation aussi délicate, aussi mollement traitée que l'était la mienne, se soumit à une règle si rigoureuse; enfin que je pourrais tout au plus entrer dans l'ordre de la *Visitation*, si jamais je recouvrais assez de santé. Je ne me laissai pas persuader; seulement je promis de ne m'attacher à aucun autre ordre avant d'avoir examiné les règles des religieuses de Saint-François de Sales, et visité une de leurs maisons. A cette époque nous voulions retourner en Angleterre, parce qu'on me conseillait beaucoup d'essayer de quelque couvent dans mon pays.

Tout le temps qui suivit notre départ de Rome, c'est-à-dire durant six mois, il me semblait agir contre ma conscience en pensant seulement à un autre ordre qu'à celui pour lequel je ressentais de la vocation; mais quelques jours avant de nous mettre définitivement en route pour Londres, une grande

rechute nous empêcha même de songer à quitter l'Italie. Je crus, pendant deux journées entières, que l'heure du départ pour l'autre patrie était venue, et néanmoins l'espérance d'entrer encore avant ma mort dans l'ordre austère de ma sainte patronne, ne me quitta jamais. Pendant tout ce temps, je me recommandais à son intercession, et en particulier à celle du glorieux saint Joseph, patron de l'ordre; mais je ne pouvais pas même ouvrir la bouche là-dessus, à moins de vouloir entendre tout le monde me contredire. Je restai très malade jusqu'au commencement de septembre 1834, où, durant une nuit à Gênes, après avoir passé en revue les divers obstacles qui s'étaient opposés à mon entrée dans un ordre quelconque, je promis solennellement à Dieu que, s'il plaisait à sa toute-puissance de me rendre la santé, rien au monde ne pourrait m'empêcher de devenir carmélite. Le lendemain matin toutes mes souffrances étaient passées; tout, jusqu'à ma faiblesse naturelle, avait disparu et n'est point revenu depuis. Oh oui! Dieu qui m'a inspiré ce désir de le servir, m'a aussi donné la santé et la force. — Et maintenant je n'ai plus rien à dire, si ce n'est de supplier chacun de ceux

qui liront ces lignes, de prier pour moi, afin que je ne me rende point indigne de si grandes faveurs et de tant de grâces, mais que je remplisse, de tout mon pouvoir, ma sainte vocation, que j'aime celui qui m'a tant aimée, et, marchant sur les traces de sainte Thérèse, je souffre et meurs pour celui qui a souffert, qui est mort pour moi sur la Croix.

LOUISE THÉRÈSE HARDWELL.

IV.

Lettre de M. le comte de Peyronnet.

« Cher et noble ami, vous avez raison, j'ai laissé passer bien du temps sans vous parler de mon amitié : elle est bien fidèle pourtant et bien vive, au nom de Dieu n'en doutez jamais. Il n'y a que ma santé qui chancelle, ou plutôt qui tombe. Quand vous me disiez à la fin de mai de ne vous écrire que lorsque j'aurais toutes mes forces, vous ne prévoyiez guère, ni moi non plus, qu'au mois de septembre elles ne seraient pas encore revenues. Je ne suis plus homme qu'un peu, je crois, par le

qui liront ces lignes, de prier pour moi, afin que je ne me rende point indigne de si grandes faveurs et de tant de grâces, mais que je remplisse, de tout mon pouvoir, ma sainte vocation, que j'aime celui qui m'a tant aimée, et, marchant sur les traces de sainte Thérèse, je souffre et meurs pour celui qui a souffert, qui est mort pour moi sur la Croix.

LOUISE THÉRÈSE HARDWELL.

IV.

Lettre de M. le comte de Peyronnet.

« Cher et noble ami, vous avez raison, j'ai laissé passer bien du temps sans vous parler de mon amitié : elle est bien fidèle pourtant et bien vive, au nom de Dieu n'en doutez jamais. Il n'y a que ma santé qui chancelle, ou plutôt qui tombe. Quand vous me disiez à la fin de mai de ne vous écrire que lorsque j'aurais toutes mes forces, vous ne prévoyiez guère, ni moi non plus, qu'au mois de septembre elles ne seraient pas encore revenues. Je ne suis plus homme qu'un peu, je crois, par le

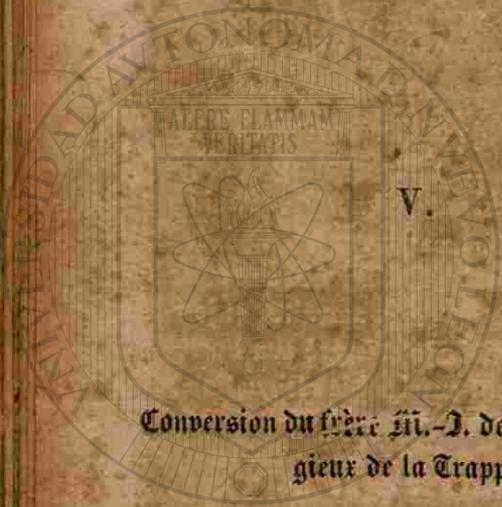
cœur. Mais qu'importe, ne sommes-nous pas dans les mains de Dieu ? Il est bien moins difficile de se résigner aux souffrances du corps qu'à celles de l'âme; je les porterai toutes, j'espère, avec une égale patience. Ne le savais-je point, que de vivre, ce n'est au bout du compte que vieillir, souffrir et mourir ? vous le dites avec une grande justesse, mon digne ami, nous ne savons pas prier; c'est que nous ne savons pas désirer; c'est que nous ne désirons qu'avec nos passions, nos intérêts apparens, notre ignorance du bien. Dieu seul en sait assez, parce qu'il sait tout, et qu'il n'y a que lui qui le sache. Elever son âme à lui, méditer sa puissance, implorer sa miséricorde, se remettre tout entier, et avec une pleine soumission, à sa volonté, voilà la vraie prière. *Fiat voluntas tua*, mot sublime, mot de la simplicité la plus admirable et la plus profonde. Il y a plus de vraie piété, de sagesse même et de sens dans ces cinq syllabes-là que dans bon nombre de gros et même bons livres. Oui, oui, vivons le mieux qu'il se puisse, selon nos forces, et qu'il soit fait ensuite de nous ce qu'aura décidé le Maître dans sa toute-science. Voilà, grâce à lui qui m'a accordé cette précieuse faveur, la vraie disposition de mon

cœur et de mon esprit. Je tiens le poste qu'il m'a assigné. J'y demeurerai docilement et sans murmure, ni impatience, jusqu'à ce que sa bonté m'en relève. J'y mourrai même, s'il en est ainsi ordonné, sans m'en étonner et sans le regretter trop amèrement. Il suffit que cela soit possible pour que j'y pense et que je m'y prépare. N'avais-je pas déjà fait ce sacrifice de ma vie, et dans un temps où j'étais bien moins détaché du monde qu'aujourd'hui ? Ne vous affligez donc pas trop, mon généreux ami, ni de mes infirmités, ni de mes malheurs. Tout cela est de l'humanité, et je suis homme. Pour moi, je sais gré aux hommes injustes qui m'ont enseigné la résignation, et aux ingrats (quoiqu'il y ait eu des ingrattitudes bien inexplicables et bien amères), et aux ingrats qui m'ont appris à aimer vouloir faire le bien pour lui-même, sans espérance de rétribution. La leçon n'a pas été médiocre, mais je me flatte quelquefois qu'elle n'aura pas été tout-à-fait perdue.

« Adieu, mon bien cher ami, etc.

« Signé DE PEYRONNET.

Ham, 9 septembre 1836.



Conversion du frère M.-J. de Géramb, religieux de la Trappe,

PAR UN FEUILLETONISTE.

En 1829, se trouvait dans le couvent de La Trappe, près de Thann, dans le Haut-Rhin, un religieux nommé frère Marie Joseph. Sur deux cents moines qui creusaient leur fosse dans ce couvent, il en est cent

(67)

peut-être dont la vie n'est pas moins curieuse que celle de frère Joseph. Voici quelques traits de la sienne.

Vers les premiers temps du consulat, il fut beaucoup question, dans les salons de Vienne, d'un duel qui avait eu lieu entre le jeune et brillant baron de Géramb, seigneur hongrois, chambellan de l'empereur d'Autriche, et un colonel anglais. Je ne sais pour quelle cause ils se battirent. Un cheval dépassé à la course, ou du vin répandu sur la nappe, n'importe le motif, ils se battirent. Devinez le lieu qu'ils choisirent ? L'Etna ! Ils traversèrent joyeusement la belle mer de Sicile, ils gravirent chacun de leur côté le volcan. Le lieu du rendez-vous était le bord du cratère. Les conditions du combat, que celui des deux qui serait blessé ou tué serait jeté dans le gouffre par son adversaire. Trouvez-moi un plus beau début de mélodrame !

Le baron de Géramb fut blessé ; mais l'Anglais ne le jeta pas dans la bouche de l'Etna ; car le baron vit encore : c'est frère Marie-Joseph, religieux de la Trappe.

Le baron eut un autre duel à la paix d'Amiens. Cette fois ce fut avec un jeune officier de hussards français, celui qui m'a conté toute

cette histoire. Le baron fut provoqué par lui dans un dîner où, avec sa fougue ordinaire, il se servait d'expressions injurieuses contre l'armée française. Il y avait du courage et de l'honneur à défendre la France dans une ville où peu d'années avant le fer des assassins ne respectait pas même nos plénipotentiaires ! Le digne officier qui remplit ce devoir, c'était M. Valabrègue, lieutenant du 8<sup>e</sup> régiment de hussards, homme d'esprit et de cœur, qui épousa depuis la célèbre madame Catalani. Le baron fut dangereusement blessé : il commençait à en prendre l'habitude.

Au sortir de ce duel, se présentait un danger non moins grand que celui du cratère. Les duels étaient rigoureusement défendus et punis à Vienne, et le comte de Wallenstein expiait depuis sept ans dans un cachot la valeur qu'il avait déployée dans une semblable rencontre. Le duc de Cadore, ambassadeur de France, fit élargir le jeune Valabrègue, et frère Marie fut pardonné en faveur de sa blessure.

Rétabli de sa blessure, le baron de Gérambève leva un régiment de cavalerie et s'en va avec son régiment en Espagne, se mettre sous les ordres du duc d'Albuquerque. A la suite d'une

bataille contre nous, il se rend, ainsi que le duc, et obtient par capitulation la permission de passer en Angleterre.

Là sa fougue et son impétuosité se tournent contre les Anglais. Il a vingt affaires et se brouille si fort avec le ministère qu'on le somme de passer sur le continent. Il résiste à cet ordre en disant que sa maison est sa forteresse et qu'il s'y défendra jusqu'à sa dernière heure. Il la garnit en effet de barils de poudre et y soutient un siège. Enfin les constables y pénètrent par les derrières, s'emparent de lui, le jettent dans une chaise de poste : on le transporte jusqu'à une frégate qui fait voile pour Hambourg, et on le dépose tout furieux et tout haletant, sur le rivage paisible de cette bonne et grasse ville marchande.

Que faire à Hambourg au milieu de tous ses négocians ? S'y battre, c'était difficile. Le baron se mit à écrire contre le gouvernement de la France. On l'arrêta encore, on le conduisit à travers toute l'Allemagne jusqu'au donjon de Vincennes, et il y resta jusqu'au jour de l'entrée des alliés à Paris où sonna l'heure de sa délivrance. Un jour, ce jour-là, il entend sonner la trompette ; il pense qu'on vient pour le fusiller. Il s'habille, et se met-

tant à genoux devant M. de Boulogne, évêque de Troyes, qui partageait son cachot, il lui dit avec componction :

« Monseigneur, je crois bien que c'est la fin; mais si cette fois j'en reviens, je vous jure sur mon honneur de me faire moine de la Trappe. »

Il tint parole; et depuis seize années il mène une vie si exéplaire, qu'il vient d'être choisi par cet ordre pour remplir une mission extraordinaire en Palestine.

Voici du style du religieux, une lettre écrite de la Trappe à son adversaire de Vienne, ennemi généreux qui devint plus tard pour lui un véritable frère : lettre simple et touchante comme on n'en invente pas.

*« La sainte volonté de Dieu.*

« Mon brave et loyal ami,

« C'est par le plus grand des hasards que je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, demeurant à plus de cent lieues de l'endroit où vous l'avez adressée, et ne se trouvant pas affranchie, et notre monastère, vu sa pauvreté, ne recevant que les lettres franches.

« Depuis 14 années revêtu des livrées de Jésus-Christ et pénitent public, je pleure une vie passée dans l'oubli de tous mes devoirs, et je me jette à vos pieds pour vous demander humblement pardon de tous les scandales que j'ai pu vous donner, de tous les dommages que j'ai pu vous causer, et pour vous conjurer de prier le Tout-Puissant de me faire miséricorde.

« Je ne vous parlerai point de notre genre de vie, que vous connaissez sans doute, ni de la sévérité de notre ordre, voué à un silence perpétuel et au travail. La plus grande partie du jour et de la nuit nous chantons les louanges du Seigneur. Jamais nous ne faisons usage de viande, ni de poisson, ni de beurre, ni d'œufs; notre nourriture ordinaire se compose de légumes cuits à l'eau et au sel, et la plus grande partie de l'année nous ne mangeons qu'une fois par jour; et avec cela nous sommes si pauvres, que nous quêtions jusqu'au pain! Je porte de gros sabots de bois; tout mon habillement ne vaut pas cinq francs, et cet hiver, qu'il fait si froid, je me trouve en quelque façon sans chemise.

« Pour ma famille, mon aimable et bon

« ami, elle m'est, depuis quatorze années que  
 « j'ai le bonheur d'être religieux, presque  
 « étrangère; et comment pouvez-vous croire,  
 « vous qui avez tant d'esprit et qui connaissez  
 « le monde, comment pouvez-vous croire  
 « qu'elle ferait quelque chose pour moi? Si  
 « elle avait pu ou voulu, ou, pour mieux dire,  
 « si elle était dans le cas de faire quelque  
 « chose, n'aurait-elle pas, avant tout, dû  
 « penser à tant de malheureux à qui j'ai fait  
 « tort, et dont plusieurs sont, hélas! dans la  
 « misère. Mes affaires qui étaient dérangées,  
 « ont fini par succomber pendant ma captivité  
 « au donjon de Vincennes, d'où je ne suis sorti  
 « qu'à l'entrée des alliés en 1814. Mes enfans  
 « sont ruinés. L'aîné est capitaine dans les  
 « chasseurs de la garde impériale russe; le  
 « second, capitaine dans un régiment de chas-  
 « seurs autrichiens. L'empereur Alexandre  
 « faisait une pension à l'aîné, que l'empereur  
 « Nicolas lui continue.

« L'Europe, peux-je dire, connaît si bien  
 « ma position, que vous êtes le seul, mon cher  
 « comte, qui avez réclamé quelque chose du  
 « pauvre frère Marie-Joseph de Géramb.  
 « Hélas! que ne puis-je vous satisfaire avec  
 « mon sang!... dans un quart d'heure je

« n'en aurais plus dans mes veines. Il ne me  
 « reste donc qu'à supplier le Tout-Puissant de  
 « vous rendre au centuple dans cette vie et  
 « dans l'autre ce que je devrais vous restituer,  
 « et que vous m'avez avancé avec cette déli-  
 « catesse, cette générosité qui vous caractéri-  
 « sent, et c'est ce que je ne cesse de faire nuit  
 « et jour, le front prosterné dans la poussière.

« Lorsqu'en duel vous fîtes couler mon sang,  
 « qui m'aurait dit, mon cher ami, qu'un jour  
 « je vous écrirais de la Trappe!..... Tout  
 « change, mon généreux ami, dans ce monde,  
 « et des mortels c'est la commune loi. J'excepte  
 « cependant de cette vicissitude, votre loyauté,  
 « votre cœur, ma reconnaissance et mon amour  
 « pour vous.

« Je suis, dans le sacré cœur de Jésus et de  
 « Marie, mon cher ami, votre très humble et  
 « très obéissant serviteur,

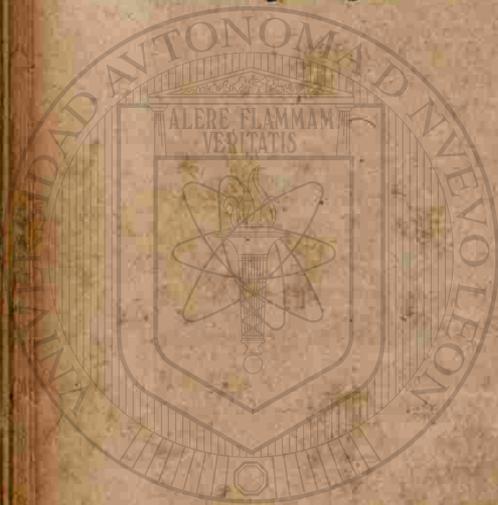
« Frère MARIE-JOSEPH,  
 « Religieux de la Trappe;

« Dans le monde :

« Le général baron FERDINAND DE GÉRAMB,  
 « Chambellan de S. M. l'empereur  
 « d'Autriche, etc.

Mont-des-Olives de Notre-Dame de la Trappe (Haut-  
 Rhin), 23 janvier 1829.

« Ci-joint deux petits livres de piété qui  
• ont paru sous mon nom ; veuillez en faire  
« hommage à l'ange que vous avez le bonheur  
• d'avoir pour épouse. »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

VI.

Le Credo.

Vous voulez bien me demander, mon ami, comment me sont venues cette foi et cette conviction des choses qui vous paraissent si impossibles à croire. C'est une longue histoire que vous vous attirez là. Je ne sais si je me rappellerai parfaitement toutes les circonstances par lesquelles je fus conduit à la foi ; elles sont nombreuses, variées, inexplicables ; elles portent l'empreinte de ce mystère qui environne toutes les opérations du ciel.

J'étais pourtant bien armé contre les croyances ! L'esprit du dix-huitième siècle, dont j'ai vu la fin, m'a très fort possédé ; la malice de Voltaire avait fait de moi un moqueur fort distingué des choses saintes. Mes passions très ardentes, un amour-propre bien complet, me disaient de toutes leurs voix de ne m'en rapporter qu'à ma raison, et ma raison trouvait, comme la vôtre, mille argumens irrésistibles contre tous les articles de la foi chrétienne ; les mystères m'en ont paru, comme à vous, absurdes et de pure fable.

Je ne puis le croire autrement, ce sera par suite de tant de présomption que je serai tombé dans les fautes qui m'ont abreuvé des plus amers chagrins.

Tout le temps qu'elles ont duré, l'air des églises semblait m'étouffer, les cérémonies m'en paraissaient pleines de superstitions ; mon mauvais génie s'arrangeait d'ailleurs pour que j'y trouvasse quelque spectacle ridicule, pour que j'y entendisse la parole de Dieu mal prêchée ou misérablement expliquée. La mauvaise disposition de mon cœur exagérait ces circonstances fâcheuses et coupait court à l'intention qui me voulait venir de chercher cette lumière si bien nommée *la grâce*. Enfin,

arraché violemment à mes passions, contraint à une solitude profonde par des peines qu'aucunes distractions ne pouvaient surmonter, amené à des lectures sérieuses, je tombai d'abord sur les *Soirées de Saint-Petersbourg*, par M. de Maistre. Cet esprit charmant, cette vivacité mondaine, appliqués à la défense des choses saintes, furent ce qui commença à me captiver. C'était une transition. *Les Confessions de saint Augustin*, les écrits de l'abbé Gerbet, médités peu après dans le silence, m'appelèrent successivement à l'examen de cette religion si mal connue.

J'allai une fois à la grand'messe de la petite ville la plus voisine de ma retraite ; une population pieuse de marins et de cultivateurs se pressait dans le temple avec un admirable recueillement, avec une foi, une confiance dans les prières, qui m'émut profondément.

L'orgue jouait :

Vous savez vous-même que l'être complètement organisé ne peut l'entendre sans sentir les larmes venir de l'âme dans les yeux.

Je suivis les paroles latines qu'on chantait pendant cette céleste musique ; ces paroles étaient admirables ; j'y trouvais un sens tout-

à-fait divin, de sagesse, de beauté douce ; je ne me lassais pas de les répéter du cœur.

A mesure que les cérémonies et les hymnes se succédaient, je m'en expliquais le sens sublime, et ne revenais pas de ma surprise, d'avoir été si long-temps sans en comprendre l'ordre merveilleux et saint.

Ce qu'on appelle la prose fut entonné avec un cœur, une joie, qui me remplirent d'émotion :

Lauda Sion salvatorem,  
Lauda ducem et pastorem  
In hymnis et canticis :  
Sit laus plena, sit sonora,  
Sit jucunda, sit decora,  
Mentis jubilatio.

Quand le prêtre monta en chaire et dit ce seul mot : *Evangile!* tout ce peuple assemblé se leva plein d'empressement et de respect, comme une seule personne. Ils étaient tous parés suivant leur fortune et leur position, et du mieux que tous avaient pu. La propreté des gens de la campagne, venus en grand nombre à la ville pour entendre un plus bel office, ces habillemens invariables depuis des siècles, plus particulièrement chez ces femmes fidèles aux traditions de leurs pères

comme aux costumes de leurs mères, étaient toutes choses qui m'allaient au cœur ; elles étaient vêtues, elles priaient comme autrefois.

*Evangile!* ce mot retentira jusqu'au dernier jour dans mon cœur ! *Evangile!* ils étaient tous debout, attentifs, pleins de l'esprit divin !

Cette parole de Dieu nous arrivant après dix-huit cent trente années, pure, prodigieuse, puissante sur les âmes, et devant laquelle se levaient avec crainte, soumission et amour, tous ces gens réunis par une même pensée, j'étais enfin disposé à l'entendre comme il convient qu'elle le soit : j'arrivais à la révélation, je n'allais plus douter ! chaque mot allait tomber dans mon cœur pour n'en plus sortir. Ce moment fut un des plus solennels de ma vie, et voilà plus de trois années qu'il ne cesse de se répéter.

Après l'Evangile, et quand le prêtre fut remonté à l'autel, l'orgue donna, par deux notes plaintives, harmonieuses et tendres, le ton du *Credo*, qu'il continua d'accompagner jusqu'à la fin, usage particulier à peu d'églises, je crois, et qui devrait être général, car aucune composition humaine ne me paraît compara-

ble à cette union des voix avec les sons de l'orgue qui les élève et les soutient.

« Le *Credo*, dit Fénelon, suit l'Évangile  
 « dans les fêtes considérables, parce que c'est  
 « dans ces solennités que le peuple fidèle,  
 « plein d'un même esprit, doit renouveler à  
 « la face des saints autels la profession d'une  
 « même foi et l'adoration de tous nos mystè-  
 « res; nous devons exciter en nous une vive  
 « foi en prononçant cet abrégé de la religion,  
 « qui est aussi ancien que l'Église. »

Que n'ai-je pour un instant le génie de cet homme divin, pour vous raconter, mon ami, les impressions que chaque phrase de ce symbole m'apportait.

« *Credo in unum Deum omnipotentem.* »

L'accord qui tombait sur la troisième syllabe d'*omnipotentem* me fit inonder mon livre de pleurs.

Je sentais qu'il m'était enfin accordé de comprendre tout ce qu'il y a de vrai, de grand, de saint dans ces premières paroles et dans le moment où le génie divin et inspiré de l'Église les a placées.

Quoi de plus nécessaire, après la parole de Jésus-Christ, que cet élan de la foi :

« Je crois en un Dieu, le Père tout puissant. »

« Qui a fait le ciel et la terre. »

« Et toutes les choses visibles et invisibles. »

Rien ne manque à ce début pour satisfaire et l'homme et la divinité elle-même; je sentais ces choses et me rendais de plus en plus attentif à tous les mots qui consacraient et expliquaient la foi qui allait faire la vie de mon cœur. Oh! oui, me disais-je en moi-même, de plus en plus enivré de ces chants, de ces accords que se renvoyaient le chœur et l'autel, et qui remplissaient l'église :

« Je crois en Dieu le Père tout puissant. »

« En Jésus-Christ notre Seigneur, Fils unique de Dieu, et né de son Père avant les siècles. »

« Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu vrai, d'un Dieu vrai. »

Quel abondant amour dans ces louanges!!

« Par qui toutes choses ont été faites. »

« *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de caelis....* »

Ici, le peuple, agité par le souvenir du plus grand événement de l'univers, et comme par

l'apparition de son *Dieu vivant*, se lève sans interrompre son chant sublime.

Les voix me semblaient frémissantes de reconnaissance à ce souvenir.

« Qui pour nous, hommes, et pour notre salut, est descendu des cieux. »

Le peuple reste levé ; il poursuit :

« *Et incarnatus est de Spiritu Sancto, ex Mariâ Virgine, et homo factus est.* »

Les fronts s'inclinent, et les cœurs semblent accablés du poids de la reconnaissance :

« Qui s'est incarné de l'Esprit saint et de la Vierge Marie, et qui s'est fait homme ! »

« Crucifié sous Ponce-Pilate, a souffert, a été enseveli. »

Je ne sais quelle douloureuse confusion me saisissait au souvenir des souffrances horribles du Fils de Dieu.

« Est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures, est monté au ciel, et s'est assis à la droite du Père. »

Mon âme soulagée respirait comme déliivrée du poids qui l'accablait.

« Et qui viendra de nouveau dans sa gloire juger les vivans et les morts. »

A ces paroles, le chant, les voix, les chœurs me semblaient prendre un ton d'assurance et d'autorité puissante qui me gagnait ; et je me disais tout bas : Oui, *il viendra !*

« Dont le règne n'aura point de fin. »

Et je sentais le besoin de me répéter ces paroles, car j'ai souvent cru, à tant de signes du dépérissement de la foi, à cet égoïsme des cœurs, à cette indifférence presque générale, que le règne de cette sainte religion allait finir !

Cependant le chant continuait :

« Je crois au Saint-Esprit, Dieu vivifiant qui est venu du Père et du Fils, et qui avec le Père et le Fils doit être adoré et glorifié ; qui a été annoncé par les Prophètes. »

Je vous assure, mon ami, n'avoir entendu à aucun de ces spectacles qui m'ont tant charmé dans ma vie, rien d'aussi harmonieux que cette belle phrase latine sur les notes où elle était chantée.

« *Simulacroratur et conglorificatur.* »

Examinez, mon ami, que de choses admirables! cet Esprit saint et vivifiant, glorifié, adoré par tant de prophètes! Et puis encore!

« Je crois en l'Eglise sainte, catholique et apostolique. »

Chacun de ces mots était éclatant de sublimité, de force, de souvenir: j'en étais ému à perdre connaissance; je me sentais élevé, fier, plein d'enthousiasme, de prier, moi faible et indigne, pour cette grande, sainte et unique Eglise catholique et apostolique, qui a traversé tant de siècles, tant d'orages, pour laquelle ont prié tant de familles, tant de héros, tant de saints, tant de rois!

Une pensée amère et triste venait se mêler à cet enthousiasme, à ces chants de gloire.

Je venais tout-à-coup à prévoir de nouveaux malheurs, de nouvelles persécutions pour elle.

Je songeais aux jours d'abandon, de délaissement, et j'en aurais été accablé sans la conclusion solennelle et assurée du *Credo*, qui m'arrivait plus forte, plus retentissante que tout le reste.

« Et j'attends la résurrection des morts et la vie éternelle.

« Ainsi soit-il. »

Telle est, mon cher ami, la voie où une main invisible me menait, ce qu'elle permettait que j'entendis, et comment elle ouvrit mon cœur; dans ces jours de grâce, tout concourait à la guérison de mon esprit orgueilleux et rebelle. Je me souviens de la voix d'un enfant de douze ans environ, placé derrière moi, voix d'une douceur, d'une pureté, d'une mélodie telles, que je n'entendrai plus rien de pareil avant le ciel, s'il m'est réservé. Je voulais parler à cet enfant, savoir son nom, sa famille, ce qu'il était enfin; j'ignore ce qui m'en a empêché: le trouble où il m'avait jeté peut-être; je ne l'ai plus revu. Est-ce une apparition?

Tout ce qui précède m'avait, comme vous devez le penser, bien préparé au dernier acte du service divin. Les prières que l'on peut lire, pendant que ce sacrifice se consomme, sont de toute beauté, d'un charme exquis, dont je ne pouvais me rassasier.

Au dernier moment, le silence était uni-

versel parmi cette foule prosternée ; l'orgue jouait avec calme des accords célestes entre lesquels tombaient les sons lents, entrecoupés de la cloche. Toute cette divine et touchante histoire du Christ se résumait dans mon âme ; toute cette passion me revenait en mémoire : je lisais dans les temps, je voyais les lieux, l'homme, la divinité ; j'étais en contact avec Dieu : il ne me manquait que de mourir pour ne plus le quitter.

Après avoir lu ce qui précède, il me semble, mon ami, que je vous entends : imagination, poésie que tout cela ! Vous dites mieux encore peut-être, et vous me faites, j'en suis certain, l'honneur de penser que mon âge et l'épuisement de mes sens amènent ce changement de conduite beaucoup plus que la grâce et la raison divine.

A vous permis, et certes je ne m'en défendrai pas, si cette idée ne devait pas nuire à la cause que j'ai embrassée.

Non, mon cher enfant, je crois que des années de passion m'étaient encore accordées, et que j'ai le bonheur d'en pouvoir faire le sacrifice au Dieu qui m'a tendu la main et ouvert les yeux. L'amour, surtout, me sollicite

vivement encore ; mais la pensée et le remords du mal commis me consternent, m'arrêtent et me contiennent.

Il est temps de prier, de prier quand l'âme pourrait être encore sensible à d'autres biens ; plus tard, il n'y aurait plus de mérite à quitter le monde, lorsqu'il s'apprête à nous quitter.

Mais que sont ses joies et ses fêtes, mon Dieu, quand on a goûté à celles de la religion !

Il m'arriva aussi, un dimanche de l'été, de passer le soir, vers les sept heures, par la place de Sainte-Catherine et devant l'église de ce nom : les portes en étaient encore ouvertes ; le soleil, déjà caché derrière les montagnes qui entourent la ville, rayonnait au dessus des maisons environnantes, et lançait une clarté douce sur les trois lettres du fronton de l'église : DEO.

Un ciel bleu, lamé d'or, couvrait cette inscription ; j'entendis les chants et les sons de l'orgue ; on finissait le salut. La place de l'église était paisible, presque déserte ; toutes les maisons fermées. Quelques enfans qui avaient échappé aux regards de leurs mères, jouaient aux billes derrière un vieux pan de mur noirci

par un récent incendie; là ils n'avaient nulle crainte d'être surpris.

Cependant la cloche tinta les coups lents et prolongés du Saint-Sacrement; dès le premier, ces enfans, qui jouaient avec une extrême ardeur, accoururent comme si un ange les eût frappés d'une baguette de feu, et vinrent, haletans, émus, se précipiter à genoux devant le portail, en se signant avec une respectueuse tendresse. Je ne fus pas moins qu'eux poussé à me jeter dans la maison du Seigneur, où je reçus à genoux ces paroles admirables que le prêtre prononce du haut de son autel, en promenant le Saint-Sacrement sur la foule courbée, attentive et silencieuse. Ces paroles sont notées d'une manière sublime; chacune d'elles faisait vibrer mon âme. Il y a un accent admirable dans ce récitatif, dans les silences dont il est coupé :

*Benedicat et custodiat vos omnipotens et misericors Dominus, Pater... et Filius... et Spiritus Sanctus. Amen.*

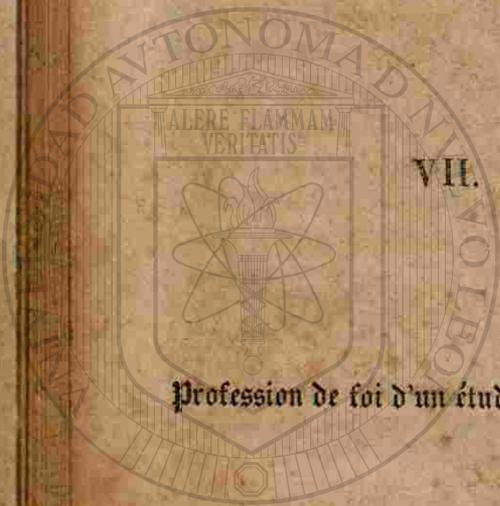
Ces mots prononcés, tous les fronts se relevèrent, et un prélude d'orgue céleste donna le ton de l'*Adoremus*; chant ravissant et solennel,

pour lequel toutes les voix se fondaient dans une douceur inexprimable, dans une mélodie divine.

Ce furent encore des larmes abondantes, des rosées saintes qui trempaient mon âme! je bénis Dieu de m'avoir donné aussi une voix qu'on trouvait tendre et expressive dans le monde autrefois, et d'avoir permis qu'elle tremblât enfin d'une sainte ivresse, en chantant les louanges du Seigneur. Je sortis avec toutes ces bonnes gens, pour la plupart si pauvres, et qui finissaient leur jour de repos dans une prière qui achevait de les délasser; avec cette foule d'humbles et de paisibles qui s'en retournaient, confians dans cette bénédiction, se préparer aux nouvelles fatigues qui les attendaient le lendemain.

Je rentrai, portant dans mon cœur, et le gardant comme un trésor, le *benedicat* qui encore y retentissait.

ULRIC GUTTINGER.



Profession de foi d'un étudiant en médecine.

On venait d'accoucher une femme, et on cherchait à rappeler à la vie un enfant qui venait de naître avec tous les symptômes de l'asphyxie. Un élève en médecine, voyant cet enfant fort mal, cède à un sentiment généreux, et demande tout haut à l'accoucheur si le devoir le plus important en pareil cas avait été rempli, et si le baptême avait été administré. Cette demande est accueillie avec un

sourire de dédain par l'accoucheur : Voilà qui est plaisant, dit-il ! Eh ! ne l'avons-nous pas amplement baptisé en le saçant dans la baignoire de la tête aux pieds ? D'ailleurs, connaissez-vous les intentions de cet enfant ? Savez-vous s'il veut être mahométan ou catholique ? Le jeune homme réplique vivement ; il s'étonne que l'on puisse plaisanter dans une telle circonstance et sur une croyance si respectable, si universelle, si fondamentale. Quand je ne saurais pas, dit-il, si cet enfant veut être chrétien ou mahométan, je ne doute pas qu'il ne veuille être éternellement heureux. Or, puisque j'ai l'intime conviction que le baptême seul peut être pour lui un principe de bonheur, ne m'accuseriez-vous pas vous-même de barbarie si je le laissais mourir sans ce sacrement ? Là-dessus le jeune homme prononça les paroles du baptême en jetant un peu d'eau sur le front de l'enfant. Croyez-vous, dit le docteur, que votre goutte d'eau l'empêchera de mourir ? — Oui, une goutte d'eau l'empêchera de mourir, non pas à la vérité de la mort du corps, mais de celle de l'âme.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir faire connaître le nom de ce bon jeune hom-

me ; mais nous prions Dieu de bénir à jamais celui qui a montré à la fois tant de charité et de courage , et qui a fait si publiquement sa profession de foi. Nous ne doutons pas qu'il n'en obtienne la récompense. Au surplus , il est assez remarquable que les étudiants qui étaient témoins de ce débat n'y ont pris aucune part , ils n'ont donné aucun signe d'approbation ni d'improbation ; mais il est à croire qu'intérieurement ils ont conçu de l'estime pour le généreux jeune homme.

## VIII.

Mademoiselle de Lamourous, supérieure  
de la Miséricorde, à Bordeaux.

Elle est morte , cette sainte fille dont Bordeaux s'enorgueillira jusqu'aux dernières postérités. C'est , sans contredit , un de ses plus beaux titres de gloire depuis sa fondation. L'établissement de la Miséricorde est à la fois religieux et philosophique. Aussi, tous les hommes , sans distinction de croyance et d'opinion , étaient-ils pleins d'admiration ,

disons même de vénération pour mademoiselle de Lamourous. Quelle foi, quelle confiance en Dieu fut jamais égale à celle de cette femme forte ? Vivre de crime ou mourir de misère était l'affreuse alternative de ces infortunées victimes de la débauche. Il faut les sauver ; mais quelles seront ses ressources ? — Sa fortune ? — La révolution a pourvu à ce qu'il ne lui en reste qu'un faible débris. — Des souscriptions ? — l'appui des riches du monde ? — Ce sont des moyens à la fois trop incertains et trop bornés. Une ressource inépuisable lui est offerte ; c'est sa foi qui la découvre : *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné comme par surcroît*, a dit J.-C. — Sur ces paroles, elle fonde l'établissement le plus admirable qui ait peut-être jamais existé en ce genre. Il faudrait un volume pour dire les prodiges de tous les jours opérés pour le soutien de cette maison.

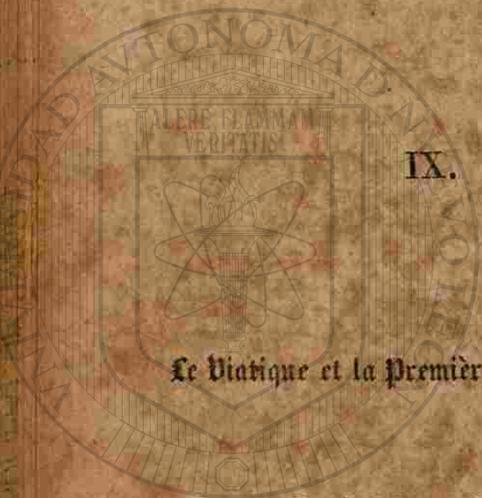
Plusieurs filles d'abord se réunissent. Il faut louer une vaste maison, la meubler, avoir une chapelle ; elle n'hésite pas. Le local est bientôt trop étroit. Un ancien couvent est en vente ; il faut une grande somme. Dieu est assez riche : on se met en possession de la maison ; on fait un premier paiement, mais il

reste une dette immense. D'où viendra l'argent ? Cela n'inquiète pas mademoiselle de Lamourous. Le duc de Bassano, ministre de la guerre, qui accompagnait Napoléon, entre par hasard dans cette maison. L'ordre qui y règne, le silence, la modestie de ces filles, le touchent ; il en croit à peine ses yeux ; il admire la noble piété de la fondatrice, apprend qu'elle doit plus de 24,000 fr., en parle à l'empereur, et quelques jours après un décret de S. M. donne les moyens d'éteindre la dette. Le nombre des filles augmente, il faut les vêtir, réparer le vieux couvent délabré pour en loger un plus grand nombre. Faites votre devis, disait-elle aux ouvriers qu'elle faisait appeler ; combien en coûtera-t-il pour telle réparation, telle bâtisse ? La note des dépenses étant faite : Allons la porter sur l'autel de la Sainte-Vierge, mes enfans, disait-elle à ses compagnes, c'est elle qui nous enverra les sommes nécessaires. Et jamais elle n'a été en retard d'une heure pour le paiement. Souvent ses filles n'avaient pas de vêtements ; il n'y avait pas de pain pour le lendemain ; elle allait se présenter chez le riche, et le plus souvent aussi c'était des humiliations qu'elle recevait. Heureuse de ces rebuts, elle ren-

trait dans sa maison, allait avec ses filles devant le St.-Sacrement, et là, avec cette simplicité que donne la foi, elle allait frapper à la porte du Tabernacle: « Mon Dieu, dit-elle tout haut, *vos enfans n'ont point de pain!* » Et à peine était-elle sortie du saint lieu, qu'on lui apportait des provisions, des vêtemens, etc. Les prodiges sont là de tous les jours et de tous les genres; et ce sera un livre précieux que l'histoire de la Miséricorde.

La règle de cette maison est l'œuvre de la sagesse la plus consommée. D'abord, liberté entière; personne n'y est reçu par force, pas même les plus jeunes; bonne volonté en entrant, bonne volonté pour rester, libres de s'en aller quand elles le veulent, la porte leur est toujours ouverte. Comme il y a lieu au repentir, on reçoit une deuxième, une troisième fois, tant qu'on peut espérer de les convertir. Elles peuvent aussi y rester toute leur vie, et plusieurs prennent ce parti. Leur vie est très occupée et très variée; ces filles sont heureuses dans leur pénitence. Rarement il en sort avant d'y avoir passé plusieurs années et y avoir donné des preuves d'une sincère conversion. Combien de ces

infortunées qu'on rend à la société et aux familles! Il faut voir la ferveur des trois cents qui sont actuellement dans cette sainte maison. Il fallait surtout voir leurs larmes, leur désolation à la mort de leur bonne mère! Il faut les voir mourir, les entendre parler de leur dernier moment, comme dans le monde on parle d'une partie de plaisir; se disputer, quand elles sont à l'infirmière, à qui mourra la première, comme on se dispute à qui sera la plus favorisée, etc. Et cette maison manque de pain! Et ces filles se couvrent de haillons! Et le libertin qui la peuple répand son or dans des lieux de prostitution! Ajoutons que la veille des obsèques de la bonne mère, ces pauvres filles passèrent la nuit à travailler pour gagner un morceau de pain pour le lendemain.



### Le Viatique et la Première Communion <sup>(1)</sup>.

La mort du chrétien est le chef-d'œuvre de la parole de vie ; et comme la confession qui purifie l'homme , le prépare à recevoir tous les dons divins, elle a sa part , sa grande

(1) Les personnes qui liront le morceau suivant s'apercevront aisément qu'il n'est pas ici question d'un tableau dont l'imagination a fait tous les frais, mais d'une scène réelle dont l'auteur a suivi jusqu'aux moindres détails. Il ne nous est pas permis de soulever le voile dont l'écrivain a enveloppé le nom des personnages qu'il met en action ;

part dans la création des saintes morts. C'est alors surtout , c'est sur le seuil de l'éternité que l'âme de l'humble chrétien apparaît dans ses magnifiques proportions, et, si je puis le dire, avec cette haute stature morale qui dépasse celle des plus sublimes mourans de l'ancien monde. Socrate, dissertant en face de la mort pour prouver qu'elle n'est pas un mal, était-il aussi grand, était-il aussi beau que ce philosophe chrétien qui résumait toute sa sagesse en ce dernier trait de lumière : *Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir ?* Si vous aviez à faire le portrait de ces deux têtes, pour laquelle réserveriez-vous l'expression la plus inspirée ? L'un pardonnait à la mort, l'autre l'embrassa. Pourquoi pleurez-vous ? Est-ce donc un péché que de mourir ? disait un jeune villageois expirant à sa famille agenouillée autour de lui. De pareils mots sont vulgaires. Que ne vous est-il donné d'être

mais ceux qui ont lu il y a quelques mois dans les journaux une notice nécrologique sur le fils d'un ancien ambassadeur français, qui, après avoir épousé une jeune étrangère de distinction, et l'avoir ramenée du protestantisme dans le sein de l'Église catholique, succomba à une maladie de poitrine le jour même où l'épouse recevait la première communion : ceux-là, disons-nous, se rappelleront le fait auquel l'écrivain fait allusion.

témoin de ce que nous voyons de nos yeux, de ce que nous entendons de nos oreilles, de ce que nous saisissons de tous les sens intimes de l'âme, lorsque, par un concours de circonstances que Dieu a faites, par une complication rare de joie et de douleurs, la mort chrétienne, se révélant sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces soirées extraordinaires, dont le crépuscule a des teintes inconnues et sans nom ! Quels tableaux alors ! Quelles apparitions ! Vous en citerai-je une ? Oui, au nom du ciel, je vous la dirai. Je l'ai vue il y a quelques jours ; mais dans cent ans, je dirais encore qu'il n'y a que quelques jours que je l'ai vue. Sachez donc que de deux âmes qui s'étaient attendues sur la terre, et qui s'y étaient rencontrées, et que Dieu avait unies par le nom d'époux et d'épouse, en ouvrant devant elles une longue perspective de ce qu'on appelle bonheur ; que de ces deux âmes, l'une arrivait, par une volonté pure, à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie ; l'une sortait des ombres de l'erreur, comme l'autre était près de sortir des ombres de la terre ; l'une se disposait à participer, pour la première fois, au plus auguste mystère du Christ, lorsque l'autre

allait le recevoir comme une transition dernière à la communion éternelle. Or, c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent accomplir chacune sa communion, ou plutôt cette communion une et double dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, comme à la veille d'un voyage qui sépare, on prend en commun un dernier repas de famille. Il était juste aussi, pour celui qui allait partir, et qui avait demandé avec tant d'instance la foi pour celle qui restait, il était juste qu'il vît, de ses derniers regards, descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire dans toute l'étendue de son cœur : *Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut, qui n'est ni le mien, ni le sien, mais le nôtre, ô mon Dieu ! Et comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui ; et par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà comme une espèce d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel,*

où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspendit des ornemens et des fleurs, car une première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au devant de l'autel, rappelaient une autre fête, elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour que le jour de la séparation; et après avoir été depuis lors mises à l'écart, elles sortaient de nouveau, elles reparaissaient là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire. Tout-à-coup cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel, comme la mort, la ténébreuse s'illumine, pour le juste, des rayons que Dieu tient en réserve pour ses derniers regards. Le sacrifice commença, et il était minuit. Pourquoi fut-il célébré à cette heure? Je vous en dirais bien une raison que les hommes savent; mais je crois que les anges de Dieu en savent d'autres encore, parce qu'ils connaissent toutes les mystérieuses concordances des momens, des heures et des nombres sacrés. C'était l'heure de la naissance du Christ, consommateur de notre foi, auteur

de notre ciel; et il y avait là aussi, je vous l'ai dit, entre ce lit de mort et cet autel, une double naissance, l'une au ciel, l'autre à la foi; réunion rare et privilégiée. Je crois à ces harmonies des heures en faveur de certaines âmes; je crois que le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos arrangemens profanes, est, sous la main de Dieu, un rythme souple et docile, qui obéit, mieux que nous ne le pensons, aux convenances des élus. Le sacrifice donc commença à minuit. Tout une famille y assistait, et avec elle un ami fidèle à toutes les douleurs. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essaierai pas; nulle d'entre elles ne sait elle-même tout ce que Dieu lui a fait sentir. Comme en un jour où le ciel est moitié sombre, moitié serein, un éclair n'en traverse pas moins en un instant tout l'espace d'un pôle à l'autre; ainsi en était-il du sentiment et de la prière, au milieu de cette admirable scène. Ces éclairs de l'âme étaient en quelque sorte présens à la fois sur tous les points de l'étendue que Dieu a donnée au cœur de l'homme, depuis les pensées les plus douces jusqu'aux plus déchirantes; car tous les contrastes étaient réunis dans cette cham-

bre sacrée, ils y étaient représentés, sensibles, vivans : cet autel paré, qui semblait adossé à un cercueil ; ces fleurs qui prédisaient, parmi les glaces de la mort, l'approche de l'éternel et invisible printemps : cette garde-malade au sombre habit, qui se tenait, comme une mort voilée, en face de l'aube et de l'étoile du prêtre, symbole d'immortalité ; ces vêtements blancs de la première communiant, de l'épouse de Dieu, qui allaient se changer en la robe noire de la veuve de l'homme ; cette première et cette dernière communion mêlées ensemble ; ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme ; cette hostie, partagée entre l'époux et l'épouse, double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur ; toute cette famille ensevelie dans un pieux silence, où l'on n'entendait que des larmes qui tombaient sur les livres de prière, et au milieu de ce prosternement général, la tête seule du mourant soulevée sur sa couche, dominant, calme et sereine, toutes ces têtes inclinées par la douleur ! Et si ce divin spectacle, si expressif, si parlant, n'était lui-même qu'un voile qui couvrirait d'autres merveilles saintes, si je vous disais que celle qui restait avait demandé la

foi au lieu du bonheur, et que celui qui parlait avait, jeune et heureux, offert sa vie pour lui obtenir la foi ; si, lorsqu'il vit cette grâce descendre enfin du ciel, mais comme une flamme qui venait, en consumant sa vie, accomplir l'holocauste qu'il avait préparé ; si, dis-je, à cette vue, recueillant ses forces défaillantes, il avait tracé en quelques lignes, et sous la forme d'une élévation vers Dieu, un des plus sublimes testamens de résignation tendre et d'héroïque amour que l'âme d'un chrétien ait jamais inspirés au cœur d'un époux ; si, portant tour à tour ses pensées vers les anges du ciel, et ses regards sur les êtres chéris qui entouraient son lit de mort, ces deux apparitions se confondaient parfois dans son esprit, de telle sorte qu'il semblait prendre les unes pour les autres, Dieu permettant cette douce méprise pour que la transition de ce monde à l'autre lui fût plus unie et plus simple ; si, au moment où il venait de quitter la terre, son image, peinte sous des traits déjà si beaux dans tous les cœurs qui le connaissaient intimement, commença néanmoins à y grandir encore, à s'y transfigurer, parce qu'ils découvrirent tout-à-coup, dans

de modestes papiers qu'il avait cachés, des traces, des reflets de son âme jusqu'alors inconnus, semblables à ces sillons de lumière que laisse après elle une apparition qui s'évanouit! Non, je ne puis vous dire ce que j'ai vu et senti. J'ai lu autrefois les méditations des sages sur le monde futur, je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette sainte et grande nuit! Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au delà; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'a paru si transparent; jamais je n'ai eu une pareille intuition de notre immortalité! Je prie Dieu de me réserver ce souvenir pour l'instant de ma mort; car, s'il me réapparaît alors, il me semble que mon dernier rêve de la terre ira se joindre, par une gradation presque insensible, à la première vision qui suit le grand réveil!

L'abbé Ph. GERBET.

## X.

Lettre à M. le marquis d'..., sur la fête  
séculaire du protestantisme, et sur la  
réunion des deux Eglises protestantes,

PAR LE COMTE DE MAISTRE.

Monsieur le Marquis,

*L'œil ne voit pas ce qui le touche.* C'est un axiome que j'emploie souvent dans le cours de mes méditations, et qui me sert à expliquer plusieurs phénomènes. Il m'est rappelé

de modestes papiers qu'il avait cachés, des traces, des reflets de son âme jusqu'alors inconnus, semblables à ces sillons de lumière que laisse après elle une apparition qui s'évanouit! Non, je ne puis vous dire ce que j'ai vu et senti. J'ai lu autrefois les méditations des sages sur le monde futur, je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette sainte et grande nuit! Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au delà; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'a paru si transparent; jamais je n'ai eu une pareille intuition de notre immortalité! Je prie Dieu de me réserver ce souvenir pour l'instant de ma mort; car, s'il me réapparaît alors, il me semble que mon dernier rêve de la terre ira se joindre, par une gradation presque insensible, à la première vision qui suit le grand réveil!

L'abbé Ph. GERBET.

## X.

Lettre à M. le marquis d'..., sur la fête  
séculaire du protestantisme, et sur la  
réunion des deux Eglises protestantes,

PAR LE COMTE DE MAISTRE.

Monsieur le Marquis,

*L'œil ne voit pas ce qui le touche.* C'est un axiome que j'emploie souvent dans le cours de mes méditations, et qui me sert à expliquer plusieurs phénomènes. Il m'est rappelé

dans ce moment par le silence qu'on garde de tout côté sur deux événemens faits néanmoins pour attirer l'attention de tous les observateurs.

Je veux parler de la fête séculaire célébrée par les Protestans en mémoire de l'établissement du Protestantisme et de la réunion des deux églises Protestantes dites *Réformée* et *Évangélique*.

Puisque vous m'avez fait l'honneur de me demander mon avis sur ces deux événemens remarquables, je vous avoue franchement que, si je ne me trompe tout-à-fait, ils se réunissent pour établir que le Protestantisme touche à sa fin, et que lui-même annonce son agonie.

Il a trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir à quel point il prête le flanc par ses divisions intestines qui sont aussi anciennes que lui. Les innombrables sectes sorties de ses entrailles ne se prêtaient point du tout à l'idée d'une réunion; car tous ces infiniment petits ne pouvaient par leur réunion s'élever jusqu'à l'unité sensible; le projet est donc tombé sur les deux grandes familles primitives, je veux dire la *Luthérienne* et la *Calviniste*: les chefs de l'entreprise, qui ne sont point encore con-

nus dans nos pays méridionaux, s'étant flattés de frapper ainsi les yeux par la masse et de faire une espèce d'équilibre au génie entreprenant du Catholicisme.

Mais ne vous y trompez point, M. le Marquis: ceci n'est point du tout une attaque du Protestantisme sur le Catholicisme, comme on pourrait le croire au premier coup d'œil. c'est un attaque du Philosophisme sur le Christianisme.

Il y a long-temps que le Protestantisme n'est rien, puisqu'il n'a plus de profession de foi commune, même dans chaque secte prise à part, et puisque c'est un crime capital chez lui que de présenter une profession de foi comme une règle invariable, obligeant la conscience. Le Protestantisme étant donc devenu une simple négation, son nom n'exprime plus ce qu'il croit, mais ce qu'il ne croit pas: il dit bien qu'il n'est pas Catholique, mais il refuse de dire ce qu'il est, c'est-à-dire qu'il ne présente plus aucune idée positive.

Quand on entend célébrer *l'ère de l'affranchissement des esprits*, et le grand homme qui la proclama à la Diète de Worms (sujet favori des plumes protestantes), il ne faut pas être la dupe de ces belles phrases. Si Luther n'a-

vait affranchi l'esprit humain de la domination pontificale que pour le soumettre à des consistoires, les beaux-esprits de sa secte lui auraient fort peu d'obligation. Ils n'expriment pas clairement leur pensée, mais elle n'est pas moins évidente : ils remercient Luther de les avoir affranchis de toute autorité. — Vous m'entendez.

C'est ce même *bienfait* que le Protestantisme célèbre aujourd'hui ; mais la cause de ce zèle solennel n'est pas difficile à trouver. Il sent aujourd'hui que sa fin approche, et pour prouver qu'il vit encore, il ne trouve pas de meilleur moyen que de faire beaucoup de bruit.

Soyez bien sûr, M. le Marquis, que le jubilé protestant est né principalement de cette cause ; les Protestans sont frappés (et comment ne le seraient-ils pas ?) du rétablissement véritablement miraculeux du trône de S. Pierre. L'action du Catholicisme se fait sentir aux hommes les plus inattentifs : comme un ressort long-temps comprimé, il se détend avec une force nouvelle et repousse la main profane qui l'assujétissait. Le Protestantisme peut dire de son ennemi ce que *Thomas* a dit du temps : *son vol impétueux me presse et me*

*poursuit*. L'hérésie ainsi *pressée et poursuivie*, se voit mourir : elle vivait de haine ; mais par le suicide le plus heureux elle s'est égorgée elle-même en créant l'indifférence religieuse qui exclut le fanatisme. Elle sent bien qu'en perdant cette force fiévreuse qui l'animait elle perd la vie : elle veut donc faire bonne mine, et dans un accès de *joie désespérée* elle célèbre sa *fête séculaire*.

Il y a plusieurs années que les philosophes allemands avaient en vue cette grande époque. Déjà en 1804, la Société littéraire et patriotique du comté de Mansfeld où naquit Luther, publia un *prospectus* destiné à échauffer la reconnaissance allemande envers ce grand bienfaiteur de l'humanité en général, et particulièrement de l'Allemagne.

On lisait dans ce prospectus : « La Société  
« propose d'ériger un monument à la gloire  
« de Luther pour le jubilé de la Réforma-  
« tion en 1817. Le monument doit être digne  
« de la reconnaissance des associés et de celle  
« de l'Allemagne envers un homme qui a si  
« bien mérité de l'humanité. La première  
« idée de la Société littéraire fut celle d'un  
« obélisque colossal, sur lequel on graverait  
« cette strophe tirée d'un cantique composé

« par Luther même, et qui caractérise si parfaitement ce grand homme :

« Lorsque le monde était tout Diable,  
« Notre Dieu pour nous est un Fort (1). »

Vous serez peut-être surpris, M. le Marquis, de cette étrange poésie qui nous paraît, à nous, l'excès du ridicule : mais tel est l'esprit de parti : il croit ce qu'il veut, et déclare beau tout ce qui lui plaît.

Seriez-vous curieux par hasard de savoir ce que devint la *Pyramide colossale*? Je vais vous l'apprendre. La souscription allait assez faiblement, et je me souviens même qu'un gentilhomme Protestant d'assez bonne maison, ayant daigné s'inscrire sur la liste des souscripteurs pour une somme de quatre cents francs environ (2), je me permis d'écrire à la marge : *ce n'est pas trop, mais c'est bien assez*

(1) ..... mit dem jenen grossen Mann; so ganz charakterisirenden Strophen des von ihm gedichteten Leides :

Eine feste Burg ist unser Gott  
Und wenn die Welt voll Teufel war.

(Staats und gelehrte Zeitung des hamburgischen unparteyischen Correspondenten, 1804, 10 janv., n° 5.)

(2) Staats und gelehrte Zeitung, etc., ibid.

La somme cependant atteignait insensiblement une certaine importance, mais écoutez ce qui en advint. Bonaparte, le premier homme du monde, comme on sait, pour les œuvres pies de tout genre, arriva dans ce moment en Saxe avec son armée; il mit la main sur l'argent, en bon père de famille, et pour donner une preuve de son amitié à S. M. le Roi de Saxe, il déclara la Religion Catholique *Religion de l'État*, et la mit en conséquence parfaitement de niveau avec sa rivale : *Sa Majesté Impériale*, disait l'article 6 du traité (si je ne me trompe), *ayant ce point particulièrement à cœur*.

J'espère, M. le Marquis, que cette petite malice de la Providence, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne vous déplaira pas : il est bon d'ajouter que le changement qui s'est opéré dans la politique depuis deux ou trois ans, n'a rien changé au nouveau droit public établi en Saxe, de manière que les Catholiques sont demeurés éligibles à toutes les places, suivant le vœu du cœur si tendre et si chrétien du grand Napoléon.

Vous sentez de reste combien ce désappointement dut mortifier les frères : c'est donc pour s'en consoler qu'ils inventent aujourd'hui

d'hui la fête séculaire ; mais la *Pyramide colossale*, et les vers élégans de Luther ne s'en sont pas moins allés en fumée ; et la Religion Catholique, affranchie de toutes ses chaînes dans la patrie même du grand hérésiarque, peut à juste titre adresser aujourd'hui au très catholique roi de Saxe les vers que J.-B. Rousseau mettait jadis dans la bouche de la Religion parlant à l'Electeur Auguste, placé sur ce même trône de Saxe, vers que vous trouverez peut-être aussi beaux que ceux de Luther :

Je régnerai par toi sur des peuples rebelles ;  
Tu régneras par moi sur des peuples soumis.

Par une combinaison singulière, la réunion des deux grandes familles Protestantes a coïncidé avec la grande fête séculaire, et cette circonstance n'est pas moins curieuse que l'autre, puisqu'elle concourt puissamment à prouver que le Protestantisme est malade à mort.

Je vous le demande, M. le Marquis, et je le demande dans votre personne à tous les hommes sensés de l'univers, peut-on concevoir quelque chose de plus étrange que la réunion de deux Religions sans explication préliminaire ?

Le Calviniste, avant de se réunir, a-t-il embrassé publiquement le dogme de la présence réelle, ou bien le Luthérien a-t-il renoncé à ce même dogme ?

Si les deux systèmes religieux étaient identiques dans leur essence, pourquoi s'étaient-ils séparés ? Et pourquoi les soi-disant *Évangéliques* vomirent-ils anciennement contre les *Sacramentaires* autant d'injures qu'ils en adressaient aux Catholiques ?

Que si au contraire les deux religions renferment dans leurs professions de foi des différences substantielles, comment se réunissent-elles aujourd'hui sans nouvelle profession de foi ? Après une séparation de trois siècles, il n'est pas temps sans doute de venir dire au monde que les différences sont nulles : et quand elles le seraient, la seule opinion contraire, qui est celle d'une partie assez considérable du genre humain, suffirait pour défendre, je ne dis pas à la piété, mais à la simple probité un rapprochement aussi extraordinaire. ®

Je ne vois qu'une explication plausible de cette phase merveilleuse du Protestantisme : elle se tire de l'indifférentisme absolu qui est son ouvrage, et qui a fait disparaître jusqu'à

la moindre apparence de tout dogme chrétien. Le Luthérien et le Calviniste communient ensemble, et pourquoi pas? Qui empêche donc les hommes de manger du pain et de boire du vin ensemble? Le bon sens anglais lui-même a eu l'esprit de dire aux Calvinistes: *Qu'ils mangent leur propre condamnation en se rendant coupables du corps et du sang de leur Sauveur toutes les fois qu'ils se mettent à table pour dîner* (1); et je me souviens d'avoir entendu une jeune femme-de-chambre protestante nous dire, un jour de communion générale, avec un rire goguenard: *aujourd'hui, on trouve au temple à boire et à manger.*

Cette femmelette disait en riant le secret de son Eglise. Chez elle, comme chez sa sœur aînée, il n'y a plus de croyance commune et positive. Elles se mêlent aujourd'hui par une espèce d'affinité négative qui saute aux yeux. Si elles nous proposaient de se réunir à nous, certainement elles nous combleraient de joie; mais de quels sages préliminaires ne ferions-nous pas précéder cette heureuse réunion! Nous exigerions les renon-

(1) Remarques sur l'Histoire ecclésiastique de Hawaï, *Anti-jacobin Review and Magazine*. Mars 1803, n° 57, page 273.

ciations les moins équivoques aux erreurs du XVI<sup>e</sup> siècle, et des professions de foi également solennelles et explicites à l'égard des dogmes qui nous distinguent.

Il n'en est pas de même des Eglises protestantes qui viennent de se rapprocher. Cette réunion n'exige aucun préliminaire: c'est le rien qui se réunit au rien.

Je n'ignore point que, déjà vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, le Calvinisme français avait admis les Luthériens à la coupe commune, mais le réciproque ne fut jamais accordé, que je sache, et d'ailleurs ces décrets de tolérance n'eurent jamais d'effet général.

Aujourd'hui même, on peut observer que la réunion dont il s'agit n'a point encore été aussi générale qu'on pourrait le croire. Nous voyons bien les actes de réunion, mais les refus ne sont pas aussi publics: quelques uns cependant se sont fait jour dans les gazettes, et nous savons, par exemple, qu'à Saint-Petersbourg l'Eglise Calviniste Française, dirigée par M. de la Sausaye, pasteur genevois, s'est refusée à la communion Luthérienne; mais quel est le ressort qui fait agir ces messieurs? Est-ce une affaire de conscience, de

pique ou d'honneur? Dieu le sait, et peut-être aussi qu'un pauvre humain, comme moi, pourrait au moins s'en douter.

Telles sont, monsieur le Marquis, les réflexions que me suggèrent les deux grandes mesures prises par le Protestantisme *agonisant*, comme je l'ai dit avec la ferme espérance de ne pas me tromper : mais de savoir ensuite s'il n'y a pas dans le secret des cœurs quelque motif plus profond qui agit sous le masque, avec celui que j'ai indiqué, et qui se sert de lui sans l'aimer, c'est une autre question que je n'oserais pas décider, mais sur laquelle cependant il est possible de présenter quelques présomptions plausibles.

Croyez-vous impossible que des hommes sages et avisés aient pensé à profiter du mouvement général des esprits pour amener une réunion d'une tout autre importance que celle qui est le sujet de cette lettre? Réunir les Protestans entre eux pour les réunir plus aisément à nous, n'est point du tout un projet chimérique. D'abord, il est incontestable que la première réunion favoriserait infiniment la seconde : car il serait, sans comparaison, plus aisé de n'avoir en tête, en traitant cette affaire,

qu'une seule puissance au lieu de plusieurs qui disputeraient entre elles autant qu'avec nous.

Or, puisque ce préliminaire serait infiniment avantageux au *grand œuvre*, pourquoi certains hommes n'y auraient-ils pas pensé? Ce ne serait pas la première fois que des sages auraient profité de l'enthousiasme du grand nombre pour arriver à leurs fins particulières. Il y a, en Allemagne, beaucoup de bon sens et d'instruction; mais d'un autre côté, le fanatisme religieux et politique se déploie dans ce grand pays d'une manière bien propre à donner des alarmes les mieux fondées. Serait-il donc impossible qu'un certain nombre de bons esprits eussent conçu l'heureuse idée de profiter du moment pour favoriser dans l'avenir l'inappréciable réunion qui fermerait la grande plaie du seizième siècle, donnerait une religion aux Protestans qui n'en ont plus, et nous perfectionnerait nous-mêmes infiniment dans l'exercice de la nôtre?

Je ne m'avise point de faire le prophète; mais le pays des hypothèses et des probabilités appartient à tout le monde, et chacun est libre de s'y promener. Ayant pris avec vous,

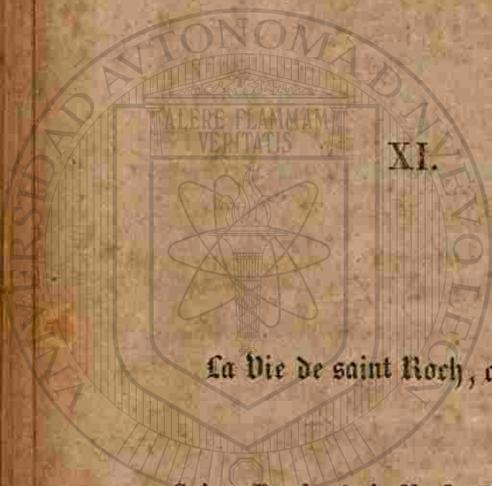
monsieur le Marquis, l'engagement de vous dire ma pensée sur la réunion des Protestans, je croirais me donner un tort si je passais sous silence une idée qui m'a passé dans la tête, et qui m'a paru mériter quelque attention.

La fermentation germanique est au comble : le Protestantisme chancelle visiblement sur ses bases, et manifeste à tous les yeux le grand symptôme de mort pour toutes les institutions et associations imaginables ; je veux dire la défiance de leurs propres forces, et je ne sais quel tâtonnement inquiet qui cherche des appuis et ne saisit que l'air. Les plus grandes conversions ont frappé tous les yeux. Une infinité d'autres moins visibles sont d'autant plus importantes qu'on ne les aperçoit point encore. Les préjugés se dissipent ; les haines s'éteignent. Le Catholicisme, en Angleterre, lève déjà un pied respectueux pour franchir le seuil du Parlement au moment (qui ne peut être fort éloigné) où il y sera appelé par la loi et par l'opinion rassainie. Tout annonce un changement général, une révolution magnifique, dont celle qui vient de finir (à ce qu'on dit) ne fut que le terrible et indispensable préliminaire. Pour rendre certaine cette nouvelle révolution que tous nos vœux doivent

appeler ; pour l'avancer autant qu'il est possible à l'homme ; pour frapper enfin le dernier coup sur le grand ennemi de l'Europe, que nous manque-t-il ? Hélas ! le dernier et le plus décisif de tous les argumens. — *La conformité de notre conduite avec nos maximes.* Si l'on pouvait citer nos vertus en preuve de notre croyance, tous les estimables ennemis de cette croyance perdraient leurs préjugés, et se jetteraient dans nos bras.

J'ai l'honneur d'être, etc.

14 janvier 1818.



La Vie de saint Roch, confesseur.

Saint Roch était fils de Jean de la Croix, issu d'une branche cadette des seigneurs de Montpellier au bas Languedoc, et d'une dame appelée Libere, Libera ou Liberia, dont le nom de famille n'est pas venu à notre connaissance. Liberia, mère de saint Roch, était une dame pieuse et en qui la dévotion était à peu près la même que celle de la vertueuse Anne, mère du prophète Samuel. Liberia ne demandait autre chose à Notre Seigneur dans

ses prières, sinon la grâce d'avoir un fils qui pût soutenir l'honneur de la sainte Croix, dans un temps où si peu de Chrétiens la portaient dans le cœur. Les ancêtres de saint Roch avaient été des plus zélés dans les guerres saintes, sous le nom de Croisades : aucun temps n'en vit de plus belles que celui auquel ils vécurent, ni aucun pays n'en fournit de plus nombreuses que le Languedoc leur patrie; ils en avaient même pris le surnom pieux de la Croix. C'était un objet véritablement gracieux, pour la piété de Liberia, priant Dieu dans les chapelles ou oratoires de la fondation de son mari, d'y considérer dans les vitrages et sur les tombeaux, ces grands hommes dépeints à la manière du temps, armés de toutes pièces pour la conquête de la Terre-Sainte, et couverts de leurs blasons, c'est-à-dire chargés de la Croix. L'idée d'un fils qui portât la Croix du Sauveur, à l'imitation de ses pères, s'imprima si fort dans la pensée de Liberia, et l'occupa si agréablement durant sa grossesse, que lors de la naissance de l'enfant, ayant entendu dire qu'il avait une marque sur l'estomac, elle ne douta nullement que ce ne fût une croix; elle ne considéra point cette marque comme un signe com-

mun, que l'imagination peut produire, elle en remercia Dieu, comme d'une assurance d'en avoir été exaucée dans ses prières, et comme un engagement pour l'enfant, à suivre le Sauveur du monde portant sa Croix.

Liberia donna à son fils l'éducation qui lui convenait pour le mettre en état de soutenir une si haute et si difficile entreprise. Elle le nourrit elle-même, lui fit sucer la piété avec le lait, et bien éloignée de la mauvaise morale de ces mères, qui, sous prétexte qu'elles sont nourrices, croient se pouvoir dispenser des règles de l'Eglise, Liberia ne quitta pas même ses dévotions particulières. C'en était une, par exemple, de jeûner les mercredis et les vendredis; et Liberia ne jugea point qu'il fût nécessaire de l'interrompre, l'enfant n'en parut pas plus affaibli; il semblait qu'il entrât dans l'abstinence de sa mère, et ces jours-là, habitué en quelque façon à ne prendre sa nourriture qu'une fois, il n'en était ni de plus mauvaise humeur, ni plus difficile qu'à l'ordinaire. Saint Roch, nourri de la sorte du lait maternel, acquit toute la bonne constitution que pouvaient demander un jour les emplois laborieux de la guerre, auxquels sa naissance le destinait, ou plutôt les travaux de la charité

auxquels la Providence le détermina. Saint Roch perdit ses parens de bonne heure, il en reçut tous les principes de vertu, beaucoup de bons exemples et de grands biens; mais dans le temps qu'il comptait davantage sur eux, pour la conduite de sa jeunesse, il se trouva privé de ce secours et abandonné à lui-même; accoutumé qu'il était à obéir à des parens vertueux, quel fut son chagrin de ne plus entendre leur voix, et de ne plus recevoir leurs ordres!

Saint Roch tomba dans de grandes perplexités et de cruels embarras, sur le parti qu'il avait à prendre; mille objets différens se présentèrent à son imagination, tous également opposés aux maximes de la vertu. C'était une semence répandue dans une terre fertile et bien préparée, qui ne demandait qu'à produire au plus tôt des fruits du salut.

D'attendre dans son pays que l'âge lui fût venu pour remplir avec honneur les charges de judicature de son père, et que la noblesse alors ne dédaignait pas quand la paix faisait vaquer celles de la guerre, c'eût été vivre dans une espèce de langueur et d'inaction pour le salut; c'eût été donner entrée à l'esprit du monde, qui préfère presque toujours les inté-

rêts particuliers à la gloire de Dieu et les plaisirs de la jeunesse à toute autre pensée; en un mot, les longueurs ne furent point du goût de saint Roch, et le bien qu'il se présenta le plus prêt à faire lui parut le meilleur. En 1300, saint Roch, à peine âgé de vingt ans, forma la résolution d'aller à Rome, pour y gagner les indulgences extraordinaires du Jubilé universel. Dans cette résolution il tira de ses terres tous les revenus qui lui étaient dus, et ramassa tout l'argent qu'il put pour se mettre en chemin. Une sainte impatience l'obligea de partir au plus tôt, sans découvrir à personne son dessein. Les histoires de sa vie n'ont point marqué la voie qu'il prit pour aller à Rome : nous pensons qu'il y fut d'abord directement par mer, avec quantité d'autres pèlerins; et même comme il resta fort long-temps en Italie, et qu'il est certain d'ailleurs qu'il alla plusieurs fois en la même ville, il se pourrait bien faire qu'il eût été aussi une seconde fois à Rome. Quoi qu'il en soit, saint Roch, la première fois qu'il y fut, vit le saint Père; c'était sans doute l'an 1300. La pompe de la cour romaine ne fut pas ce que saint Roch admira le plus : la pourpre nouvelle des cardinaux, que le pape Boniface VIII avait

eu intention d'égaler aux têtes couronnées, ne fit pas tant d'impression sur ses yeux que les cérémonies augustes, les belles processions, les prières publiques et les exemples de pénitence et de vertu, qui remplirent pour lors les rues et les places de cette capitale du monde : accoutumé dès sa jeunesse, par la bonne éducation qu'il avait reçue de ses parents, à discerner le mal le plus imperceptible d'avec le bien, il mit tout en usage pour se préserver de la corruption générale; il s'appliqua à l'exercice actuel de la charité, il donna en aumône ce qu'il pouvait avoir de reste à ceux qu'il crut en avoir plus besoin que lui, et se fit de la sorte autant ou plus pauvre qu'eux; il s'attacha surtout au service des malades dans les hôpitaux, il y trouvait plus de lieu pour exercer non pas sa libéralité, dont les fonds étaient épuisés, mais du moins sa douceur naturelle et son inclination chrétienne à compatir aux souffrances des malheureux : son grand plaisir était de leur procurer les secours du salut, et de faire naître dans leurs cœurs la résignation à la volonté de Dieu, et l'amour de la Croix et des souffrances à l'imitation de notre Sauveur. La maladie, qui nous donne du dégoût de bien des

choses que nous avons aimées pendant la santé, nous met dans une disposition admirable pour chercher quelque bien supérieur à tout ce que nous avons appelé de ce nom. Saint Roch était habile à profiter de cet heureux moment, il en tirait un grand avantage pour l'affaire du salut : il inspirait l'amour de Dieu d'une manière si peu forcée, que le miracle de la conversion eût presque paru un ouvrage naturel entre ses mains. Saint Roch était d'un courage héroïque et supérieur, pour ce qui regardait l'assistance des malades; il s'attachait à ceux d'entre eux qui paraissaient les plus dégoûtans et pour ainsi dire les plus ingrats; ceux que les serviteurs ordinaires des hôpitaux négligeaient ou même abandonnaient, soit pour l'infection et l'ordure, soit pour les façons étranges et les humeurs impraticables; c'étaient ceux-là que notre Saint entreprenait de traiter, et assez souvent il y avait ordre de les lui réserver; en effet il n'y avait aucun service, quelque bas et rebutant qu'il pût être, que saint Roch ne leur rendit. Il n'y avait caractère d'esprit si difficile et si intraitable, qu'il n'amenât à des termes d'humanité et de douceur. Enfin il n'y avait guère de maladies dont saint Roch, par ses bons

soins, ne procurât la guérison, fût-ce de celles qui sont jugées communément incurables ou desespérées, telles que la peste, la rage et autres contagieuses ou épidémiques. Il est vrai que saint Roch, dans ces occasions délicates, d'entreprises aussi extraordinaires, prenait quelques mesures de prudence; la principale était l'autorité ou la confiance sur l'esprit de son malade, avec la fermeté de ne pouvoir être interrompu au milieu de sa cure, par tel avis ou réflexions que ce pût être, contraire à son premier plan; c'est ainsi que son zèle l'ayant conduit à la ville d'Aquapendente, où la peste faisait du ravage, il conféra d'abord avec le maître général de l'hôpital, qui s'appelait Vincent: il fut convenu entre eux que saint Roch choisirait les plus dangereux pour les gouverner et traiter à sa manière. Jamais manière ne fut plus humaine ni plus simple; c'était un consolateur, un serviteur et un ami tout ensemble. Saint Roch n'avait garde de causer à ses malades la tristesse qui est la moitié du mal dans la contagion, par la séparation cruelle qui éloigne la femme de son mari, et les enfans de leurs parens. Saint Roch affermissait le courage de ceux que la crainte de gagner du mal em-

péchait de voir leurs amis ; il suggérait à ceux qui ne pouvaient rien dire d'eux-mêmes, des consolations, pour ainsi dire toutes faites, et son hôpital ne désemplissait point de ces visites obligeantes qui font tant de plaisir à ceux qui souffrent. La préparation à quitter la vie présente pour une meilleure, se faisait sans employer d'idées tristes, ni de discours chagrinans, moins encore de représentations effrayantes qui glacent le sang ; les moribonds passaient doucement entre les bras de saint Roch, et se trouvaient en l'autre monde sans avoir d'horreur de la mort, souvent même sans avoir entendu son nom. Ceux en qui le mal un peu moins précipité, avait donné lieu à saint Roch de le reconnaître à fond, étaient presque assurés d'en échapper. Saint Roch s'appliquait avec autant d'attention à chaque malade en particulier, que s'il eût été le seul à guérir. Il examinait la première cause du mal, il trouvait presque autant de dérangement dans l'esprit et dans la conscience que de trouble dans les humeurs. Il commençait par le plus nécessaire, soit que le malade fût inquiet par rapport à ses crimes, soit qu'il le fût par rapport à la misère, saint Roch lui donnait des secours ; l'usage des Sacremens de

l'Eglise était le premier, et les ressources que la pieuse industrie de saint Roch lui faisait trouver chez les personnes les plus opulentes, achevaient de tranquilliser le malade ; il ne s'agissait plus après cela que de souffrir en paix la violence ou la longueur de la maladie, de compter le temps et la durée avec résignation à la volonté de Dieu, et d'attendre patiemment la convalescence après une révolution de jours que l'auteur de la nature a réglés, et qui sont en sa puissance. C'est ainsi que les malades les plus désespérés passaient insensiblement de la crise de leur mal à une santé parfaite, sans qu'il en coûtât d'opérations cruelles, de drogues inutiles, ni d'ordonnances aveugles.

Le peuple fidèle, qui saisit toutes les occasions de glorifier Dieu, prit avec raison pour miraculeuse la guérison universelle de tous les malades de la ville d'Aquapendente, et la réputation du Saint se répandit tout-à-coup. On le demanda de toutes parts ; saint Roch accourut à toutes les villes d'Italie qui étaient infectées de la peste. La ville de Césène, sur la mer Adriatique, conservera toujours la mémoire du bien qu'il y fit. Il était presque le seul qui rendit service aux pestiférés ; son

zèle et ses soins furent tels que la même bénédiction les suivit à Césène comme à la ville d'Aquapendente. Une pareille guérison universelle arriva aussi à la ville de Rimini, de même qu'à une grande quantité d'autres villes et bourgades de la Romagne et de la Lombardie, en sorte que l'estime qu'on fit de la sainteté de saint Roch, alla jusqu'au point de dire qu'absolument il guérissait les malades par le seul signe de la Croix. La piété trop crédule de quelques uns leur fit publier que saint Roch, ayant le signe de la Croix imprimé sur sa chair, c'était la véritable cause de tant de guérisons, et qu'avec ce sacré caractère il était lui-même inaccessible au mal. L'erreur de cette dernière pensée fut bientôt dissipée à Plaisance. Saint Roch y avait autrefois trouvé de l'emploi à sa charité, et il en était sorti après la fin du mal, pour chercher ailleurs matière au feu qui le dévorait; il y retourna aussitôt qu'il eut appris que sa présence y était nécessaire. La contagion était si générale par toute la ville, et l'hôpital si rempli, que saint Roch, avec les aides qu'on lui donna pour le servir, ne pouvoit suffire: jour et nuit sur pied, au milieu d'un air empesté, il ne put résister à la fatigue, à l'insomnie et

au travail continuel. Saint Roch fut enfin attaqué de la maladie dont il avait guéri tant d'autres; les principaux symptômes de son mal étaient de grands maux de cœur, un grand abattement, en un mot, une peste dans toutes les formes, accompagnée d'une fièvre ardente; le charbon lui tomba sur la cuisse et la lui pourrit jusqu'assez proche de l'os: à mesure que le mal avançait, c'était de nouvelles douleurs; les fibres du périoste étaient tirées par secousses et déchirées; la sensibilité était si vive, qu'il lui était impossible de retenir les plaintes, c'était sans cesse de nouveaux élancemens, comme des coups de dard, qui lui auraient traversé la cuisse de part en part, et dans ces momens aigus, il ne pouvoit pas s'empêcher de crier. Saint Roch, sensible à l'incommodité que ses plaintes élevées causaient aux autres malades, souhaila d'être mis dehors, et on lui accorda sa demande; ceux qui le virent de la sorte dans la rue, furent d'abord scandalisés de la dureté de l'administrateur de l'hôpital, de ne pas recevoir ou même de renvoyer un malade de cette importance en un si pitoyable état; mais quand on eut entendu que c'était lui-même qui avoit voulu sortir, la pitié du peuple se tourna en

aversion, et l'odeur insupportable de l'infection de sa jambe, donnant à craindre qu'il n'empestât le reste du quartier, on l'obligea de s'éloigner de la ville. Saint Roch se traîna, à l'aide de son bâton, jusque dans la plus prochaine forêt, et s'étant couché dans les feuillages qu'il rencontra, il se vit dans un abandonnement général de toutes les créatures, en la seule compagnie de Dieu et de ses Anges.

La divine Providence pourvut à son serviteur, comme autrefois au prophète Elie, qui se cacha de même pour la seule cause de Dieu et les intérêts de sa gloire. Le lieu où s'était retiré saint Roch se trouva n'être pas fort éloigné du château d'un seigneur appelé Gothard, et l'un de ses chiens ayant pris, à la vue de son maître et de beaucoup de monde, un pain sur la table, comme pour le porter quelque part, la curiosité fut de suivre cet animal dans un cas aussi extraordinaire. On trouva de la sorte saint Roch au milieu des bois; on voulut le transporter au château pour le soulager; mais en l'état qu'il était, il fut le premier à refuser un secours qu'il sentait pouvoir devenir préjudiciable à ses bienfaiteurs; il se contenta qu'on lui fit une hutte

ou loge couverte qui le garantît des injures de l'air, assez proche d'une eau coulante où il pût boire, et qu'on lui envoyât le même ordinaire tous les jours, jusqu'à son entière guérison qu'il n'attendait que de Dieu et qu'il espérait avec confiance. La santé ne fut pas plus tôt rendue à saint Roch, dans sa solitude, qu'il la quitta pour aller remercier le seigneur Gothard de sa bonne volonté et de ses bons offices: il l'entretint des miséricordes de Dieu, de la confiance qu'on doit avoir en lui, de ses soins paternels sur toutes les créatures, des pièges que la chair tend à notre innocence, du peu de solidité des biens de ce monde, de la joie intérieure que produit l'exercice des bonnes œuvres, etc., en un mot, il fit entrer le seigneur Gothard dans les meilleures dispositions qui fussent possibles par rapport à la pratique des vertus, et pour mener une vie chrétienne, après quoi il prit congé de lui pour revenir en France. Il y avait près de vingt ans que saint Roch rendait des services de charité à l'Italie, il était temps qu'il retournât dans sa patrie pour lui en rendre de pareils. Les raisons d'humilité eurent aussi part à ce retour; les grandes et merveilleuses cures que saint Roch avait faites en

différentes villes d'Italie, l'avaient rendu illustre parmi le peuple, en quelques endroits même on le regardait comme un Saint, et c'est ce qui alarmait sa vertu d'autant plus digne d'être canonisée de son vivant qu'il ambitionnait moins la gloire de ce monde, son idée principale étant toujours de se rendre utile sur la terre; il retourna en Languedoc à l'âge de quarante ans, pour y faire un établissement auquel la jeunesse et l'inexpérience ne devaient point avoir de part: il en excluait de plus toutes les voies et tous les moyens qui ne seraient pas ceux de la Providence. Heureusement accoutumé depuis vingt ans, ou plutôt depuis la première enfance, à suivre Dieu, pour ainsi dire pas à pas, il ne voulait rien faire pour rentrer dans ses biens, en quoi il pût se reprocher d'avoir voulu autre chose que la pure volonté de Dieu. Arrivé dans ces idées jusqu'aux frontières de sa province, il ne prit aucune mesure de la prudence humaine pour prévenir personne, ni pour savoir dans quelles dispositions l'on serait à son égard dans sa famille: en son habit de pèlerin, son bourdon à la main, hâve, sec et bassané comme un homme qui ne s'est point ménagé dans ses voyages, il hasarde son en-

trée dans une de ses terres, puis dans sa ville natale de Montpellier. On ne sait pas bien quelle était la cause particulière du trouble qui agitait pour lors cette ville; il suffit de dire ce que tous les historiens de sa vie rapportent, qu'il fut pris pour un espion et pour un homme du parti contraire à celui de ceux qui le saisirent. Saint Roch qui se retirait de l'Italie principalement pour éviter le poison de la vaine gloire, en trouva l'antidote dans son pays. Il fut ravi, à l'exemple de Notre Seigneur, d'être méconnu par ceux qui eussent dû le connaître, et d'être pris pour un malheureux et un criminel; il ne fit rien et ne dit rien pour écarter les mépris qu'on eut de sa personne; ils allèrent si loin qu'on ne tint pas compte de l'interroger sur son état.

Le premier préjugé sur lequel il fut mis en prison ne fut point détruit chez les magistrats, et il dura cinq ans; peut-être que ceux qui avaient son bien, et qui, selon les lois, en cas de reconnaissance, eussent été obligés de le lui rendre, suivirent leurs intérêts plutôt que la justice pour l'accabler et ne lui point laisser voir le jour; peut-être aussi étaient-ils seulement en garde contre la surprise, et dans la bonne foi; quoi qu'il en soit saint Roch à

la fin succomba sous la dureté de sa situation; la puanteur et l'humidité de son cachot le rendirent malade, et ce ne fut qu'à l'article de la mort, en présence d'un petit nombre de personnes et par l'ordre de son confesseur, qu'il déclara devant Dieu qui il était. On n'eût pas plus tôt su dans le pays que c'était Roch de la Croix qui venait de mourir, cet illustre pèlerin, ce grand serviteur de Dieu qui avait tant guéri de malades dans l'Italie, après lequel on courait de toutes parts comme après un Saint, que le peuple vint en foule dans la prison et l'invoqua sur-le-champ pour être garanti de la peste. Son oncle, qui avait succédé à l'office de judicature de son père et à ses biens patrimoniaux, par la supposition premièrement, puis par la vérité de sa mort, ordonna qu'il ne serait point enterré au cimetière des prisons; il lui fit édifier un monument dans la principale église et peu après une chapelle; le peuple s'y rendit de toutes parts comme au tombeau du plus grand des amis de Dieu. Il fallut presque aussitôt, pour satisfaire sa dévotion, lever le corps saint de terre, et cela par une ardeur et un zèle qui va plus vite que la procédure d'une canonisation ordinaire. La mort de saint Roch arriva

la nuit du seize au dix-sept du mois d'août, l'an mil trois cent vingt-sept; le culte de saint Roch ne cessa pas depuis ce jour de s'augmenter par le récit que chacun fit de sa patience merveilleuse à souffrir une si longue prison, dans sa propre ville, sans avoir voulu rien faire d'humain pour s'en délivrer.

On ajoutait à ce que l'on avait vu à Montpellier, les miracles des guérisons que l'on apprenait de ceux qui l'avaient connu en Italie, ou de ceux qui avaient passé par les lieux qui lui avaient de l'obligation, où durait toujours la bonne odeur de sa sainteté, la mémoire des services qu'il avait rendus et la reconnaissance des peuples. Ces bruits avantageux de la sainteté de saint Roch qui faisaient la matière de l'entretien en France et en Italie, se répandirent presque en même temps en Allemagne. Quoique la langue fût fort différente de la nôtre, la curiosité d'entendre les merveilles de la vie d'un saint aussi nouveau, et en quelque façon aussi unique dans son espèce, força les duretés de l'idiome, et les Allemands, également courageux et dévots, s'empressèrent de savoir de notre saint Roch, et de mettre en leur langue tout ce qu'on en disait de beau en Italie et en France. Cette

connaissance ne fut point stérile pour l'Allemagne, ce fut une lumière de Dieu qui produisit une ardente dévotion pour saint Roch, et une grande confiance dans son intercession ; elle éclata d'une manière bien authentique au concile de Constance, tenu en l'an mil quatre cent quatorze. Les Pères furent effrayés à l'occasion de la maladie contagieuse qui régnait dans les pays voisins et qui s'approchait du lieu de l'assemblée. Le remède fut pris dans la connaissance générale du mérite de saint Roch, et dans les récits particuliers de quelques voyageurs nouvellement arrivés d'Italie, qui avaient passé par les lieux que saint Roch avait autrefois délivrés. On publia un jeûne, on fit une procession générale, on porta une bannière dans laquelle était représenté saint Roch en habit de pèlerin, avec celle des autres Saints du lieu ; on chanta dans les litanies le nom de saint Roch au rang des confesseurs, et le mal ayant diminué, à compter de ce jour, puis cessé tout-à-fait, la protection du grand saint Roch fut visible et passa pour incontestable ; on commença dès lors à lui dresser des oratoires, des ermitages, des chapelles, des églises, des confréries par toute la Souabe, la Suisse et la

haute Allemagne, comme on avait fait en France et en Italie.

Les religieux Mathurins, que leur institut oblige davantage à fréquenter les endroits sujets à la contagion, furent les premiers à vouloir des reliques de saint Roch ; leur supérieur général, en homme sage, employa le crédit du maréchal Boucicault, son ami, auprès du roi, et on transféra une partie très considérable du corps de saint Roch en l'église des Mathurins de la ville d'Arles, en Provence.

Les Vénitiens avaient à peu près les mêmes raisons que les religieux Mathurins, de se fournir d'une puissante protection au Ciel, contre ce fléau de la colère de Dieu. Leur grand commerce aux échelles du Levant le leur attirait souvent, et ils savaient tout le mérite de saint Roch à cet égard. Il s'agissait avant toutes choses d'avoir l'histoire de sa vie, afin d'appuyer leur choix sur un fondement plus solide que sur des récits populaires, qui, passant d'une bouche à l'autre, se remplissent de mille circonstances étrangères à la vérité des faits. Ce fut un noble d'entre eux qui se chargea de ce travail, je veux dire le sénateur François Diedo, illustre par plu-

sieurs ambassades, et qui était actuellement gouverneur pour la république du pays Bressan, où la mémoire de saint Roch était fort honorée. François Diedo composa donc la vie de saint Roch dans un temps auquel la piété l'emportait au dessus de la critique, c'est-à-dire l'an mil quatre cent soixante-dix-sept, et autant bien qu'il le pouvait.

Quelques réflexions qu'on eût pu faire, touchant quelques particularités du récit, l'essentiel consiste dans l'existence du Saint, et la puissance de son intercession indubitable. La question fut plus délicate sur la manière de se procurer des reliques de saint Roch. La voie des demandes est douteuse, incertaine et pour quelque sujet que ce puisse être toujours humiliante. Nos rois, d'ailleurs, en qualité de rois très chrétiens, ne sont pas fort disposés à dégarnir leurs états de reliques et de corps saints, eux qui ont dépouillé, s'il est permis de parler ainsi, par leurs libéralités et des sommes immenses, le reste du monde chrétien, de tout ce qu'il y a de précieux en ce genre. Enfin la pieuse fraude parut le moyen le plus sûr, et l'on concerta à Venise l'enlèvement des reliques de saint Roch, qui étaient restées à Montpellier. Une douzaine

ou environ de Vénitiens, du nombre des plus zélés et des plus hardis, s'avancèrent sur nos frontières et entrèrent en Provence, et de là en Languedoc, en habit de pèlerins, chargés de bourdons et de coquilles. Arrivés à la ville de Montpellier, leur dévotion autour de la chässe du saint parut insatiable : non contents de baiser et de rebaiser les quatre faces, ils ajoutèrent de tourner à genoux, en posture humble, plusieurs fois à l'entour, en nombre impair et mystérieux, et récitant des chapelets et couronnes de la Vierge, en la manière qui se pratique tous les jours à la Santa Casa de Lorette, de la Portioncule et ailleurs. Nos pèlerins, affectant de pratiquer leurs cérémonies respectueuses, les uns après les autres, et à des heures qu'il ne se fait plus d'office, vidaient la chässe de saint Roch. Les plus considérables déposèrent les reliques dans un ou plusieurs sacs fort propres, apportés à ce dessein, et délogèrent les premiers et les autres après. Quand on fut arrivé sur les terres de la seigneurie, on en donna avis au sénat et il y eut une réception magnifique.

Le clergé, la noblesse et le peuple vénitien vinrent en foule prendre les saintes reliques,

on les enferma dans une belle châsse, on bâtit une église à saint Roch, et on en ordonna la fête. L'honneur à saint Roch s'étendit tellement après cette espèce singulière de translation, par toute la Méditerranée, que plusieurs églises, aux îles de l'Archipel et rivages, quittèrent leurs anciens titulaires pour saint Roch, patron contre la peste.

On crut que ce Saint aurait aussi du pouvoir contre la tyrannie et l'usurpation; les peuples du royaume de Grenade l'invoquèrent à cette intention contre les Maures, leurs ennemis, et demandèrent, pour soutenir leur foi, des reliques de saint Roch au Pape; mais il n'y en avait point encore à Rome, et il n'y en eut que soixante-quinze ans après. Tout ce que put faire Alexandre VI, fut d'engager les religieux Mathurins d'Arles, par un bref de l'an mil cinq cent un, de leur en accorder; et cette communication fit répandre la dévotion à saint Roch par toutes les Espagnes et le Portugal.

Trente-deux ans après, c'est-à-dire l'an mil cinq cent trente-trois, il y eut une seconde ouverture de la châsse de saint Roch à Arles. Guillaume Le Vasseur, chirurgien du roi François I<sup>er</sup>, en obtint la permission par un

bref du pape Clément VII, et en même temps par des lettres patentes du roi, dans lesquelles il était expressément stipulé, à condition de ne point transporter hors du royaume, tant nos rois sont jaloux de posséder et de conserver chez eux les gages de notre sainte religion. Le chirurgien du roi choisit lui-même entre les ossemens celui qu'il jugea devoir être d'une plus belle conservation; il s'appelait, suivant les termes de l'art, l'os spondile ou une vertèbre; il le déposa en l'église de Villejuif, près Paris, un premier dimanche de mai, jour auquel il fut dit qu'on en ferait la fête.

Une troisième translation fut d'une partie du chef de saint Roch, laquelle voulurent avoir les religieux Mathurins de Marseille beaucoup plus voisins de la mer que ceux de la ville d'Arles, afin d'avoir lieu, en montant la mer pour des lieux suspects, d'invoquer saint Roch à l'entrée pour ainsi dire du vaisseau. La fête de cette troisième translation se solennise aussi en mai, le vingt-deux dudit mois, elle avait été faite à pareil jour de l'an mil cinq cent cinquante-sept.

Une quatrième translation fut aussi faite le seize de mai, l'an mil cinq cent soixante-treize.

Ce fut l'abbé du monastère Sainte-Marie, appelé Claude de Barwick, qui en porta un os à Rome. Outre ces translations marquées, il y eut encore d'autres distributions moins publiques des reliques de saint Roch, puisqu'en l'an 1594, le prince Emmanuel de Portugal donna à l'église de Saint-Sauveur d'Anvers l'os du menton, relique qu'il avait eue d'Antoine de Portugal qui l'avait lui-même reçue du cardinal Farnese, son cousin. Mais ces libéralités secrètes, n'étant pas de la dernière régularité, on suggéra au général des Mathurins de n'en plus faire du tout. Il fit un règlement violent en 1616, il prétendit s'interdire à lui-même et à tout autre la faculté d'ouvrir davantage la châsse de saint Roch, et cela sous des peines d'anathèmes et d'excommunications. Le style véhément n'eut point de suite; dès l'année d'après, c'est-à-dire en 1617, il la rouvrit lui-même en faveur des Flamands, et les ossemens qu'il leur accorda furent déposés à Douai, chez les religieux de son ordre. On employa un peu plus de formalités pour la translation qui se fit en 1619, deux ans après. Comme c'était pour sortir du royaume, il fallut des lettres-patentes du roi Louis XIII, du 28 avril. C'étaient

les messieurs de la confrérie de Saint-Roch, à Turin en Piémont, qui en demandaient. Leur prince, le duc de Savoie, employa son crédit, et les confrères députés furent bien reçus à Arles. Leur dévotion fut de prendre l'os fémur de la cuisse gauche, sur laquelle le saint avait souffert des douleurs si aiguës. Il est inutile de décrire les honneurs qu'on fit sur la route à la relique de saint Roch, ni la pompe et la magnificence de sa réception dans la capitale du Piémont : mais on ne peut passer sous silence la générosité de messieurs les confrères de Turin. Le premier article qui fut mis en délibération après celui des remerciemens ordinaires, concerna la reconnaissance réelle envers les pères Mathurins d'Arles ; on leur fit présent d'une belle châsse d'argent doré, et ils y ont déposé ce qui leur reste des précieuses reliques de saint Roch après tant de libéralités.

La dernière ouverture que nous rapporterons de la châsse de saint Roch, se fit en faveur de l'église de son nom à Paris, succursale d'abord, puis enfin érigée en paroisse. Ce fut monseigneur le duc de Vendôme, prince de Martignes en Provence, qui s'intéressa pour le curé et les marguilliers; il obtint pour

eux de l'archevêque d'Arles, du général des Mathurins, et des consuls de la ville, la permission de tirer l'os du bras droit. La cérémonie de cette translation fut magnifique; la relique fut premièrement déposée aux Capucins de la rue St.-Honoré, et y resta un jour. Le lendemain, qui fut le 22 novembre 1665, le clergé, en procession, la vint prendre en grande pompe, et la mit dans une châsse d'argent du poids de cent cinquante marcs. Le zèle des paroissiens pour bâtir une plus belle église n'a pas discontinué depuis ce temps-là, ils en sont venus à bout de nos jours; et quoique la contrainte du terrain n'ait pas permis de la tourner vers l'orient, comme les anciennes, on n'a pas laissé de construire un fort beau vaisseau pour la gloire de Dieu et l'honneur de saint Roch.

## XII.

Le pied de la Nonne.

LÉGENDE CHRÉTIENNE.

« Oh! nous vous en prions, père Djirdjès, racontez-nous une histoire. La neige est tombée en si grande abondance, et il fait si froid que notre mère n'a pas voulu nous conduire à la fête que donnent nos jeunes amies. Allons! père Djirdjès, vous qui aimez le feu flambant, voyez comme la flamme pétille dans notre

eux de l'archevêque d'Arles, du général des Mathurins, et des consuls de la ville, la permission de tirer l'os du bras droit. La cérémonie de cette translation fut magnifique; la relique fut premièrement déposée aux Capucins de la rue St.-Honoré, et y resta un jour. Le lendemain, qui fut le 22 novembre 1665, le clergé, en procession, la vint prendre en grande pompe, et la mit dans une châsse d'argent du poids de cent cinquante marcs. Le zèle des paroissiens pour bâtir une plus belle église n'a pas discontinué depuis ce temps-là, ils en sont venus à bout de nos jours; et quoique la contrainte du terrain n'ait pas permis de la tourner vers l'orient, comme les anciennes, on n'a pas laissé de construire un fort beau vaisseau pour la gloire de Dieu et l'honneur de saint Roch.

## XII.

Le pied de la Nonne.

LÉGENDE CHRÉTIENNE.

« Oh! nous vous en prions, père Djirdjès, racontez-nous une histoire. La neige est tombée en si grande abondance, et il fait si froid que notre mère n'a pas voulu nous conduire à la fête que donnent nos jeunes amies. Allons! père Djirdjès, vous qui aimez le feu flambant, voyez comme la flamme pétille dans notre

foyer. Et les jeunes filles entourèrent le moine de tant de sollicitations vives et pressantes, qu'il dut enfin céder à leurs instances.

— C'est bien! je vais vous satisfaire. Il me revient à la mémoire l'histoire d'une religieuse du couvent de Saint-Nicolas; c'est un récit bien ancien, et les événemens qu'il retrace se sont accomplis à une époque où la nation moscovite, jeune encore dans la pratique du christianisme, n'avait pu se dépouiller entièrement de ses mœurs barbares. Mais vous y trouverez un exemple terrible du châtement que Dieu réserve à ceux qui profanent les tombeaux. Votre mère pourra aussi tirer de cette légende plusieurs enseignemens utiles pour votre instruction.

— Commencez, commencez, père Djirdjès! crièrent-elles toutes ensemble.

Laurent était un homme connu par tous les habitans de Moscou, à cause de sa grande fortune et de l'ostentation et du faste avec lesquels il la dépensait. Chaque jour il inventait des fêtes nouvelles, auxquelles il conviait tous les hommes riches de la ville. En vain son épouse lui adressait-elle d'humbles représentations, à mesure qu'elle voyait leurs biens dissipés en folles prodigalités; en vain lui

parlait-elle de l'avenir de leur fille Hélène, qu'il fallait assurer; Laurent n'écoutait rien et répondait à sa femme que sa fortune était impérissable et que d'ailleurs il devait à son honneur de ne pas réformer le luxe de sa maison, sous peine de se voir en butte aux railleries de ses nombreux amis qui l'accuseraient d'avarice. Il poursuivit donc le cours de ses fêtes somptueuses, mais les prédictions de son épouse ne tardèrent pas à se réaliser. Après avoir vendu successivement toutes ses propriétés pour soutenir l'éclat de sa maison, il dut bientôt vendre la maison elle-même; et pour échapper aux moqueries qu'il redoutait tant, il se retira dans une petite propriété qu'il possédait encore aux environs de la ville. Ce n'était, à proprement parler, qu'une pauvre chaumière, entourée de quelques arpens de terre, avec quelques arbres et quelques sillons ensemencés.

Hélène devenue grande, était d'une beauté remarquable; mais elle ne se distinguait pas moins par les rares et précieuses qualités de son caractère. Sa mère s'était surtout attachée à développer dans son cœur le sentiment religieux et la résignation aux volontés de la Providence; car, ainsi que je vous l'ai dit,

elle avait prévu, depuis long-temps, les jours de la souffrance et de la misère. Ces deux femmes puisèrent dans une tendre pitié de salutaires consolations à leur infortune, et trouvèrent des forces nouvelles pour accepter et accomplir avec courage les devoirs de leur situation. Pendant que Laurent employait toutes ses journées à déplorer sa ruine et à se livrer à d'inutiles et d'interminables regrets, Hélène s'était déjà initiée à tous les travaux du ménage. Elle eut bientôt appris à filer le chanvre, à aller puiser de l'eau à la fontaine qui se trouvait au milieu des ruines du vieux monastère, à laver et à étendre elle-même au soleil le linge de ses parens, à cueillir des fruits et des légumes pour les repas. Elle défendait autant qu'elle pouvait ses belles mains des rudes atteintes du travail; et Dieu, mes enfans, qui protège ceux qui se résignent dans leur malheur, avait conservé à ses mains toute leur blanche fraîcheur. Les veillées du soir étaient consacrées à des récits pieux que la mère faisait pour perfectionner l'éducation de son Hélène. Souvent en contemplant la patience et le courage de ces deux femmes, Laurent sentait s'accroître tous ses remords. Comment marierait-il sa fille maintenant?

Sa famille allait donc s'éteindre entièrement dans la pauvreté et l'isolement? Hélène, dont, aux jours de son opulence, les princes les plus riches et les plus renommés ambitionnaient la main, épouserait sans doute un paysan! « Non! s'écriait-il, je n'arriverai pas à ce degré d'humiliation. Je travaillerai, je trouverai un moyen de reconquérir ma fortune et de réaliser les rêves brillans que je faisais pour l'avenir de cette chère enfant. »

De la richesse la plus considérable, cette famille était tombée dans une médiocrité précaire; mais bientôt, hélas! elle connut plus durement le besoin. La mère fut atteinte d'une cruelle maladie, et les soins qu'exigeait son état absorbèrent en peu de temps leurs dernières ressources. La pauvre épouse avait vu vendre, les uns après les autres, les gages de la tendresse de Laurent, qu'elle avait autrefois reçus dans des temps plus heureux: ses diamans d'abord, ses châles, ses fourrures, puis jusqu'à ses moindres bijoux. La jeune Hélène se dépouilla avec joie de tout ce qui pouvait lui rappeler le souvenir de leur ancienne splendeur; elle fit ces sacrifices avec

bonheur. N'était-ce pas pour soulager les souffrances de sa mère? Elle l'aimait tant! Le jour, la nuit, elle était sans cesse auprès d'elle, épiait les moindres signes qui pussent lui révéler un besoin à satisfaire, une douleur à apaiser. Pour surcroît de malheur, l'hiver, cette année, était plus rigoureux que jamais; la neige était tombée en abondance et le froid pénétrait de tous côtés dans cette misérable chaumière mal fermée. Quel désespoir pour cette pauvre mère que de se sentir mourir en abandonnant sa fille à la direction capricieuse et inhabile de Laurent! lui survivrait-elle d'ailleurs? Les fatigues extraordinaires qu'elle s'était imposées avaient déjà effacé, sur son visage, les brillantes couleurs de la jeunesse et de la santé; la douleur dévorante avait déjà tracé sur ses joues des lignes plissées; ses yeux devenaient caves et tristes, et ne retrouvaient plus leur éclat que lorsqu'un mouvement de la malade faisait craindre à Hélène une souffrance nouvelle. Malgré la rigueur de la saison, pour préserver sa mère du froid, la fille se dépouillait de ses vêtemens; et lorsqu'en voyant ses membres bleuis, Laurent demandait à Hélène si elle ne souffrait pas du

froid, la fille lui répondait en lui montrant sa mère dont le corps tremblait agité par les frissons de la fièvre.

Depuis plusieurs jours la malade n'avait pris aucune nourriture, et le feu de la fièvre l'avait sans cesse dévorée; mais lorsque le mal commença à céder, elle sentit le besoin de manger. A l'inquiétude qui se peignit sur le visage de Laurent lorsqu'elle manifesta ce désir, elle comprit que toutes leurs ressources étaient épuisées; alors étendant sa main amargie vers son époux, elle lui dit: « Je crois, « Laurent, que je touche au terme de ma « maladie; si je puis avoir une nourriture « saine, je serai sauvée. Enlevez donc de mon « doigt mon anneau nuptial; vous irez le « vendre à Moscou, et avec l'argent que vous « en retirerez, vous achetez de la viande. « Allez, mon ami, vous voyez que cette pauvre Hélène est accablée de fatigue, un peu « de nourriture la relevera. » Laurent dégagea doucement du doigt de sa femme la bague de leur mariage, et sortit sans réveiller Hélène, pour aller exécuter la commission dont elle venait de le charger.

Les angoisses de la misère n'avaient pu faire perdre à Laurent la vanité qu'il avait

contractée pendant les jours de sa richesse. Certes, il n'avait pas hésité un instant lorsque sa femme lui avait parlé; mais à mesure qu'il approchait de la ville, il jetait un œil inquiet autour de lui; il regardait avec effroi ses habits vieux et usés; il tremblait de rencontrer un de ses anciens amis qui ne manquerait pas de s'apitoyer sur son état. Oserait-il entrer chez un orfèvre pour vendre lui-même son anneau de mariage? Il le fallait cependant pour conserver la vie à sa compagne. Il se glissa donc le long des rues dans les quartiers les moins fréquentés, se cachant à tous les regards, la tête baissée, comme un coupable qui commet une mauvaise action et qui fuit les hommes. Enfin il arriva chez le joaillier, et vendit la bague à la hâte pour le prix que lui en offrait le marchand. Il résolut d'acheter la viande aux faubourgs de la ville, afin de n'avoir pas à la porter long-temps. Mais comme il se dirigeait vers la porte, il rencontra sur son chemin un convoi funèbre. Forcé de s'arrêter pour le laisser passer, il apprit que c'était une jeune religieuse qui était morte subitement le matin même; et lorsque le cercueil passa devant lui, il put voir le visage encore frais de la nonne qui ne semblait

qu'endormie. La douleur des personnes qui suivaient le convoi était très grande; les pauvres versaient d'abondantes larmes; car la sœur Elisabeth était la protectrice des indigens, la mère des pauvres. C'était sans doute pour lui donner plus vite la juste récompense de ses vertus que Dieu l'avait rappelée à lui d'une manière aussi prompte, lorsque la jeunesse et la santé semblaient lui promettre de longues années de vie.

Le convoi venait de défilér, et Laurent, rappelé par ce triste spectacle au sentiment de la position malheureuse dans laquelle se trouvait sa famille, se disposait à continuer son chemin, pressé d'arriver, lorsqu'une main frappa sur son épaule, et il entendit plusieurs voix l'appeler par son nom; il se retourne, et il aperçoit un grand nombre de ses anciens amis qui, le visage joyeux, le sourire sur la bouche, lui demandent la cause de sa longue absence. On lui laisse à peine le temps de répondre et déjà deux d'entre eux le prennent par le bras et l'entraînent en lui disant qu'il faut absolument qu'il soit du festin qu'ils vont célébrer. Laurent veut résister: « Comment, » lui disent-ils, c'est toi qui recules aujourd'hui devant une partie de plaisir! Laurent,

« autrefois le chef le plus gai et le plus résolu des convives, refuse maintenant l'invitation de ses amis? — Certainement, dans toute autre circonstance, j'accepterais volontiers; mais... — Point de restriction: viens, viens, tu es des nôtres, et vive le plaisir! » Laurent ne fit plus que de faibles efforts pour se dégager, et bientôt entièrement converti par ses amis qui s'adressaient toujours à sa vanité, il s'associa de plein gré à eux et les suivit sans remords dans la salle du festin.

La fête fut longue et enivrante pour tous les convives. Mais pendant que Laurent et ses amis buvaient au plaisir et à toutes les folles joies de la vie, l'inquiétude la plus vive s'était emparée de la femme malade. Laurent, troublé par les vapeurs du vin, l'avait oubliée et mêlait sans remords sa voix aux chansons des convives. Cependant Hélène, sortie enfin de cet état d'engourdissement dans lequel elle était plongée, se rapprochait du foyer pour se réchauffer; mais le feu était éteint et il n'y avait plus de bois; elle jeta autour d'elle un regard douloureux, cherchant son père pour lui demander du bois... Son père était absent; son père mangeait, buvait et s'enivrait du

bonheur d'avoir enfin retrouvé les heures ardentes de ses fêtes si belles, sans s'inquiéter des souffrances de sa famille. Lorsque le repas fut terminé, il fallut payer; quoique les amis de Laurent ne voulussent pas lui faire partager la dépense, ils furent obligés de lui demander de l'argent parce qu'ils n'en avaient pas assez. Laurent, entraîné par ses habitudes de prodigalité, tira gaiement sa bourse et la vida sur la table. Ses amis, enchantés, remplirent tous les verres en son honneur et répétèrent cent fois son nom au milieu de broyans hurras. Après ce triomphe, comme la nuit approchait, les convives se séparèrent en se promettant bien de se rencontrer encore en d'aussi joyeuses réunions.

Laurent s'échappa furtivement, il prit le chemin de la chaumière. L'air frais de la nuit dissipa les fumées du vin qui troublaient sa pensée, et il fut frappé comme par un éclair de l'horreur de sa situation. Sa femme l'attendait depuis le matin; elle espérait retrouver la santé, grâce à cette viande qu'il avait dû acheter! Mais n'avait-elle pas succombé d'inanition? Si elle vivait encore, qu'allait-il répondre à cette terrible demande: « Avez-vous apporté de la viande? » Et Hélène,

comment résisterait-elle à la faim? n'était-elle pas aussi déjà malade? Ces tristes réflexions, qui se succédèrent avec rapidité, l'accablèrent; il se sentit près de défaillir, et cacha son visage entre ses mains, comme pour se dérober au spectacle de sa détresse. Qu'allait-il faire? Un sombre désespoir s'empara de son âme. Tout-à-coup il lève la tête, et en proie au plus violent délire, l'œil hagard, il s'enfuit précipitamment, sans savoir où l'entraîne sa course; mais il heurte du pied contre une pierre, il tombe, il se relève, et s'aperçoit qu'il est au milieu du cimetière de la ville. La terre, auprès de lui, a été fraîchement remuée: C'est le tombeau de la nonne! s'écria-t-il. Une idée affreuse lui traverse alors l'esprit. Elle est morte subitement; elle n'a été enterrée que depuis quelques heures; sa chair est saine! Il se précipite sur la fosse, et enlevant rapidement la terre avec ses ongles:

« Non! ma femme ne mourra pas; non! Hélène, ma chère fille, tu échapperas aux tourmens de la faim! que Dieu me pardonne! Je ne puis pas voir mourir ma famille en me tordant les bras dans un désespoir inutile. » Il a atteint le cadavre, il le saisit, il le dépouille....; et bientôt il s'en-

fuit, et arrive hors d'haleine à sa chaumière.

Dès qu'il est entré, il annonce à sa femme que des circonstances impérieuses l'ont retenu malgré lui à la ville, mais qu'il a apporté de la viande. Il court aux environs de la chaumière sans vouloir déposer le paquet qu'il tient dans ses mains; il ramasse à la hâte quelques morceaux de bois, allume le feu et met lui-même la viande dans un vase devant le foyer. Sa femme remarqua bien son trouble; mais elle l'attribua à la longue course qu'il avait faite, aux inquiétudes qui le tourmentaient. Quelques heures après, elle prit un aliment salubre qui lui rendit les forces; la jeune Hélène mangea aussi de la viande: mais son père ne voulut pas partager le repas; il se retira de bonne heure en prétextant le besoin de repos. La santé revint en peu de temps à la mère; la jeune fille retrouva bientôt toutes les grâces de la jeunesse; Laurent seul fut de plus en plus en proie à des angoisses horribles qui pâlirent son visage et creusèrent des rides sur son front. Un rêve affreux fit blanchir ses cheveux en une nuit; il vit la nonne boiteuse venir lui enlever sa femme et sa fille qu'il essayait en vain de retenir auprès de lui par ses prières et ses sanglots. Aussi,

quoique les parens de son épouse lui eussent envoyé quelques secours, chaque jour il succombait sous le poids d'une douleur plus forte.

Quelques mois après son rétablissement, la mère mourut subitement et les frayeurs de Laurent ne firent que s'accroître. Mais Hélène, devenue plus belle que jamais, fut recherchée en mariage par un seigneur du voisinage; Laurent, tout fier d'une pareille alliance, se hâta d'y consentir. Les joies de l'orgueil lui rendirent bien vite sa première insouciance. Il allait enfin retrouver la fortune et toutes les douceurs de la vie oisive! Déjà il songeait à inviter ses amis aux noces de sa fille, pour les faire connaître à son gendre et pour trouver l'occasion de se réunir dans de nouvelles fêtes. Ces espérances de bonheur lui firent oublier et les événemens épouvantables qui avaient suivi ce festin auquel il avait été entraîné, et ce rêve lugubre qui l'avait tant accablé, et la mort de son épouse. Il se livra tout entier à ses nouveaux projets de richesse. Mais Dieu, pour qui les crimes ne s'effacent qu'après leur châtiement, ne permit pas à Laurent d'atteindre à ces jours de prospérité qui lui souriaient tant.

La veille du jour fixé pour son mariage, la jeune Hélène sortit au coucher du soleil pour aller puiser de l'eau à la fontaine, parce qu'elle voulait préparer elle-même le gâteau destiné aux personnes conviées à ses fiançailles. Pour arriver à la source, il fallait traverser les galeries du monastère ruiné, et ces lieux faiblement éclairés par le crépuscule disposaient l'âme à une terreur religieuse. Comme Hélène entra dans la galerie qui conduisait à la source, elle aperçut à l'extrémité opposée une femme assise sur une pierre. Elle était couverte de vêtemens blancs, sa tête était penchée et elle semblait absorbée dans une profonde méditation. Hélène, en la voyant, sentit un léger frissonnement de peur courir dans ses chairs; elle s'arrêta un instant; puis comme si elle eût eu honte de sa frayeur, elle s'avança vers cette femme mystérieuse, en pensant que ce pouvait bien être quelque malheureuse qui avait besoin de son secours. Quand elle fut devant elle, la femme leva la tête: une croix d'argent, suspendue à un ruban noir, brillait sur sa poitrine, son visage rayonnait de honte et de sérénité. Hélène jugea que c'était une nonne.

— Mon enfant, lui dit la religieuse, pour

venir jusqu'ici, j'ai beaucoup marché; je suis fatiguée, et j'ai bien soif; voulez-vous me donner à boire dans votre cruche.

— Volontiers, madame, répondit la jeune fille. Je vais remplir mon vase à la fontaine, et je viendrai vous porter à boire.

Elle descendit en effet à la source, remplit son vase et retourna vers la religieuse. Celle-ci but, puis elle lui dit :

— Etes-vous heureuse, ma fille, dans votre maison ?

— Hélas! madame, depuis que ma mère est morte, je suis bien désolée. Mais mon père me fait marier demain avec un riche seigneur, et me promet que mon époux me rendra très heureuse!

— Si vous vouliez, ô ma fille, venir avec moi, je vous conduirais dans ma demeure où vous serez à l'abri de toutes les souffrances et de tous les besoins, où vous pourrez revoir votre mère, où vous pourrez épouser un seigneur plus riche que celui auquel vous êtes fiancée; un roi puissant en miséricorde et en bonté.

— Je voudrais bien vous suivre; votre voix est si douce, votre physionomie respire tant de bienveillance! mais je ne puis abandonner

mon père, et fuir cette union qui doit rendre à notre famille sa première splendeur.

— C'est bien!.... La nonne garda un instant le silence, puis elle reprit : Tenez, Hélène, je suis très lasse; rendez moi le service de me laver les pieds.

La jeune fille, obéissant à une force surnaturelle, consentit à ce que lui demandait la nonne; elle s'agenouilla et commença à laver le pied droit. Quand elle eut fini, comme elle vit que la religieuse la regardait fixement sans songer à lui présenter son pied gauche, elle lui dit timidement : Et l'autre, madame ?

— L'autre! répondit la nonne en avançant sa tête vers elle, l'autre! Elle se leva, et lui dit d'une voix lugubre : Tu l'as mangé!

— Moi! s'écria la jeune fille épouvantée.

— Oui, toi! C'est ton père qui est venu me déterrer dans ma fosse; c'est lui qui m'a coupé la jambe, et il te l'a fait manger à toi et à ta mère. Hélène! songe que depuis que tu as mangé de ma chair, tu m'appartiens. Cette nuit, entends-tu bien; cette nuit, tu te leveras, tu revêtiras tes habits blancs, et tu viendras au couvent de Saint-Nicolas. Tu entreras dans la chapelle, et tu prononceras tes vœux devant l'image de sainte Elisabeth. Dieu

le veut ainsi; et tu obéiras! Ayant achevé ces paroles, la religieuse disparut.

Hélène demeura long-temps prosternée et frappée d'une frayeur mortelle. Elle se leva enfin et retourna à sa chaumière. A peine arrivée, elle demanda à son père la permission de se coucher, mais il lui fut impossible de s'endormir. Lorsqu'elle jugea que son père et toutes les personnes de la maison devaient être livrées au sommeil, elle se leva, s'habilla comme une religieuse et partit courageusement pour aller prononcer ses vœux au couvent de Saint-Nicolas. Dès qu'elle eut accompli la volonté de la nonne, la supérieure du couvent entra dans la chapelle et lui tendant la main : Venez, sœur Hélène, lui dit-elle, je vous attendais, car sainte Elisabeth m'est apparue en songe cette nuit et m'a annoncé votre arrivée. Que la volonté de Dieu soit faite! répondit Hélène; et elle suivit la supérieure. Elle demeura dans le couvent où elle se fit remarquer entre toutes par ses vertus et sa piété.

Quant à Laurent, lorsqu'il s'aperçut le matin qu'Hélène était enfuie de la maison paternelle, il fut pris d'un tel accès de colère en voyant toutes ses espérances de fortune ren-

versées, qu'il tomba mort en blasphémant le nom de Dieu. Son âme fut précipitée dans les enfers, où elle a reconnu trop tard le danger qu'il y a à préférer les plaisirs et les fêtes à la sincère pratique de la religion.

Maintenant, dit le moine aux jeunes filles consternées, je me retire. Je voudrais que ce récit ne vous eût pas seulement effrayées, mais qu'il pût contribuer à développer dans vos cœurs cet amour de la religion qui soutient et guide l'homme au sein de la prospérité comme aux jours du malheur.

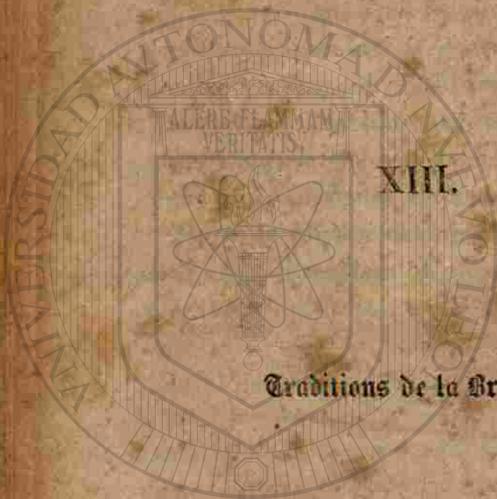
T. U.

des déserts. Allez, un soir d'hiver, quand *la fillerie* est réunie autour du foyer ou dans l'étable, et que le conteur est assis au milieu des femmes attentives, allez écouter leurs traditions, leurs légendes, leurs ballades populaires, et vous demeurerez émerveillé de la richesse de ces récits, dont aucune traduction ne peut rendre la prestigieuse variété ni l'incisive rudesse. Nous essaierons cependant d'en reproduire un que nous avons recueilli sur les lieux, en demandant grâce pour notre imitation, qui est loin de rendre la saisissante terreur de l'original.

## L'AUBERGE BLANCHE.

Il y avait autrefois au Guerlesquin une auberge que l'on appelait l'*Auberge blanche*, parce que la façade en était toute blanche. Les aubergistes étaient d'honnêtes gens qui faisaient leurs pâques tous les ans, et on n'avait point besoin de compter après eux. Aussi tous ceux qui passaient s'arrêtaient à l'*Auberge blanche*, et les chevaux connaissaient si bien la porte de l'écurie, qu'ils s'y arrêtaient d'eux-mêmes.

Le remplisseur de coffres (*raz ar'h*) avait



## Traditions de la Bretagne.

Qui jugerait le paysan breton sur son extérieur grossier, le croirait dépourvu de toute intelligence et de toute imagination; mais il se tromperait. Ces hommes si sauvages dans leurs apparences, si difficiles à émouvoir, à faire parler, sont pleins d'originalité et de poétiques instincts. La vie qu'ils mènent dans leurs habitations isolées, rappelle celle des patriarches de la Mésopotamie et des Arabes.

commencé à rendre les jours tristes et courts. Un soir que Flock, le maître de l'*Auberge blanche*, était à sa porte, s'arrêta près du seuil un voyageur qui avait l'air d'un homme d'importance et qui montait un beau cheval qui n'était pas du pays. Il porta la main à son chapeau, et dit à l'aubergiste :

— Je voudrais à souper et une chambre pour moi seul.

Flock tira sa pipe et son chapeau, et il dit :

— Dieu vous bénisse, monsieur, vous auez à souper ; mais pour une chambre à vous seul, nous ne pouvons vous en donner, car nous avons là-haut six muletiers du haut pays qui s'en retournent à Redon, et ils ont pris les six lits de l'*Auberge blanche*.

Le voyageur dit alors :

— Mon Dieu ! brave homme, tâchez pourtant que je ne couche pas dehors. Les chiens trouvent un chenil ; il n'est pas juste que les chrétiens ne trouvent pas un coucher par un temps comme celui-ci.

— Monsieur l'étranger, répartit Flock bien mari, je ne sais que vous dire, sinon que l'auberge est pleine, sauf la chambre rouge.

— Eh bien ! donnez-moi la chambre rouge. Mais à ces mots, l'aubergiste se mit à se gratter la tête et à trembler ; car il ne pouvait donner la chambre rouge au voyageur.

— Depuis que je suis à l'*Auberge blanche*, dit-il enfin, il n'y a jamais eu que deux hommes qui ont couché dans la chambre rouge, et le lendemain leurs cheveux étaient blancs, de noir qu'ils avaient été la veille.

Le voyageur regarda l'aubergiste.

— Avez-vous donc des revenans chez vous, brave homme ?

— Il y en a, murmura maître Flock.

— Alors, à la grâce de monsieur le bon Dieu et de madame la Vierge ! Faites-moi du feu dans la chambre rouge, et bassinez mon lit ; car j'ai bien froid.

L'aubergiste fit ce qui lui était ordonné.

Quand il eut soupé, le voyageur souhaita une bonne nuit à tous ceux qui étaient à table, et il monta dans la chambre rouge. L'aubergiste et sa femme se mirent en prières ; car leur effroi était grand.

Cependant l'étranger était arrivé à l'endroit où il devait coucher, et il regarda autour de lui.

C'était une grande chambre toute rouge,

avec de grandes taches luisantes sur le mur, si bien que l'on aurait dit qu'elle avait été barbouillée avec du sang qui n'était pas encore sec. Dans le fond, il y avait un lit carré entouré de grands rideaux. Le reste était vide, et l'on entendait le vent qui soufflait tristement dans la cheminée et dans les corridors, comme la voix des âmes demandant des prières.

Le voyageur se mit à genoux, parla tout bas à Dieu, puis entra au lit sans crainte. Bientôt il s'endormit.

Mais voilà qu'au moment où minuit sonnait à l'église éloignée, il se réveilla, et il entendit ses rideaux qui glissaient sur leurs gaules de fer, et qui s'ouvraient tout au grand, à sa droite. Le voyageur voulut sortir du lit, mais ses pieds heurtèrent quelque chose de froid. Il se recula... Il y avait là, devant lui, un cercueil avec les quatre cierges aux quatre coins, et par dessus, le grand drap noir semé de larmes blanches. L'étranger s'élança de l'autre côté de son lit pour en sortir... Aussitôt le cercueil y passa et se trouva devant lui. Cinq fois il essaya de sortir ainsi, et cinq fois la châsse se plaça sous ses pieds, avec ses cierges et son drap noir semé de larmes. Le

voyageur vit que c'était un mort qui avait sa demande à faire. Il se mit à genoux dans son lit, et, après avoir fait le signe de la croix :

— Qui es-tu, mort ? dit-il ; parle, c'est un chrétien qui t'écoute.

Une voix sortit de la châsse et dit :

— J'étais un voyageur qui a été assassiné ici par ceux qui tenaient l'auberge avant l'homme qui y est maintenant : je suis mort en état de péché, et je brûle dans le purgatoire.

— Que veux-tu, âme en peine, pour te soulager ?

— Il me faut dix messes dites à l'église de Notre-Dame de Folgøat, par un prêtre en étole noire et blanche, puis un pèlerinage fait en mon intention, par un chrétien, à Notre-Dame-de-Rumingol.

— Tu auras les dix messes, âme en peine, et moi qui suis un chrétien, j'irai en ton intention faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Rumignol.

A peine le voyageur avait-il parlé ainsi, que les cierges s'éteignirent, les rideaux se fermèrent et tout rentra dans le silence. L'étranger passa le reste de la nuit en prières.

Le lendemain il raconta tout à l'aubergiste, et il lui dit :

Brave homme, je suis messire de Rohan, de famille noble s'il en est en Bretagne; j'irai faire un pèlerinage à Rumingol, je ferai dire les messes, et l'assassin sera pendu aux fourches de justice. Ne vous inquiétez donc plus, car l'âme sera délivrée.

Un mois après, la chambre rouge avait perdu sa couleur de sang; elle était redevenue blanche et gaie comme les autres, et l'on n'y entendait plus d'autre bruit que celui du vent, on n'y voyait plus autre chose que trois lits et un crucifix sur la cheminée.

LE RACHETEUR D'ÂME.

Il existe en Bretagne mille traditions dans le même esprit que l'*Auberge blanche*; nous ajouterons, pour terminer, une seconde plus originale peut-être et plus empreinte du cachet breton.

Pour la comprendre, il faut savoir que les foires deviennent très souvent, dans notre province, le théâtre de rixes sanglantes qui se terminent par la mort de quelqu'un des

combattans. Le souvenir de ces meurtres se transmet dans les familles et occasionne des vengeances terribles.

Un soir, Ivon Kosquer sortait de son champ avec sa pioche sur l'épaule, et il regagnait le village de Plouian, le front baissé. Son cœur était triste, car il s'était fait un grand vide dans sa famille; son père avait été tué huit jours avant, à la foire de la Martyre; tué d'un coup de *pen-baz* sur la tête selon l'usage du pays; son meurtrier était Pierre L'Escop.

Et comme il revenait vers Plouian, Ivon pensait en lui-même; — Irai-je venger mon père comme doit faire un bon fils, irai-je tuer L'Escop dans la prochaine foire? Mais L'Escop est adroit et fort, il en a déjà frappé bien d'autres dans les *batteries*; s'il me tue, que deviendra ma mère et mes quatre sœurs? Et en songeant ainsi, son cœur devenait à chaque instant plus triste, et, semblable au chien que la rage va saisir, il sentait du feu courir dans ses veines.

Comme il détournait un chemin creux, il entendit une voix qui lui dit :

— Joie et santé à Ivon Kosquer, l'orphelin de Guillerm Kosquer.

Ivon releva la tête : c'était Pierre L'Escop.

— Dieu te pardonne, s'écria le jeune paysan, mais tu es un méchant homme, L'Escop, de venir rappeler à un fils que tu as fait mourir son père. Maintenant je vais être obligé de te tuer, car mon sang crie dans mes veines.

— Ne fais pas cela, Ivon Kosquer; je vais en pèlerinage à Saint-Jean-du-Doigt pour demander pardon à Dieu. Depuis que j'ai frappé ton père, les âmes de ceux que j'ai mis à mort me poursuivent; je les porte sur moi comme un fardeau, et je vais faire dire des messes en leur intention. Ainsi laisse-moi passer, fils de Guillerm Kosquer, si tu ne veux que ton père brûle en enfer pour l'éternité, car je l'ai tué en péché mortel.

— Scélérat! s'écria Ivon hors de lui, c'est donc à toi que mon père devra ses tortures? C'est toi qui en as fait un damné! et je te laisserais te racheter de tes crimes? Non, meurs tandis que tu as sur toi le poids du sang.

En parlant ainsi, Ivon marcha sur le pèlerin qui voulut se défendre, mais en vain; le jeune homme enfonça la pioche dans sa tête

comme dans un champ labouré : Pierre L'Escop tomba et ne se releva plus.

A peine eut-il rendu le dernier soupir qu'Ivon sentit tomber sur ses épaules un fardeau qui le fit plier... Il crut que c'était l'horreur du sang qu'il avait versé et voulu fuir, mais le poids restait toujours sur lui. Alors il se rappela ce que lui avait dit le défunt, qu'il portait les âmes de ceux qu'il avait tués et qu'il allait pour s'en débarrasser à Saint-Jean-du-Doigt. Ivon effrayé se rendit donc au presbytère et raconta tout au curé.

— Mon fils, lui dit l'homme de Dieu, en tuant L'Escop vous avez pris ses crimes sur vous ; toutes les âmes qui étaient à sa charge sont maintenant à la vôtre, et vous avez même la sienne de plus. Accomplissez donc ce qu'il voulait accomplir, et allez vous soulager de votre fardeau au pied des autels.

Ivon partit aussitôt pour Saint-Jean-du-Doigt : mais en route il pouvait à peine marcher, tant sa charge était lourde ; et il croyait entendre des voix qui causaient ensemble et se disaient :

— Celui-ci est déjà bien fatigué, il ne pourra nous conduire jusqu'au lieu du pèlerinage où nous devons être délivrés.

Puis une voix reprenait seule :

— Sauvez-moi, Ivon, je suis l'âme d'un jeune homme qui a été tué en pensant à sa maîtresse, et non à Dieu.

Puis un autre :

— Sauve-moi, Ivon, je suis l'âme d'un vieillard qui a été tué en pensant à son argent, et non à Dieu.

Et plusieurs voix répétaient :

— Sauve-nous, sauve-nous, nous sommes les âmes de ton ami, de ton cousin, de ton père.

Ivon suait comme le Sauveur portant sa croix au haut du Calvaire ; il trébuchait à chaque pas et sentait ses forces le quitter : enfin il aperçut la flèche de Saint-Jean-du-Doigt qui s'élançait du milieu des arbres ; il fit un dernier effort... il entendit le bruit de la fontaine. -- Seigneur ! s'écria-t-il, sauvez ces âmes aux dépens de ma vie.

Et, se précipitant d'un élan surhumain, il arriva à l'église et en fit le tour à genoux... Le fardeau avait diminué, il recommença un second tour, puis un troisième, et à chaque fois, le poids d'une âme disparaissait. Enfin, au septième tour, il sentit qu'il était libre ; alors se repliant sur lui-même comme un

cheval qui a fini sa course et qui a mérité le repos :

— Seigneur, dit-il, je vous remercie de m'avoir exaucé.

Et en embrassant la croix de ses deux mains, il mourut en la baisant.

E. S.

XIV.

De la réputation d'honnête homme de Volney ;  
Lettre de Volney et de Grimm à ce sujet.

Lorsqu'un apôtre de la philosophie et de l'impiété a terminé sa mission sur cette terre, ses amis, ou plutôt ceux qui avaient eu avec lui de criminels engagemens, s'empressent de jeter un voile officieux sur le scandale de sa vie. Aussitôt, par des discours funèbres où l'on fait couler des larmes hypocrites, par des notices historiques tracées d'une main qui a pressé au lit de mort la main défaillante d'un ami si vertueux, par de touchantes pré-

cheval qui a fini sa course et qui a mérité le repos :

— Seigneur, dit-il, je vous remercie de m'avoir exaucé.

Et en embrassant la croix de ses deux mains, il mourut en la baisant.

E. S.

XIV.

De la réputation d'honnête homme de Volney ;  
Lettre de Volney et de Grimm à ce sujet.

Lorsqu'un apôtre de la philosophie et de l'impiété a terminé sa mission sur cette terre, ses amis, ou plutôt ceux qui avaient eu avec lui de criminels engagemens, s'empressent de jeter un voile officieux sur le scandale de sa vie. Aussitôt, par des discours funèbres où l'on fait couler des larmes hypocrites, par des notices historiques tracées d'une main qui a pressé au lit de mort la main défaillante d'un ami si vertueux, par de touchantes pré-

faces, où une famille entière, où un grand nombre d'amis illustres viennent étaler le spectacle de leurs inconsolables douleurs, on tâche d'entourer les ouvrages où l'écrivain coupable se survit à lui-même de tous les prestiges et de toute l'autorité que pourrait leur prêter une vie passée dans le rude exercice de la vertu la plus pure.

Ainsi, par exemple, à la mort de M. de Volney, il n'est pas d'artifice auquel les philosophes et philanthropes du dix-neuvième siècle n'aient eu recours pour conquérir la réputation d'honnête homme à l'auteur des *Ruines* et du *Catéchisme de la loi naturelle*; mais il est une réflexion que nous devons suggérer d'abord au bon sens vulgaire. On a dit souvent que l'âme des écrivains se peignait dans leurs ouvrages : cette règle, il faut en convenir, peut souffrir beaucoup d'exceptions à l'égard des écrivains qui ont toujours parlé le langage de la vertu que malheureusement le vice sait trop bien imiter quelquefois ; mais il faut avouer aussi qu'elle ne saurait nous tromper à l'égard d'un auteur dont les ouvrages nous offrent le système complet d'une doctrine aussi abjecte que désolante. En effet, où l'honnête homme puiserait-il donc ce

triste courage de couvrir, aux yeux de ses lecteurs, du masque hideux de l'immoralité, un front où brille naturellement la sérénité de la vertu? Ainsi je le demande sans craindre d'être démenti, était-il bon ami, bon époux, bon père, celui qui ne voyait dans les sentimens les plus touchans de la nature que les froids calculs d'un égoïsme glacé? Une pensée noble et généreuse a-t-elle jamais fait tressaillir cette âme, qui, en se contemplant elle-même, promettait aux vers la boue dont elle se croyait pétrie? enfin quelque chose d'honnête pouvait-il germer dans un cœur flétri par l'athéisme, dans le cœur d'un écrivain, le seul de tous, peut-être, auquel le nom de notre sainte religion, qui ravit quelquefois les hommages de ses plus acharnés ennemis, n'ait jamais arraché que des blasphèmes? Ah! malheur à celui qui, à la lecture des *Ruines*, ou du *Catéchisme de la loi naturelle*, n'a pas senti le livre lui échapper de la main, et son cœur se soulever tout entier de dégoût et d'horreur : il a déjà cessé lui-même d'être honnête homme. Malheur à celui dont les oreilles ne sont pas péniblement frappées par le seul nom d'un écrivain auteur de l'ouvrage le plus scanda-

leux qui soit sorti d'une plume trempée dans la fange sanglante de la révolution.

Tout ce que nous pouvons accorder à l'éloge de M. de Volney, c'est qu'ainsi que beaucoup d'autres philosophes, il ne portait point au fond de son cœur l'impiété effrontée qu'il affiche dans ses ouvrages; nous n'en voulons pour preuve qu'un fait assez frappant, et mieux constaté peut-être qu'un grand nombre de ceux dont on voudrait orner sa mémoire. M. de Volney, se trouvant à Baltimore, était allé avec plusieurs personnes faire une promenade sur mer; bientôt un si violent coup de vent s'élève que la barque était à chaque instant sur le point d'être engloutie dans les flots, et que tous les voyageurs, s'attendant à une mort qui leur semblait inévitable, s'étaient déjà mis en prière. Cependant, contre toute espérance, le calme renaît; alors un des voyageurs qui connaissait particulièrement M. de Volney, et qui pendant le danger l'avait vu saisir un chapelet, et prier avec la plus grande ferveur, s'approche aussitôt de lui et lui demande: A qui donc vous adressiez-vous tout-à-l'heure? On est philosophe dans son cabinet, répond avec confusion M. de

Volney; mais on ne l'est pas pendant une tempête... Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres traits, qui, sans prouver certes que M. de Volney fût honnête homme, prouveront du moins, je le répète, que ces philosophes n'atteignent pas toujours dans la pratique à cette *perfection* qu'on trouve dans leurs ouvrages.

Mais sans scruter plus long-temps la vie privée de M. de Volney, peut-être, pour bien apprécier son caractère, vaudra-t-il mieux consulter sa vie publique. Or, rien ne nous semble plus propre à la bien faire connaître qu'une lettre qui ne se trouve ni dans la correspondance de Grimm, qui en est, dit-on, l'auteur, ni dans celle de M. de Volney. Cette lettre lui fut adressée à l'occasion d'une médaille d'or qu'il avait reçue de l'impératrice de Russie, et qu'il se crut obligé de lui renvoyer, lorsque Catherine eut accordé des secours aux émigrés français. Ce n'est pas que nous prétendions que Grimm fût plus honnête homme que Volney; mais il est curieux d'entendre des gens qui se valent, et qui se connaissent, se dire ainsi toutes leurs vérités, et, entraînés par un mouvement d'humeur et de vengeance, mettre le public dans la con-

fidence de leurs bassesses ; il en est d'ailleurs qui attribuent avec beaucoup de fondement cette lettre à Rivarol : quoi qu'il en soit , elle n'en est pas moins une pièce fort curieuse , il n'en est pas moins incontestable que M. de Volney n'y a pas répondu.

Nous mettrons d'abord sous les yeux du lecteur la lettre par laquelle cet honnête républicain a prouvé une si sanglante réponse.

LETTRE DE M. DE VOLNEY A M. LE BARON  
DE GRIMM.

Monsieur,

La protection déclarée que Sa Majesté l'impératrice des Russies accorde à des Français révoltés, les secours pécuniaires dont elle favorise les ennemis de ma patrie, ne me permettent plus de garder en mes mains le monument de générosité qu'elle y a déposé. Vous sentez que je parle de la médaille d'or qu'au mois de juin 1788 vous m'adressâtes de la part de Sa Majesté.

Tant que j'ai pu voir en ce don un témoi-

gnage d'estime et d'approbation des principes politiques que j'ai manifestés, je lui ai porté le respect que l'on doit à un noble emploi de la puissance : mais aujourd'hui que je partage cet or avec des hommes pervers et dénaturés, de quel œil pourrais-je l'envisager ? Comment souffrirais-je que mon nom se trouvât inscrit sur les mêmes registres que ceux des déprédateurs de la France.

Sans doute l'impératrice est trompée ; sans doute la souveraine qui nous a montré l'exemple de consulter les philosophes pour dresser un code de lois ; qui a reconnu pour base de ses lois l'égalité et la liberté ; qui, dans son administration, a sans cesse tendu à l'anéantissement de la noblesse et de la féodalité ; qui a affranchi ses propres serfs, et qui ne pouvant briser les liens de ceux de ses boyards, les a du moins relâchés ; sans doute Catherine II n'a point entendu épouser la querelle des champions iniques et absurdes de la barbarie superstitieuse et tyrannique des siècles passés ; sans doute, enfin, sa religion séduite n'a besoin que d'un rayon pour se dessiller ; mais en attendant, un grand scandale de contradiction existe, et les esprits droits et justes ne peuvent consentir à le partager ;

veuillez donc rendre à l'impératrice un bienfait dont je ne puis plus m'honorer ; veuillez lui dire que si je l'obtins de son estime , je le lui rends pour la conserver ; que les nouvelles lois de mon pays , qu'elle persécute , ne me permettent d'être ingrat ni lâche , et qu'après tant de vœux pour une gloire que je crois utile à l'humanité , il m'est douloureux de n'avoir que des illusions à regretter.

Signé VOLNEY.

RÉPONSE DE M. LE BARON DE GRIMM, CHARGÉ  
DES AFFAIRES DE S. M. L'IMPERATRICE DES  
RUSSIES A PARIS, A LA LETTRE DE M. CHASSE-  
BOEUF DE VOLNEY, EN DATE DU 4 DÉCEMBRE  
1791.

A Coblenz, ce 1<sup>er</sup> janvier 1792.

J'ai reçu votre longue lettre, mon cher Volney, et la petite médaille d'or que je vous avais accordée, après maintes sollicitations et maintes lettres écrites par vous à mes amis, qui s'obligent à vous les produire, si vous le désirez. Ils (non pas pour vous qui le savez bien, mais pour le public) vous expliqueront

ce que sont ces médailles d'or accordées au nom de Sa Majesté l'impératrice des Russies, aux brochuriers de Paris. Sa Majesté aime les lettres, elle veut les encourager ; elle sait que quelques petits dons de sa main peuvent, en excitant l'émulation, développer le génie ; elle accepte assez volontiers tous les livres qu'on lui présente ; il est vrai qu'elle ne lit que les bons, mais elle paie quelquefois les mauvais ; de pareils détails sont au dessous d'elle ; l'ensemble a fixé pour un moment ses regards, et il a été accordé à ses ministres dans les cours étrangères la permission de distribuer ces encouragemens, en son nom, aux jeunes gens qu'ils croiraient les mériter. Cette décision de sa part est du 15 mars 1770 ; voilà, mon cher Volney, ce qu'il fallait apprendre au public, pour faire cesser son étonnement au sujet de la médaille d'or dont je vous avais honoré. Le tort de vous l'avoir accordée est bien léger : mais enfin ce tort, c'est moi qui l'ai eu : vous me disiez que vous aviez tant d'esprit, que vous faisiez de si bons livres ; ma faute est de vous avoir cru sur parole. Mais d'un autre côté, vous désiriez à ma souveraine tant de succès dans sa guerre contre les Turcs, que vos souhaits valaient bien

une médaille; ainsi je ne peux encore me repentir de l'avoir accordée à vos pressantes sollicitations. Aujourd'hui vous me la renvoyez, mon cher Volney: en vérité, si je pouvais en disposer, je la présenterais au comte de Rivarol, qui, si je l'en avais cru, m'eût empêché de faire une pareille inconvenance à votre égard. Placé depuis plusieurs années sur l'observatoire de la république des lettres, il applique son microscope à découvrir les circons de la littérature, et à les faire connaître: un homme de cette trempe serait utile à ma souveraine pour empêcher ses agens de donner de petites médailles aussi mal à propos. Mais, dans votre lettre du 4 décembre, vous vous donnez quelques tons que je ne vous passerai pas. Vous ne voulez pas que votre nom se trouve inscrit sur le registre des munificences de Sa Majesté: il faut avoir toute la vanité d'un petit auteur pour se repaître d'une pareille idée. Croyez, mon cher Volney, que lorsque Sa Majesté ou ses agens accordent un écu d'or, on n'y attache pas assez d'importance à Pétersbourg pour en conserver le souvenir dans des registres: et la preuve péremptoire que je peux vous donner du peu d'importance que l'on met à ces dons-là, c'est

que vous les avez obtenus. On inscrit les dons annuels ou les pensions; mais ceux-là, c'est Sa Majesté elle-même qui les donne; et vous savez mieux que personne que vous étiez bien éloigné d'obtenir une pareille faveur. On a quelque peine à deviner quel est le motif qui a pu vous engager à vous donner le ridicule de la démarche que vous venez de faire envers moi, et à laquelle vous sentez bien que ce n'est qu'au faubourg Saint-Marceau qu'on peut trouver de l'importance; mais comme je vous connais, je vous ai bien vite deviné; vous voulez absolument faire parler de vous, mon cher Volney, pour vous rattacher aux Jacobins, ou vous faire payer par les Monarchiens qui disposent de la liste civile. Voilà le défaut de la cuirasse. S'il vous avait plu de me consulter, je vous aurais déconseillé une pareille bévue, qui vous mène précisément où vous ne voulez pas aller: cela vous mène à réveiller dans le public le souvenir de votre âpreté à ramasser les miettes de cette liste civile: et cette âpreté ne va pas avec l'affiche des vertus républicaines: elle se rapproche un peu trop des manières des déprédateurs de la France. Mais voilà ce que c'est que de consulter, sur la politique, le médecin Cabanis;

sur les moyens de s'enrichir, l'ex-bénédictin abbé de Laroche; d'abord moine, et puis apostat, puis secrétaire d'Helvétius, puis athée, puis pensionnaire d'Helvétius, puis bas valet, et la commère des beaux esprits, puis aumônier de Monseigneur le comte d'Artois, puis pensionnaire du même prince, puis, dans la révolution, acquéreur des biens du clergé, et des possessions de l'abbé Morellet, son ami depuis vingt ans, possesseur du prieuré de Thimer. Et sur ce qui est de conduite et de bon sens, une madame Helvétius, espèce de folle de la démocratie, mais qui, avant d'aimer si fort la liberté, a présenté deux requêtes au ministère des lettres de cachet, pour faire enfermer sa propre sœur, sous le prétexte qu'elle était folle, et dans la vérité, pour l'empêcher de se marier et de porter ses biens à d'autres qu'à elle; qui, ayant en effet obtenu la lettre de cachet, a fait publiquement et en plein jour arrêter sa sœur par les soldats du guet, à la vue de tous les habitans de la place Vendôme, où elle logeait, et l'a fait enfermer à l'abbaye de Belle-Chasse. Je vous l'ai dit cent fois, cette maison d'Auteuil est une loge de fous les plus ridicules de la terre; quel diable de conseil

vous avaient donné tous ces gens-là, au mois de décembre 1789. Vous étiez l'un des plus éloquens orateurs muets de l'assemblée nationale; votre air d'importance vous y donnait une sorte d'attitude; vos mouvemens, une espèce d'ascendant: vous aviez merveilleusement acquis l'apparence d'un dépositaire de tous les secrets de la faction; ce qui vous faisait appeler si plaisamment, par le comte de Mirabeau, *le Basile des Jacobins*.

Vous pouvez vous vanter de quelques incendies dans l'Anjou, et de quelques douzaines d'assassinats; avec ces avantages, vous pouviez très certainement, en restant attaché aux Jacobins, recueillir les débris de ce que n'auraient pu emporter Mirabeau, Lechapelier ou le duc d'Orléans; et, en attendant patiemment l'établissement des assignats, vous aviez presque la certitude de pouvoir en remplir votre portefeuille. Au lieu de cette marche si aisée à suivre, que vous ont fait faire vos amis d'Auteuil? ils vous conseillèrent de vous faire acheter par le ministre et vous vous appellerez tout ce que je vous dis pour vous garantir de cette lourde sottise; cela fut inutile: au mois de décembre 1789, le fier républicain Volney parvint, bien en secret, jus-

qu'à M. de Montmorin et se proposa pour être acheté. Le bon M. de Montmorin, qui se servait depuis long temps de la poudre sans l'avoir inventée, vous crut, sur votre parole, un personnage important dans le club des Jacobins; il faut bien que je lui pardonne, car moi aussi, je vous avais cru un homme de beaucoup d'esprit, sur la même assurance: le marché fut bientôt conclu; et assurément le Fabricius Volney, qui, le 4 décembre 1791, renvoie à Grimm un écu d'or qu'il lui avait donné en 1788, s'en était adjudé une assez bonne collection dans son traité avec M. de Montmorin. Voici quel était votre marché: on vous donnait l'intendance de l'île de Corse, et six mille livres d'appointemens, et puis six mille livres de gratification pour les frais du voyage de M. de Volney, de Paris dans l'île de Corse. Six mille livres à M. de Volney pour aller de Paris en Corse! eh, mon ami, quand vous voyageiez en Egypte, un bâton blanc à la main, vous n'étiez pas si cher, et j'ai peine à croire cependant qu'alors vous n'eussiez pu acquérir quelque estime.

Glorieux de ce marché, jugeant de votre valeur par le prix qu'on y avait mis, vous étiez au comble de vos vœux. Je vous prédis

de promptes disgrâces et un opprobre inefaçable; cela ne tarda pas d'arriver: dès le 14 janvier, vous eûtes un premier déboire; M. de Montmorin rapporta au conseil du roi son travail sur M. de Volney, et ce diable de Necker, qui, quoi qu'on en dise, était bien, je vous l'avoue, un traître et un pervers, mais qui avait du tact, fit aussitôt une si forte grimace, que le roi s'en aperçut, et dit *Je crois que M. de Necker n'est pas de cet avis.* Sur quoi celui-ci prend la parole, et, discutant la différence entre le prix réel de M. de Volney et celui auquel il prétendait, il prouva très clairement que par malheur M. de Volney n'était pas un aussi puissant scélérat qu'il voulait le persuader; que c'était un mauvais valet de conjuré, qui voulait changer de condition; et que si l'on payait ainsi les casse-cou, on ne pourrait plus, par aucun motif, satisfaire l'ambition des chefs. M. de Montmorin insista et obtint le bon du roi: vous crûtes triompher, et je vous annonçai de nouveau un opprobre plus éclatant. Car je connaissais Necker et sa manière de travailler. Cela ne fut pas long; il vous fit dénoncer le 20 janvier aux Jacobins, et produisit les honteuses conditions de votre honteux mar-

ché. Dès le 27 janvier 1790 (*journal des débats et décrets* du 16 janvier), cet enragé de Goupil de Préfeln dénonça à l'assemblée nationale que trois de ses membres s'étaient vendus au ministre, et que l'un de ces transfuges était le fougueux, le républicain Volney, et il provoqua un décret qui mit fin pour jamais à ces désertions ignominiens. Grand tapage; on veut surtout que le décret ait un effet rétroactif pour atteindre M. de Volney, car M. le duc de Biron, sans attendre le décret, s'était démis de sa place de gouverneur de l'île de Corse. MM. Lecouteux et Nourissart avaient annoncé qu'ils suivraient cet exemple. M. de Volney paraît enfin, et il n'ouvre la bouche que pour se couvrir d'ignominie; il déclare nettement (*bulletin de l'assemblée nationale*, du 26 janvier, page 7) qu'il s'oppose à l'effet rétroactif du décret; qu'il est vrai qu'il a obtenu deux places de ministre; qu'il sait bien qu'on subordonne, mais que son choix est fait, et qu'il renoncera à sa qualité de député. Vous savez quel fut le succès de ce discours, quelles épouvantables huées l'accompagnèrent. Le décret prohibitif est prononcé: mais comme on prouvait qu'en effet il n'avait pas un effet rétroactif, mon

Volney s'acharne à son opprobre: il voit MM. Lecouteux et Nourissart se démettre formellement le 27 janvier; il entend les applaudissemens dont on les honore; et mon vilain tient bon, il lutte, il ne peut lâcher sa proie; mais le ministre, qui voit l'inutilité de la lui laisser, le menace de la lui ravir. Les Jacobins, d'un autre côté, le menacent de cette fatale lanterne dont naguère le sieur Volney menaçait les nobles d'Anjou; enfin le 29 janvier, n'osant paraître dans l'assemblée, il écrit la lettre la plus plate, la plus lâche, et se démet de son intendance. (Voy. cette lettre au procès-verbal de l'assemblée nationale du 29 janvier 1790, page 7.) Le plus froid silence accueille cette démarche honteuse et tardive; elle tombait dans l'oubli, si la méchanceté d'un abbé Latil n'eût demandé et obtenu que la lettre serait inscrite dans le procès-verbal.

Voilà les faits, mon cher Volney; et depuis qu'ayant perdu vos douze mille livres de rente, il ne vous reste plus que dix-huit livres par jour comme député, avez-vous quitté l'assemblée, comme vous juriez que vous le feriez, le 26 janvier, quelle que fût sa décision? Oh! que non! Ces dix-huit livres par jour valaient mieux que rien du tout, et vous y

êtes resté jusqu'à la clôture. Et c'est le même homme qui renvoie à Grimm un écu d'or ! eh ! mon ami, il fallait le garder ; c'était toujours cela ; en le perdant, vous verrez qu'on ne vous achèter d'aucun côté.

UNIVERSIDAD DE  
 Votre lettre est encore au dessous de la médiocrité de vos autres productions. Vous appelez les frères du roi et les nobles français des révoltés ! il est vrai qu'ils ont tort ; on les pille, on les insulte, on les brûle, on les assassine ; et ils se révoltent contre les maîtres d'une faction où le grand Volney occupe la place de manœuvre ! Vous les nommez des *hommes pervers* ; vous vous y connaissez, mon cher Volney ; mais cependant ces hommes pervers portent tout ce qui leur reste d'argent au frère du roi, et ne demandent un écu d'or à personne ; ils n'ont ni intendance, ni inspection, et on ne leur reproche aucune bassesse. Vous les qualifiez d'*hommes dénaturés* ; vraiment, s'il est dans la nature qu'un Volney ait une intendance de six mille livres de rente avec une inspection de six mille livres de rente, et que pour se rendre en Corse il lui faille encore six mille livres, ces gens-là, qui ne veulent pas souffrir un ordre de choses où cela arrive et peut arriver, sont fort dé-

naturés, et je vous assure qu'ils ne le souffriront pas. Je sens bien l'embarras de votre position ; et la fin de votre lettre, rendue à son vraisens, me l'exprime assez. « Après tant de vœux pour une révolution que je crois utile à ma fortune, il est douloureux de n'avoir que des illusions à regretter ; » voilà bien, je n'en doute pas, le langage de votre cœur ; mais prenez-vous en aux circonstances ; tout le monde ne peut pas se vendre aussi fructueusement que votre ami Cabanis ; il est médecin et Mirabeau était son malade ; il l'a, par Dieu, bien promptement guéri, à la grande satisfaction de ceux qui l'emploient. J'avoue que c'est un coup de maître ; aussi l'a-t-il bien loué après sa mort. Il faut convenir qu'il lui avait de grandes obligations.

UNIVERSIDAD DE  
 Avant de finir cette lettre, dites-moi, mon cher Volney, sentez-vous bien toute l'indignité de votre position ? Quoi ! dès qu'un homme de votre parti, jacobin ou monarchien, veut se donner quelque éclat, il ne faut qu'examiner sa vie pour y trouver mille traits de lâcheté et d'infamie. Vous me dites que votre Brissot de Warville est un bon républicain ; oui, mais il fut espion de police sous M. Lenoir, à cent cinquante livres par mois,

je le défie de le nier, et j'ajoute qu'il fut chassé de la police parce que Lafayette, qui dès lors commençait à intriguer, l'avait corrompu et pris à son service. Vous me citez votre témoin banal le sieur Morel, l'assassin de Favras; mais il a été deux fois à Bicêtre et une fois pour fait de sodomie. Vous ne cessez de parler du dévouement de M. Manuel, procureur de la commune de Paris; mais il a resté six ans à Bicêtre pour fait d'escroquerie. Quelle fatalité que tous ces souvenirs-là! Croyez moi, faites décréter, sur la motion de l'abbé Fauchet, que la mémoire du temps passé est une aristocratie, et en parler, un acte d'incivisme. Adieu, mon cher Volney.

## XV.

Notice historique sur Sion-Vaudémont  
(Meurthe).

Le culte de Marie a de tout temps caractérisé le chrétien fidèle, et est resté comme le type des siècles religieux. Nos aïeux, dans leur pieuse simplicité, professaient pour cette auguste Mère une dévotion inaltérable dont ils aimaient à multiplier les symboles; on ne pouvait faire un pas sur le sol de France sans rencontrer quelques monumens élevés à l'honneur de celle que le christianisme reconnaît

je le défie de le nier, et j'ajoute qu'il fut chassé de la police parce que Lafayette, qui dès lors commençait à intriguer, l'avait corrompu et pris à son service. Vous me citez votre témoin banal le sieur Morel, l'assassin de Favras; mais il a été deux fois à Bicêtre et une fois pour fait de sodomie. Vous ne cessez de parler du dévouement de M. Manuel, procureur de la commune de Paris; mais il a resté six ans à Bicêtre pour fait d'escroquerie. Quelle fatalité que tous ces souvenirs-là! Croyez moi, faites décréter, sur la motion de l'abbé Fauchet, que la mémoire du temps passé est une aristocratie, et en parler, un acte d'incivisme. Adieu, mon cher Volney.

## XV.

Notice historique sur Sion-Vaudémont  
(Meurthe).

Le culte de Marie a de tout temps caractérisé le chrétien fidèle, et est resté comme le type des siècles religieux. Nos aïeux, dans leur pieuse simplicité, professaient pour cette auguste Mère une dévotion inaltérable dont ils aimaient à multiplier les symboles; on ne pouvait faire un pas sur le sol de France sans rencontrer quelques monumens élevés à l'honneur de celle que le christianisme reconnaît

pour sa mère, et qu'on pourrait à si juste titre appeler, avec un de nos plus illustres écrivains, *la divinité de la faiblesse, de l'innocence et du malheur* (1). Ici, une petite chapelle aux degrés usés, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles; là, une image miraculeuse encadrée dans un chêne antique ou dans la pierre moussue, et devant laquelle nul ne passait sans s'agenouiller; ailleurs, c'est à dire presque partout, des souvenirs et des traditions naïves, que la simplicité et l'ignorance ont bien pu défigurer sans doute, mais qui toutes se rattachent à ce culte sacré qui était une passion chez nos aïeux, et qui, du reste, n'en déplaît à nos savans critiques, reposent pour la plupart, quant au fond, sur des faits incontestables. On ferait un volume rien que des titres sous lesquels la piété des fidèles s'est plu à honorer Marie, et une liste immense des lieux qui lui furent spécialement consacrés, et où elle aime à signaler sa bienveillance maternelle. Le dépérissement de la foi, et plus tard le vandalisme révolutionnaire, ont tour à tour effacé ces monumens de la piété antique, et le peu qui en reste est dans

(1) Chateaubriand.

un tel état d'oubli et d'abandon qu'on pourrait croire que la France a abjuré le culte de Marie, si l'on ne savait tout ce qu'il y a encore d'âmes dévouées à la *Mère du Bel-Amour*, et combien cette dévotion est profondément enracinée dans notre belle patrie, bien qu'elle soit moins visible et moins expansive qu'aux jours de nos pères.

Entre les lieux illustrés par la protection miraculeuse de la reine du ciel, la Lorraine peut montrer avec orgueil la montagne de Sion (Meurthe), si justement célèbre dans les annales de cette religieuse province. On a discuté en pure perte sur l'étymologie de cette dénomination, qui est restée, ainsi que l'origine même du lieu, ensevelie dans la nuit des âges. Devenue dans les premiers siècles de l'Eglise une parfaite solitude, Sion n'en avait pas moins été sous l'empire romain une ville forte et populeuse, comme l'ont démontré à l'évidence les ruines de tours, de remparts, des tombes chargées d'inscriptions latines, des médailles frappées à l'effigie de César-Auguste, etc., retrouvées dans les décombres. Placée au centre de l'ancienne comté de Vaudémont, la montagne de Sion, presque isolée de toutes parts, offre un aspect

riant et jouit d'une perspective de magnifique étendue 1). Il serait difficile d'assigner l'époque où ce lieu commença à attirer les pieux habitans des localités voisines, que quelques signes particuliers de la protection de Marie avaient sans doute frappés, et qui crurent devoir honorer cette Vierge glorieuse, d'un culte particulier, dans un lieu où elle se plaisait à faire éclater sa puissance. Quoi qu'il en soit, dès le dixième siècle, Sion était déjà le rendez-vous des fidèles, et l'affluence des pèlerins était assez grande pour qu'un saint évêque de Toul, Gérard, crût devoir construire une église à l'honneur de la *miraculeuse image de Notre-Dame de Sion*. Mille prodiges opérés par l'intercession de Marie ne permirent plus de douter qu'elle n'affectionnât cette impo-

(1) On découvre de Sion quatre-vingts villes ou villages, et l'horizon n'en est borné au levant et au midi que par les montagnes de l'Alsace et des Vosges, éloignées de 13 à 20 lieues. A l'extrémité occidentale de la montagne se trouvent le bourg et les restes de l'ancien château de Vaudémont, et sur le sommet oriental l'église dédiée à la Sainte Vierge. La maison et l'église sont entourées d'une belle pelouse ombragée de hauts arbres, dans une étendue considérable; et un jardin de huit à dix arpens, extrêmement fertile, achève de donner tous les agrémens à cette solitaire demeure.

sante solitude, qui vit chaque année augmenter le nombre des pèlerins dévots, et acquit bientôt dans toute la contrée une célébrité qui ne s'est pas démentie.

Il pourrait convenir sans doute à plus d'un *progressif* de notre âge de rire de ces idées reculées et de ces souvenirs gothiques: on s'est tant amusé aux dépens de la simplicité et de l'ignorance des vieux temps, qu'il faut bien quelque courage pour venir parler aujourd'hui de miracles et de pèlerinages. Nous savons au reste que les preuves historiques les plus positives ne convainquent jamais ceux qui ne veulent pas être convaincus; mais on a beau parler de la simplicité des peuples et de la superstition, nous restons, nous, fermement persuadés que la dévotion des fidèles à certains lieux comme leur attachement à certaines pratiques n'eussent pu subsister pendant tant de siècles sur des fondemens aussi frivoles que ceux qu'on leur suppose. Le pays de Vaudémont ayant été érigé peu de temps après en comté, par l'empereur Henri IV, en faveur de Gérard d'Alsace, ce prince se fit gloire d'une dévotion toute particulière à l'image miraculeuse de Notre-Dame de Sion,

à laquelle il voua sa personne, sa famille et toute sa comté.

Il fortifia la montagne, et en fit sa place de sûreté, se fiant beaucoup moins sur la nature du lieu et la force de ses remparts, que sur la protection maternelle de celle qui semblait avoir pris Sion sous ses ailes. Une multitude de prodiges, opérés sous les yeux du comte, n'avaient pu qu'augmenter sa confiance à Marie. Il vécut et mourut paisible sous la sauvegarde de ce palladium, si digne d'un prince chrétien, et sembla avoir légué son tendre attachement pour Notre-Dame de Sion à toute sa famille, qui ne démentit pas le noble exemple de son chef. Il serait trop long de raconter tout ce que l'illustre race de Vaudémont fit pour propager le culte de sa patronne; deux princes seulement, dans la longue suite des descendans de Gérard, firent une triste exception à cette piété héréditaire. Henryot et Henri II du nom, monstres de tyrannie, d'impudicité, eurent l'audace impie, entre mille forfaits de tous genres, de dépouiller le temple et l'image de Sion des richesses dont les avaient dotés leurs ancêtres; mais tous les deux traînèrent une vie hon-

teuse et misérable, et la mort ignominieuse qui couronna la série de leurs crimes fut regardée avec raison comme une juste punition de leur impiété. Ferry de Lorraine, douzième comte de Vaudémont, illustre et intrépide guerrier (1), non content d'honorer personnellement la protectrice de Sion, résolut d'étendre au loin son culte, et d'enrôler de nouveaux enfans sous ses étendards. Pour cela, il institua, en 1393, un ordre de chevalerie à l'honneur de Marie, sous le nom de chevaliers de Notre-Dame de Sion. Cet ordre ne se composait que de gentilshommes jurés, et de personnes de haut rang de l'un et de l'autre sexe, qui rivalisaient de piété et de zèle pour la gloire de la Mère de Dieu. Un des réglemens portait que tous les associés seraient unis entre eux par les liens de la charité la plus étroite; admirable garantie contre l'esprit d'ambition et de jalousie qui travaillaient à cette époque la noblesse française, et qui coûta tant de larmes et de sang aux sujets des nombreux seigneurs qui s'étaient partagé le sol de la France. On ne peut guère douter que

(1) Il mourut à la bataille d'Azincourt, au service de la France.

cette institution chevaleresque n'ait attiré des grâces nombreuses sur la noblesse lorraine qui y fut long-temps fidèle, et ne lui ait en particulier mérité cet inviolable attachement à la foi catholique, qui sauva toute la province des hérésies modernes.

Nulla contrée peut être en France ne pourrait se glorifier d'avoir opposé une si ferme barrière à l'invasion du protestantisme : aussi, dans les guerres sanglantes qui signalèrent partout l'apparition de la prétendue réforme, la Lorraine dut-elle payer cher son zèle à défendre la foi. Plus d'une tentative fut faite, et par insinuation et par la force des armes, pour ébranler cette noble fidélité : mais toujours les ducs de Lorraine, les chevaliers voués à Notre-Dame de Sion, surent déjouer ou repousser ces coupables manœuvres ou ces lâches violences. Plus d'une fois, le territoire fut envahi et ravagé par les armées protestantes; difficilement même on se ferait une idée des calamités qui affligèrent alors cette illustre province; mais ce n'était là que des épreuves qu'elle sut supporter avec courage, et la vierge de Sion qui l'abritait sous ses ailes ne permit jamais que l'erreur pût se glorifier d'y avoir un seul instant arboré son étendard. Un

trait historique, choisi entre cent, prouvera que Marie s'arma plus d'une fois pour la cause de ses enfans, et sut soutenir leur fidélité par des preuves visibles de sa puissance.

Le prince d'Orange, si connu par son acharnement à propager l'hérésie, après avoir mis à feu et à sang la riche comté de Vaudémont, était parvenu aux pieds de la montagne de Sion, et, instruit de la vénération qu'avait toute la contrée pour la miraculeuse image qui y était renfermée, résolut d'exercer sur elle sa fureur impie, afin de mieux outrager les catholiques en profanant les objets de leur culte. Il monte, suivi d'une troupe de soldats, et, nouvel Héliodore, entre audacieusement dans le temple, cherchant d'un œil égaré l'image qu'on n'avait pas eu le temps de soustraire à sa fureur... Et tout-à-coup, ô prodige ! le voilà stupéfait, immobile, l'œil béant, devant cette statue vénérée ! un pouvoir secret l'enchaîne à ses pieds, il ne peut parler, ni commander, ni agir, et reste comme absorbé dans la contemplation... Mais un changement soudain s'est opéré en lui : à peine rendu à l'usage de ses sens, il fait déposer les armes, défend à ses soldats de faire la moindre injure à l'image ou au temple, et s'en retourne

convaincu de la puissance irrésistible de celle qui a pris ces lieux sous sa protection.

La branche masculine des ducs de Lorraine s'étant éteinte dans la personne du duc Henri qui n'avait laissé que deux filles, la souveraineté devait passer à la ligne collatérale. Ainsi le pensait du moins François, dernier comte de Vaudémont, qui ne négligea rien pour assurer ses droits, moins mû en cela par des motifs d'ambition personnelle, que par le désir d'éviter à la Lorraine des motifs de dissensions ou un joug étranger. Pour mieux trancher toute difficulté, le comte désirait vivement retrouver le testament fait en 1605 par le duc René, où ce prince assurait la possession de ses états à sa race, mais à l'exclusion de la ligne féminine. Cette pièce d'une authenticité établie, se trouvait perdue. Plein de confiance en Notre-Dame de Sion, le comte François fit vœu, s'il retrouvait ledit testament, de construire un monastère sur la montagne et d'y appeler des religieux chargés spécialement d'y entretenir et d'y propager le culte de Marie. Le testament fut retrouvé en effet contre toute attente, et le bon prince, se hâtant d'exécuter ses promesses, fit construire à ses frais un vaste monastère en 1627,

et le peupla de religieux du tiers-ordre de Saint-François, vulgairement appelés *pénitens*. Ce fut là l'origine du monastère de Sion. Depuis lors, on peut le croire, la dévotion à Notre-Dame de Sion, loin de décroître, ne fit qu'augmenter, les pèlerins pouvant satisfaire plus aisément leur dévotion par la réception des sacrements. Les religieux, fidèles à l'esprit du fondateur, mirent tout en œuvre pour répandre et soutenir le culte de leur auguste patronne.

Aussi peut-on dire qu'à cette époque ce ne fut pas seulement le pays de Vaudémont, mais toute la Lorraine qui se regarda comme vassale de Marie. Les populations entières en donnèrent des preuves en maintes occasions, et la ville de Nancy en particulier fit éclater sa confiance à Notre-Dame de Sion par un vœu qu'elle fit en 1663, à cette époque si désastreuse où tous les fléaux réunis pesaient sur l'infortunée Lorraine. Pour conjurer tant de calamités, cette ville promit solennellement, par l'organe de ses notables assemblés en conseil, de se rendre processionnellement à Notre-Dame de Sion pour supplier humblement la reine du ciel de prendre en pitié l'état de désolation où se trouvaient réduites la

ville et la province. Une lampe d'argent devait être offerte comme un témoignage de confiance et de fidélité. Le tout fut exécuté, et bientôt l'heureux retour du duc Charles IV devint le signal d'une époque prospère qui fit oublier à la fidèle province les maux qui l'avaient si long-temps affligée.

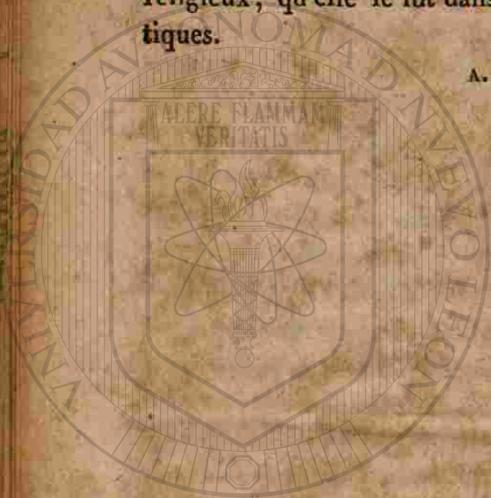
Le bon prince qui a laissé de si précieux souvenirs en Lorraine, qui a fondé tant d'établissements utiles, soulagé tant d'infortunés, créé tant de ressources, Stanislas, ne pouvait rester indifférent à la gloire de Marie. Il voulut, comme tous ses prédécesseurs, donner un gage de sa piété filiale à la protectrice de ses états, et par ses soins un temple plus vaste que le premier fut construit à Sion; il en posa lui-même solennellement la première pierre, et s'enrôla, ainsi que toutes les personnes de sa suite, dans la confrérie du Saint-Sacrement, établie à Sion depuis 1663, par un bref du pape Alexandre VII. Après la mort de ce prince, la Lorraine ayant été réunie à la France, la maison de Sion continua à jouir d'une célébrité si justement acquise, et vit toujours les pèlerins affluer dans son enceinte, jusqu'à ce que la tempête révolutionnaire vint, là comme ailleurs, interdire à la piété son

asile, et enlever à la Lorraine une de ses gloires, comme à la religion une de ses plus douces consolations.

Telle est, en abrégé, l'histoire de l'établissement de Sion, qu'une heureuse pensée est sur le point de rendre à la province qui le regrette depuis trop long-temps. Il serait inutile, ce nous semble, et presque injurieux, après cela, de chercher à exciter l'intérêt du public lorrain en faveur d'une si belle entreprise. Mais quand nous dirons que cette mission généreuse est confiée aux mains qui ont fait sortir Mattaincourt de ses ruines; quand nous ajouterons qu'il ne s'agit pas seulement à Sion de restaurer le culte de Marie et de relever un des antiques monumens de la Lorraine, ce qui serait déjà une fin assez digne, mais encore d'ouvrir une maison d'éducation pour les jeunes gens, et d'offrir ainsi aux pères une ressource inappréciable dans nos jours d'impiété; quand nous répéterons qu'au but religieux le plus consolant se joint encore l'utilité sociale la plus palpable, alors, croyons-le, personne ne pourra résister au désir de contribuer pour sa part au succès de cette œuvre; chacun voudra jeter son obole dans le tronc, et accélérer par une coopération effi-

cace l'époque, qui n'est pas éloignée, où la Lorraine se montrera aussi riche de beaux établissemens, aussi féconde en monumens religieux, qu'elle le fut dans les jours antiques.

A. DEVOILLE.



XVI.

L'image de la Vierge.

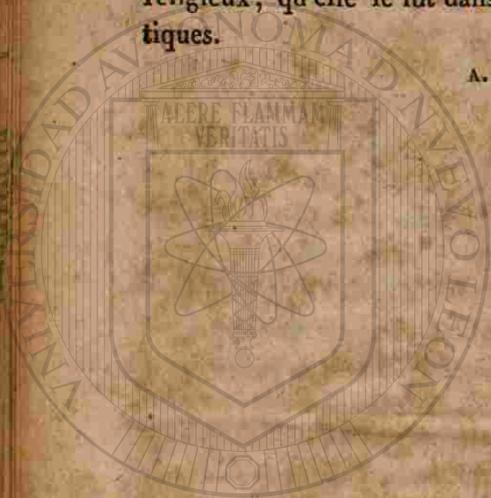
NOUVELLE.

Près de Villefranche, à très peu de distance de la grande route, est une petiteasure abandonnée qu'habitaient, il y a environ trente ans, une malheureuse veuve, infirme et sexagénaire, et sa fille unique, âgée de seize ans.

Ces deux pauvres femmes vivaient de faibles aumônes et du travail de leurs mains. Françonnette, c'était le nom de la jeune fille,

cace l'époque, qui n'est pas éloignée, où la Lorraine se montrera aussi riche de beaux établissemens, aussi féconde en monumens religieux, qu'elle le fut dans les jours antiques.

A. DEVOILLE.



XVI.

L'image de la Vierge.

NOUVELLE.

Près de Villefranche, à très peu de distance de la grande route, est une petite mesure abandonnée qu'habitaient, il y a environ trente ans, une malheureuse veuve, infirme et sexagénaire, et sa fille unique, âgée de seize ans.

Ces deux pauvres femmes vivaient de faibles aumônes et du travail de leurs mains. Françonnette, c'était le nom de la jeune fille,

s'occupait à toutes sortes de travaux et allait en journée dans les environs : sa mère coupait de l'herbe pour nourrir une chèvre, ou ramassait du bois pour leur petit ménage, ou filait un peu de lin quand il faisait trop mauvais pour sortir. Elles vivaient ainsi : heureuses à tout prendre, puisqu'elles s'aimaient et qu'elles avaient foi dans une vie meilleure.

L'intérieur de leur cabane était pourtant bien misérable : figurez-vous quatre murs enfumés et qui menaçaient ruine, avec un lit vermoulu, trois escabelles, une table et un coffre pour tous meubles. Il y avait dans un coin un peu de paille où la chèvre couchait : le lit de ses maîtresses n'était guère meilleur ; mais elles devaient le trouver excellent, puisqu'elles y goûtaient un sommeil pur. Au chevet de ce lit Marianous avait placé une petite image de la Vierge ; c'était une emplette faite depuis longues années, et qui n'avait pas coûté grand'chose. La mère et la fille avaient une grande dévotion pour cette image, mais surtout la mère, qui vénérât en elle la figure divine de sa patronne, et qui croyait devoir à son influence tout le bonheur dont elle avait joui sur la terre. Le soir, quand l'ombre était descendue sur les genêts de la montagne, et

que l'heure du couvre-feu avait sonné au hameau voisin, elles s'agenouillaient toutes deux devant la Vierge et la remerciaient de leur avoir donné le pain du jour ; le matin, quand les premiers rayons de l'aurore pénétraient sous le toit de chaume, elles s'agenouillaient encore et remerciaient la Vierge de leur avoir donné le sommeil de la nuit.

Marianous ne bornait pas à ses prières du matin et du soir son culte pour la céleste image ; dès que son travail la fatiguait, et elle était fatiguée bien vite, elle posait son escabeau contre le lit, et, les mains jointes, priant ou ne priant pas, elle contemplait avec une rêverie extatique les traits si doux de sa patronne. Elle allait tous les dimanches à l'église de sa paroisse, où il y avait un très beau tableau de l'Annonciation qu'on venait voir de dix lieues à la ronde, mais elle aimait mieux son image : elle avait fait trois fois le voyage de Villefranche, et trois fois elle avait vu dans la cathédrale de cette ville une Sainte Famille d'un peintre italien très célèbre, mais elle aimait encore mieux son image. Il faut dire que ce n'était pas un de ces morceaux de papier enluminé comme on en vend chez les libraires et dans les foires : c'était une pein-

ture véritable : le temps l'avait un peu altérée, mais Marianous ne s'en doutait pas. La Sainte Vierge se détachait si blanche et si pure sur le fond sombre qui l'entourait ! L'Enfant Jésus avait sur son visage un si beau caractère d'innocence et de divinité ! « Vois-tu, » disait-elle souvent à sa fille, vois-tu comme « ma patronne nous regarde avec bonté ! « C'est elle qui veille sur nous, j'en suis sûre : « que je suis fâchée de ne t'avoir pas donné son « nom ! Comme son voile est beau ! Comme les « broderies de son manteau sont riches ! comme « son enfant est entouré d'une brillante au- « réole de gloire ! Il me semble te voir lors- « que tu étais petite et que j'avais mis sur ton « front une couronne de bluets. Sois toujours « dévote en la Sainte Vierge, Françoïnette ; « la mère du Christ est notre mère à tous ; « mais elle est surtout celle des malheureux « qui souffrent et qui pleurent ! »

Et les deux femmes tombaient dans les bras l'une de l'autre, au pied de l'humble image ; puis elles renouvelaient le bouquet de buis ou la guirlande d'immortelles qui formait toutes leurs offrandes ; mais la Sainte Vierge était en effet plus honorée dans cette pauvre demeure que dans bien des riches cathédrales. Les larmes qui viennent d'un cœur pur, les

prières que murmure une voix innocente, lui sont plus agréables que les pompes les plus éclatantes et que les plus magnifiques présens.

Cependant la douce tranquillité de Marianous et de sa fille allait bientôt être troublée : Dieu envoie souvent des épreuves pénibles et des jours difficiles même à ceux qui suivent le plus fidèlement sa loi. Heureux celui qui souffre sur la terre ! au jour des récompenses divines il aura une bien plus forte part ! Il advint une année mauvaise dans le pays de Villefranche et dans tous les alentours : les blés furent ravagés par un terrible orage, les prairies inondées, les vendanges détruites ; toutes les moissons manquèrent à la fois ; et comme un malheur n'arrive jamais seul, cet été si stérile fut suivi d'un hiver si rigoureux, que les plus anciens de la contrée ne se souvenaient pas d'en avoir subi un pareil. La misère fut générale, même parmi ceux qui avaient auparavant quelque aisance ; et les riches, inquiets sur l'avenir, et croyant n'avoir jamais assez d'argent pour eux, interrompirent tous les travaux.

Marianous et sa fille, qui n'avaient jamais pu faire de provisions ni d'économies, et qui vivaient au jour le jour, se soutinrent pendant

ce! hiver on ne sait comment. Elles vendirent leur chèvre, qui leur était si nécessaire et qu'elles aimaient tant! elles reçurent quelques aumônes que leur faisait parvenir le curé de leur paroisse; mais que ces aumônes étaient faibles! le nombre des bienfaiteurs était si petit, le nombre des malheureux si grand! Sans doute, elles ne durent la vie qu'à la protection de la Sainte Vierge, qui veillait sur elles, et dont elles invoquaient incessamment l'image. « Sainte Vierge, patronne de ma mère, disait Françonnette, ne la laissez pas mourir si misérablement! — Sainte Vierge, patronne des affligés, disait Marianous, n'abandonnez pas ma fille, elle est encore trop jeune pour mourir! »

Le printemps revint, et avec lui l'espoir de jours meilleurs pénétra dans le cœur des deux femmes; Françonnette pourrait reprendre ses travaux; la vieille Marianous ne sentirait plus ses mains se crispier de froid, en se mettant à son rouet. Vaines espérances! Un matin que Françonnette était sortie pour aller cueillir une guirlande de primevères dont elle voulait entourer l'image de la Vierge, le propriétaire de la cabane qu'habitait la veuve se présenta devant elle: c'était un homme

impérieux et dur, qui n'avait pas plus de crainte de Dieu que de pitié pour les hommes. « Ça, lui dit-il, l'année de votre loyer est échue. Les temps ont été mauvais, et comme je n'ai pas d'argent, je viens vous en demander. — Hélas! répondit Marianous, les temps ont été encore plus mauvais pour moi que pour vous. Ma fille et moi, nous manquons souvent de pain; jugez s'il m'est possible de vous satisfaire. — Alors, répliqua le méchant homme, tâchez de trouver un asile où quelque âme charitable veuille bien vous recevoir pour l'amour de Dieu; car je retournerai demain à la ville, et vous serez sûrement hors de chez moi avant que je sois hors de ce village; » et il frappa du pied avec colère.

« Mon Dieu! mon Dieu! cria la pauvre femme; laissez-nous du moins quelques jours de répit pour trouver un asile, pour l'amour de Dieu, comme vous dites. Nous ne serons pas long-temps à chercher, je l'espère: car ma vieillesse et la jeunesse de ma fille intéresseront quelqu'un, sans doute. Est-ce que je puis laisser ainsi dans le chemin mon lit, ma vieille table, les trois chaises qui me restent? »

« — Votre lit, vos chaises, votre vieille  
 « table! mais vous êtes folle, bonne femme.  
 « Croyez-vous donc les emporter? Et qui me  
 « paierait de ce que vous me devez? Je vais  
 « les faire vendre, et au plus tôt.

« — Vendre mon lit! que dites-vous là? Vous  
 « allez donc me réduire à mourir sur la  
 « paille?

« — Vous mourrez où vous voudrez; cela  
 « m'inquiète peu. Ce qui m'importe, c'est  
 « d'être payé, et je doute que je le sois avec  
 « ces misérables morceaux de bois vermoulu.  
 « J'essaierai toujours. » Et comme l'infortu-  
 née cherchait à lui prendre les mains, et s'ap-  
 prêtait à le supplier, il la repoussa, et, ou-  
 vrant la porte pour sortir: « Je vous ai préve-  
 nue, cria-t-il; demain, vous aurez à ré-  
 pondre à l'huissier qui se présentera. »

Marianous demeura muette à cette dernière  
 parole. Elle se vit, ou plutôt elle vit sa fille  
 errante, sans abri, sans asile: pareille à ces  
 pauvres mendiante qui se rassemblent plu-  
 sieurs pour passer la nuit dans un grenier où  
 elles ne trouvent qu'un peu de paille froide  
 et pas de couvertures. Et quand Françonnette  
 rentra, une chanson sur les lèvres et un bou-

quet de fleurs à la main, elle ne put que se  
 jeter dans ses bras et pleurer.

La journée s'écoula, triste et longue, et  
 sans qu'elle eût le courage d'annoncer à sa  
 fille le malheur qui leur était arrivé. Le soir,  
 elle pria sa patronne avec plus de ferveur que  
 jamais, et s'étant réveillée au milieu de la  
 nuit, elle vit la Sainte Vierge tout éclatante  
 de lumière: c'était la lune qui se glissait à  
 travers une fente du toit et couvrait de rayons  
 la pieuse image. A cet aspect, Marianous sen-  
 tit le calme renaître dans son cœur. « Oh!  
 Sainte Vierge, dit-elle tout bas, pour ne pas  
 réveiller sa fille; Sainte Vierge, la mère des  
 mères et ma glorieuse patronne, je vois bien  
 que vous m'avez exaucée; je savais bien que  
 vous ne m'abandonneriez pas dans un si grand  
 malheur! »

Après cette prière, Marianous se rendor-  
 mit presque consolée. Elle rêva que la Vierge  
 lui tendait les bras, éloignant d'elle et de sa  
 fille tous ceux qui voulaient leur faire du mal;  
 elle rêva qu'on lui présentait une bourse  
 pleine d'or, de beaux meubles, des habillem-  
 ents tout neufs et du pain blanc; enfin tout  
 ce dont la pauvre veuve avait si grand besoin.  
 Puis elle revit la figure de son propriétaire,

accompagné d'hommes de loi, et elle se réveilla en sursaut, vivement agitée par son rêve dont la fin la reportait à la triste réalité.

Il faisait déjà grand jour : Françonnette était levée et travaillait depuis long-temps. « Comme tu as dormi cette nuit ! dit-elle à sa mère. — Ah ! répondit Marianous, c'est la dernière nuit que j'aurai passée dans cette chaumière, et dans ce lit où j'ai dormi depuis quarante ans. O ma fille ! ô ma fille ! à dater de ce jour, nous n'avons plus un asile où reposer notre tête : la pierre des champs sera notre siège et notre chevet ! » Et alors elle lui raconta la visite que le propriétaire de leur cabane lui avait faite, sa dureté, ses menaces, ses cruelles menaces qui allaient si vite s'accomplir.

Elle avait à peine achevé son récit qu'elle entendit s'avancer plusieurs personnes, et son propriétaire parut accompagné des gens de la justice. On s'établit sur la table pour écrire, puis on sortit les meubles en dehors de la maison, et on commença l'enchère devant un petit nombre de personnes que ce triste spectacle avait attirées. D'abord on mit en vente les objets de plus haute valeur, mais de quelle valeur, bon Dieu ! si modique, si

nette, que le propriétaire commençait à craindre que les frais ne fussent à sa charge. Il n'y avait pourtant que vingt-quatre francs à payer.

La vente n'avait encore produit que les deux tiers de cette somme, et il ne restait plus qu'un petit miroir, si noirci, si dépoli, si rayé, que le recors avait hésité s'il devait le prendre, et puis la vieille image de la Vierge tenant encore par quatre clous. Au pied de l'image, Marianous et sa fille étaient agenouillées, tremblantes, l'oreille attentive à tous les détails de cette vente fatale, et comparant leur sort à celui de Joseph qui voit ses frères partager ses habits, ou à celui de Notre-Seigneur qui voit du haut de la croix les deux soldats romains jouer aux dés sa robe de misère.

« N'y a-t-il plus rien ? dit le crieur, en nuyé d'avoir une si mince vacation. Voyez de nouveau et cherchez ; faisons encore quelques sous. »

Un des hommes entra et fit une recherche minutieuse ; il enleva le miroir et se mit à détacher l'image. A ce moment, les deux femmes jetèrent un cri de désespoir et de terreur.

Comment, dit Marianous épouvantée, vous

« m'ôtez aussi la sainte figure de ma patronne!  
 « Hélas! hélas! voici le plus grand de tous  
 « mes malheurs! Vous n'aurez rien de cette  
 « pauvre image, et vous voulez me la ravir!  
 « Mais c'est mon dernier bien, ma dernière  
 « consolation! Ma fille, fais comme moi,  
 « tombe à leurs genoux; qu'ils soient tou-  
 « chés de nos prières! » Et tandis que Fran-  
 çonnette tombait aux pieds de cet homme,  
 sa mère s'était placée devant l'image chérie  
 et cherchait à la défendre de ses faibles  
 mains.

Cette altercation attira le propriétaire qui,  
 déjà mécontent de voir le mauvais succès de  
 la vente, entra d'un air brutal. La pauvre  
 femme courut à lui: « Monsieur, monsieur,  
 « vous m'avez tout enlevé, et je vous le par-  
 « donne: car enfin mon bien était devenu le  
 « vôtre, puisque je ne peux pas vous payer;  
 « mais on veut m'ôter cette image! c'est celle  
 « de ma sainte patronne, devant laquelle je  
 « fais mes prières depuis quarante ans. C'est  
 « cette image qui reçut le premier regard  
 « de ma fille, et le dernier regard de  
 « mon mari! Car je l'ai mise à cette place le  
 « jour de mes noces, et c'est tout ce qui me  
 « reste de lui! Grâce! pitié! laissez-moi cette

« image. Qu'en voudriez-vous faire, à pré-  
 « sent qu'elle est aussi vieille que je suis  
 « vieille, aussi prête à s'en aller en lambeaux  
 « que je suis prête à m'en aller en poussière.»  
 Et ses larmes coupèrent sa voix.

Le méchant homme ne daigna pas même lui  
 répondre. Il avait silencieusement ouvert son  
 couteau pour arracher les clous qui retenaient  
 la feuille, et y étant parvenu, il l'apporta sur  
 la place. « Qui veut cette superbe peinture  
 « pour deux sous? » dit le crieur. « Deux  
 « sous, pas davantage; personne ne parle? »

Il l'approcha des spectateurs, parmi les-  
 quels se trouvait un groupe de plusieurs mes-  
 sieurs de la ville qui se promenaient sur les  
 bords de l'Aveyron, et que la curiosité avait  
 arrêtés un moment pour voir la vente. Les  
 deux habitantes de la chaumière n'assistaient  
 pas à cette profanation de l'objet de leur cul-  
 te. Marianous s'était presque évanouie de dou-  
 leur, et sa fille lui donnait des soins en pleu-  
 rant.

« Deux sous! répéta le crieur; deux sous!  
 « N'y a-t-il personne ici dont la Sainte Vierge  
 « soit la patronne? enchérissez. »

« Trois sous! » s'écria une jeune fille qui  
 s'appelait Marianette.

« Cinq francs ! » répondit un des messieurs de la ville qui, pour la première fois, venait de jeter les yeux sur la figure de la Madone. Le crieur fut tellement interdit qu'il resta muet ; ses bras en tombèrent d'étonnement. Il regarda l'enchérisseur d'une manière si plaisante que tout le monde se prit à rire.

« Vingt francs ! » ajouta une seconde voix, partie du même groupe.

« Vingt francs ! » murmura le crieur avec la voix et la figure d'un homme qui fait un rêve.

« Trente francs ! » cria la première voix.

« Quarante francs ! » ajouta la seconde.

« Cent francs !

« Deux cents francs !

« Cent écus !

« Cinq cents francs !

« Cinq cents francs ! » répéta le crieur. Il y avait un murmure confus parmi les villageois.

« Huit cents francs ! » interrompit l'un des enchérisseurs, avec un empressement qu'il voulait combattre.

« J'en donne mille écus, » ajouta l'autre impassible. Il y eut un moment de silence après lequel le crieur dit deux fois lentement : « Mille

« écus ! mille écus ! personne ne dit rien ? » adjudé. »

« Monsieur, » dit le jeune peintre qui avait reconnu au premier coup d'œil le chef-d'œuvre qui se présentait à lui, « vous avez là un « admirable Murillo : j'aurais donné ma fortune d'artiste pour vous le disputer, mais « vous avez à votre disposition la fortune du « gouvernement : vous deviez l'emporter sur « moi. A mon retour à Paris, j'irai au Musée (1) voir cette merveille, ajouta-t-il en « souriant ; là, du moins, elle sera presque « à moi. » Puis il s'éloigna, jetant un regard d'envie sur la sublime peinture que son antagoniste serrait avec soin dans son porte-feuille, en échange de trois billets de mille francs que les assistans regardaient avec de grands yeux stupides.

Quand Marianous revint à elle, et qu'on lui conta cette merveilleuse histoire, elle ne put et ne voulut l'expliquer que par un miracle de sa patronne. On juge si elle et sa fille furent heureuses toute leur vie avec tant d'argent. Elles connurent l'aisance. Chaque année,

(1) Ce tableau est effectivement dans la galerie du Louvre.

à l'anniversaire du jour où l'on avait vendu ses meubles, Marianous faisait dire une messe et brûler un cierge à la chapelle de la Vierge. Elle avait acheté une nouvelle image qui représentait la mère du Sauveur enlevée au ciel au milieu d'une nuée de têtes d'anges, mais cette image lui rappelait bien souvent celle qu'elle avait perdue, et malgré tout le bonheur qu'elle devait à sa petite fortune, un regret entraînait dans son cœur, une larme effleurait ses yeux, et elle disait à sa fille : « Ma belle image de la Vierge ! »

Assurément, il n'y a pas de miracle dans cette histoire, et cependant on peut y voir une récompense céleste de la dévotion de cette pauvre femme, qui disait de si grand cœur, heureuse ou malheureuse : « Sainte Marie, j'espère en vous ! »

## XVII.

## Les deux Pestes.

## HISTOIRE.

L'intervention du christianisme n'a jamais eu plus de puissance que dans les grandes calamités ; la céleste origine de la religion ne se fait voir nulle part avec autant d'éclat qu'au milieu des désastres, lorsqu'il s'agit de consoler, de soutenir et de réparer. Quand tous les esprits sont vaincus par la force du mal, que tous les fronts se prosternent dans la pous-

à l'anniversaire du jour où l'on avait vendu ses meubles, Marianous faisait dire une messe et brûler un cierge à la chapelle de la Vierge. Elle avait acheté une nouvelle image qui représentait la mère du Sauveur enlevée au ciel au milieu d'une nuée de têtes d'anges, mais cette image lui rappelait bien souvent celle qu'elle avait perdue, et malgré tout le bonheur qu'elle devait à sa petite fortune, un regret entraît dans son cœur, une larme effleurait ses yeux, et elle disait à sa fille : « Ma « belle image de la Vierge! »

Assurément, il n'y a pas de miracle dans cette histoire, et cependant on peut y voir une récompense céleste de la dévotion de cette pauvre femme, qui disait de si grand cœur, heureuse ou malheureuse : « Sainte Marie, j'espère en vous! »

## XVII.

## Les deux Pestes.

## HISTOIRE.

L'intervention du christianisme n'a jamais eu plus de puissance que dans les grandes calamités; la céleste origine de la religion ne se fait voir nulle part avec autant d'éclat qu'au milieu des désastres, lorsqu'il s'agit de consoler, de soutenir et de réparer. Quand tous les esprits sont vaincus par la force du mal, que tous les fronts se prosternent dans la pous-

sière, que l'espoir et toutes les consolations humaines ont disparu, alors l'œuvre du christianisme commence; sa parole rend le courage aux affligés et leur fait lever les yeux vers le ciel; et sa main soutient les nations tremblantes pendant qu'elles cheminent à travers les mauvaises journées de leurs pèlerinages. Mission sublime que la religion s'est toujours attribuée! Les archives des siècles fournissent des preuves innombrables de ces vérités. Nous en citerons aujourd'hui deux exemples: l'un puisé dans l'histoire moderne; l'autre dans l'histoire de nos jours.

Au mois d'août 1720, la peste d'Orient éclata à Marseille: elle y avait été apportée dès le 25 mai de cette année par le capitaine Chataud, venu de Tripoli. Il est impossible, à moins de lire l'histoire détaillée de ce fléau, de se figurer par quel concours de circonstances fatales; par quel aveuglement des magistrats, des médecins, des intendans de santé, la contagion se glissa au sein de Marseille, s'y développa lentement, mais sans obstacles, jusqu'à l'heure enfin où, comme un torrent qui rompt toutes ses digues, elle déborda sur la ville entière, frappant des deux mains et de toutes parts comme l'Ange

exterminateur, et criant d'une voix terrible à l'oreille des insensés qui voulaient nier sa présence: « Ce jour est votre dernier jour! »

Autant la sécurité avait été grande dans les premiers jours de la maladie, autant la terreur fut inouïe lorsque le nombre de ses victimes ne permit plus de la méconnaître. Les magistrats et les habitans perdirent courage dès qu'ils eurent envisagé en face l'horrible réalité. On ne vit plus qu'un moyen de salut, la fuite; et la moitié de la population l'employa. Les riches se hâtèrent de rassembler des provisions et de regagner celles de leurs bastides qui étaient situées dans l'intérieur du cordon sanitaire qu'on venait de tracer autour de Marseille, les pauvres quittèrent la ville en grand nombre, et se réfugièrent dans des rochers, dans des cavernes, et sous des tentes dressées à la hâte. Les gens de mer s'embarquèrent avec leurs familles sur des vaisseaux et sur des barques, formant, pour ainsi dire, dans le port et dans la rade, une ville flottante au milieu d'une ville immobile. Vaines précautions! La plupart de ces malheureux avaient emporté avec eux le germe mortel, et la contagion s'enfuyait à leur suite; mais l'émigration n'en était pas moins générale;

et les officiers de justice, les directeurs des hôpitaux, les intendants de la santé, les conseillers de ville, tous les officiers municipaux, excepté les échevins, eurent bientôt disparu.

Il y avait alors à la tête du clergé marseillais un homme dont le nom rappelle en un seul mot tout ce qu'il y a de plus noble, de plus courageux, de plus dévoué, de plus sublime dans les vertus qu'inspire la religion chrétienne, et dont on ne peut lire l'histoire sans larmes et sans frisson; ce prélat, ce confesseur, cet apôtre, s'appelait Belzunce. C'était un homme d'une naissance illustre, d'une grande éloquence, d'une science universelle; mais on ne se souvient que de sa charité. M. de Belzunce était depuis douze ans évêque de Marseille. Dès que la contagion eut éclaté, il comprit sa position comme saint Charles Borromée avait compris la sienne, et sortant de son palais épiscopal, le front calme et avec un sourire sur les lèvres, il alla droit à la peste, et commença avec le fléau envoyé par l'enfer une lutte terrible dont l'envoyé de Dieu sortit vainqueur. A sa voix, les chanoines de son chapitre, les curés et les vicaires de son diocèse, les religieux de toutes les communautés, tout ce qu'il y avait de prêtres à

Marseille, comprit qu'il s'agissait du martyr, et courut se ranger autour de lui. Il n'y a pas d'éloges à donner à un dévouement pareil, il suffit de le raconter. A toutes les heures du jour ou de la nuit, déjà malades, ou bien portans encore, ces dignes ministres du Dieu qui but le calice du jardin des Olives, se répandaient dans les quartiers les plus infectés de la ville. Comme des anges consolateurs, ils apparaissaient au chevet des malades avec les secours de l'art et les secours de la religion; car un grand nombre de médecins, et entre autres ceux que le régent avait envoyés, avaient tremblé à l'aspect de la contagion, et s'étaient éloignés de Marseille. Animé par la charité, la plus féconde des vertus évangéliques, M. de Belzunce semblait se multiplier. Partout il s'avancait à la tête de son clergé, et son titre d'évêque ne lui servait qu'à réclamer une plus grande part de fatigues et de dangers. La plupart des pestiférés, chassés de tous côtés, traqués comme des bêtes fauves, se réfugiaient sur le port, dans les promenades et dans les rues: c'était là que M. de Belzunce venait les assister. Des prêtres le suivaient chargés de provisions et de médicamens. Aux malades qu'il avait espérance de sauver, il

prodiguait des soins et des encouragemens ; à ceux dont la vie semblait condamnée, il montrait le ciel, et de ses mains tremblantes il administrait les saints sacremens. La mort était de toutes parts autour de lui ! la mort, il la respirait dans le dernier soupir des malades sur lequel il était penché ; il la touchait en pansant leurs horribles plaies, et marchait sur elle en foulant aux pieds leurs habits pestiférés. La mort ! à chaque instant elle frappait quelqu'un des prêtres qui lui servaient de cortège ; elle tournait autour de lui comme une bête farouche autour de sa proie, et semblait ne l'épargner si long-temps que pour jouir de son agonie. Il fut sauvé pourtant ; mais quelle autre religion pourra jamais offrir d'aussi magnanimes spectacles, inspirer d'aussi courageux sacrifices ?

Ce fut au mois de septembre que la contagion acquit le plus de violence, il mourait mille personnes par jour. Les rues étaient encombrées de cadavres : on avait bien mis en liberté un grand nombre de galériens pour les charger du soin des funérailles ; mais ils n'y pouvaient suffire, et la mortalité augmentait au fur et à mesure de la putridité de l'air. Marseille offrait alors un spectacle qui est ad-

mirablement peint dans un mandement que M. de Belzunce écrivit pour prescrire des pénitences et des prières :

« Malheur à nous et à vous, mes très chers  
 « frères, si tout ce que nous voyons, tout ce  
 « que nous éprouvons depuis long-temps  
 « n'est pas encore capable de nous faire ren-  
 « trer en nous-mêmes ! Une quantité prodigieuse de familles sont entièrement éteintes  
 « par la contagion ; le deuil et les larmes sont  
 « introduits dans toutes les maisons, un  
 « nombre infini de victimes est déjà immolé  
 « à la justice d'un Dieu irrité ; et nous, qui  
 « ne sommes peut-être pas moins coupables  
 « que ceux de nos frères sur lesquels le Seigneur vient d'exercer ses plus redoutables  
 « vengeances, nous pourrions être tranquilles,  
 « ne rien craindre pour nous-mêmes, et ne  
 « pas faire tous nos efforts pour tâcher, par  
 « notre prompt pénitence, d'échapper au  
 « glaive de l'Ange exterminateur !

« De quel spectacle affreux n'avons-nous  
 « pas été et ne sommes-nous pas encore les  
 « tristes témoins ? Nous avons vu tout à la  
 « fois les rues de cette vaste cité bordées des  
 « deux côtés de morts à demi pourris, si  
 « remplies de hardes, de meubles pestiférés

« jetés par les fenêtres , que nous ne savions  
 « plus où mettre les pieds. Nous avons vu  
 « une infinité de malades devenir un objet  
 « d'horreur et d'effroi pour les personnes  
 « même à qui la nature devait inspirer pour  
 « eux les sentimens les plus tendres et les plus  
 « respectueux ; abandonnés de tout ce qu'ils  
 « avaient de plus proche ; jetés inhumaine-  
 « ment hors de leur propre maison ; placés  
 « sans aucun secours dans les rues parmi les  
 « morts , dont la vue et la puanteur étaient  
 « insupportables. O combien de fois , dans  
 « notre très amère douleur , nous avons vu  
 « ces moribonds tendre vers nous leurs mains  
 « tremblantes pour nous témoigner leur joie  
 « de nous revoir encore une fois avant de  
 « mourir , et nous demander ensuite avec  
 « larmes , et dans tous les sentimens que la  
 « foi , la pénitence et la résignation la plus  
 « parfaite peuvent inspirer , notre bénédic-  
 « tion et l'absolution de leurs péchés ! Com-  
 « bien de fois aussi n'avons nous pas eu le  
 « regret d'en voir expirer presque sous nos  
 « yeux , faute de secours !.....

« Nous avons vu les corps de quelques ri-  
 « ches du siècle , enveloppés d'un simple  
 « drap , mêlés et confondus avec ceux des

« plus pauvres et des plus méprisables en ap-  
 «arence, jetés comme eux dans de vils et in-  
 «fâmes tombereaux, et traînés avec eux, sans  
 « distinction aucune, dans une sépulture  
 « profane, hors de l'enceinte de nos murs.  
 « Marseille, cette ville si florissante, si su-  
 «perbe, si peuplée, il y a peu de mois ;  
 « cette ville si chérie dont vous aimiez à faire  
 « remarquer et admirer aux étrangers les dif-  
 «férentes beautés, dont vous vantiez si sou-  
 «vent et avec tant de complaisance la magni-  
 «ficence ; cette ville dont le commerce s'é-  
 «tendait d'un bout de l'univers à l'autre, où  
 « toutes les nations, même les plus barbares  
 « et les plus reculées, venaient aborder cha-  
 «que jour ; Marseille est tout-à-coup abat-  
 «tue, dénuée de tout secours, abandonnée  
 « de la plupart de ses habitans. Toute la  
 « France, toute l'Europe est en garde contre  
 « eux ; ils sont devenus odieux au reste des  
 « mortels ! Quel étrange changement ! et le  
 « Seigneur fit-il jamais éclater sa vengeance  
 « d'une manière plus terrible et plus mar-  
 «quée ? »

Le jour de la Toussaint, M. de Belzunce  
 fit dresser un antel funèbre au milieu du  
 Cours, et dès le matin, étant sorti de son pa-

lais, pieds nus, un flambeau à la main, il alla, dans cet appareil de suppliant, jusqu'à l'endroit où il voulait implorer la miséricorde céleste. Le glas des morts sonnait à toutes volées; le bruit sourd des canons se faisait entendre; tout un peuple pâle et désolé s'était prosterné sur le Cours et dans toutes les rues d'où l'on pouvait voir l'autel. Tous les yeux qui pouvaient encore pleurer étaient remplis de larmes, toutes les poitrines étaient gonflées de sanglots, toutes les voix répétaient les paroles du prophète: *Seigneur, Seigneur! j'ai crié vers vous du fond de l'abîme!* et sur l'autel du Cours, tendu de noires draperies, le chef spirituel de tous ces infortunés célébrait le saint sacrifice, et tout bas offrait sa vie pour désarmer la colère divine.

Tant de prières, tant de vertus, tant de larmes apaisèrent en effet la Providence. La fureur de la maladie décrut rapidement; mais elle resta près d'une année à disparaître entièrement de Marseille; elle y avait fait cinquante mille victimes.

Il y a deux années, un fléau venu aussi de l'Orient a déployé ses ailes sur notre grande ville. Le choléra, plus terrible que la peste, puisque sa cause est encore un mystère, et

que les efforts de l'art se sont brisés contre lui; le choléra rompant toutes les prévisions, déjouant tous les calculs, apparut tout à-coup au milieu de nous, par une tiède journée de printemps, sous un ciel pur, dans un air embaumé de la végétation naissante. En peu de jours le nombre des victimes fut immense. Le deuil entra dans toutes les familles; les hôpitaux regorgèrent de malades; les rues furent encombrées de corbillards. Alors un prélat qui vivait obscur, caché, pour ainsi dire pros- crit, ignoré de tout le monde, excepté des pauvres, ce prélat sortit de sa retraite et s'avança vers les murailles de l'Hôtel-Dieu. Il ne se souvenait point s'il y avait eu des Borromée et des Belzunce; il suivait leur exemple, parce qu'il obéissait au cri de ses entrailles et à la voix de la religion. Il entra dans la salle des malades, et à cette époque on ne savait pas encore si le choléra était une contagion ou une épidémie. Il s'approcha du lit des moribonds et les toucha de ses mains, et il leur dit de ces paroles consolantes et douces qui détachent de la vie et qui font espérer dans la mort. Parmi ceux auxquels il prodiguait ses soins évangéliques, plusieurs avaient contribué sans doute à le chasser de son pa-

lais ; plusieurs avaient demandé sa tête avec des hurlemens de cannibales ; plusieurs avaient démoli sa maison derrière Notre-Dame et sa maison de Conflans. Mais lui, s'il se souvenait de ces momens d'épreuve, c'était pour être plus affectueux encore auprès de ceux qui lui avaient valu de si mauvais jours. Il leur disait : « Espérez, mes fils ; » et puis il leur montrait le crucifix où le Sauveur des hommes avait souffert tant de tortures ; et quand il se retira, au milieu d'un concert de bénédictions, au milieu d'un déluge de larmes, les médecins qui l'avaient suivi, les infirmiers qui avaient reçu ses largesses, tout le monde disait : « Est-ce là cet homme sur la tête duquel les partis ont assumé tant de haines ? » « Qui donc a donné à ses paroles tant d'ontion et de douceur ? Les orages politiques l'ont fait presque pauvre : où donc a-t-il trouvé toutes les aumônes qu'il nous a faites ? »

A dater de ce jour, jusqu'à la fin de l'épidémie, la vie de ce prélat fut une suite d'œuvres évangéliques. A plusieurs reprises, tous les hôpitaux de Paris furent visités par lui, et chacune de ses visites était marquée par des aumônes nouvelles ; et chaque fois qu'il sor-

tait d'une salle de malades, il y en avait qui répétaient en pleurant ses paroles, et qui bénissaient les consolations puissantes de la religion. On fut obligé d'élever des hôpitaux provisoires, des ambulances ; aussitôt il écrivit aux ministres, et mit à leur disposition les couvens, les séminaires de Paris et sa maison de campagne de Conflans à peine relevée. Cet exemple fut suivi par le clergé de tout son diocèse. Les séminaristes de Saint-Sulpice, les prêtres de Saint-Lazare, s'offrirent pour être infirmiers des malades ; enfin le génie de la religion chrétienne se montra, comme autrefois, de tous les côtés, sous toutes ses formes, avec toute son abnégation, tout son oubli des injures, toute son inépuisable charité. Pures vertus qui avez lui dans ces temps d'orage, rapides éclairs de lumière qui avez passé dans cette nuit sombre, avez-vous appris aux peuples quelle route ils devraient suivre et quelle bannière devrait les rallier ?

M. de Belzunce fut nommé à l'archevêché d'Aix ; mais il refusa de quitter son diocèse et ses ouailles chéries. Tant de souvenirs devaient l'y rattacher ! et puis il savait que les vertus chrétiennes ne peuvent être récompensées par les hommes. Le prélat qui est à la tête du clergé de Paris le sait aussi.



C'était au milieu de l'année 18..... vers le soir : une foule nombreuse circulait dans les rues et sur les promenades, car la chaleur avait été accablante dans la journée, et chacun semblait avide de se rafraîchir au souffle d'une brise légère qui venait de s'élever.

Cependant des nuages de vapeurs se balançaient dans les airs, comme de lourdes

montagnes prêtes à se résoudre en des torrens de pluie. En effet, Paris fut bientôt inondé par une de ces averses qui ôtent aux piétons attardés le loisir de se montrer difficiles sur le choix d'un abri.

Donc, trois jeunes gens qui se promenaient sur les boulevards furent charmés de trouver un refuge dans un cabinet de lecture, où la pluie avait attiré plus de monde qu'il ne pouvait raisonnablement en contenir. Au lieu de suivre l'exemple général, de prendre un livre ou une gazette, ils s'engagèrent dans une conversation qui bientôt devint si bruyante, que chacun des assistans leur lança un regard mécontent; car c'est une véritable infraction à la liberté individuelle que le bruit dans un cabinet de lecture.

Cependant un lecteur seul n'avait encore donné aucune marque de déplaisir aux trois amis, bien qu'il fût assis à quelques pas d'eux, ce qui devait lui rendre leur présence d'autant plus incommode. Un énorme in-quarto était ouvert devant lui, sur le tapis vert de la table, et ses yeux ne le quittaient que pour se reporter sur un cahier de papier où il prenait des notes.

C'était un homme d'une trentaine d'années

environ, à l'air calme et méditatif, au front saillant et développé, dont les rides précoces trahissaient des veilles laborieuses, les nobles efforts d'une intelligence vaste et féconde. Il y avait dans toute sa personne un cachet de distinction difficile à méconnaître; cependant ses vêtements, quoique d'un drap très fin, n'indiquaient aucune prétention au luxe ou à l'élégance, car la couleur en était sombre et la coupe sévère.

De temps en temps il abandonnait son travail pour se livrer à ses pensées; et parfois ses yeux s'animaient d'une de ces expressions qui décèlent une âme ardente et énergique; mais aussitôt il les baissait vers la terre comme honteux de lui-même, et ses traits reprenaient la gravité qui leur était habituelle.

Son extérieur contrastait singulièrement avec celui des trois jeunes gens que nous venons de citer: ceux-ci continuaient à causer et à rire, sans s'inquiéter des murmures qu'une conduite si inconvenante excitait dans l'assemblée. Leur visage enflammé accusait les suites de l'intempérance; néanmoins il était évident, à leur tournure et à leur langage choisi, qu'ils appartenaient à une classe élevée de la société.

L'un d'eux, Ernest Dosmon, qui se faisait remarquer par la vivacité et la finesse de ses réparties, jetait souvent un coup d'œil furtif sur l'étranger; puis une expression de dépit froissait ses lèvres, car il ne pouvait se dissimuler que ses traits d'esprit ne produisaient aucun effet sur lui; cependant il voulait à tout prix attirer son attention, et, se penchant sur son épaule:

« — Monsieur, lui dit-il, cet ouvrage doit être bien intéressant, car il paraît absorber toutes vos facultés? »

Cette question, faite d'un ton assez impertinent, ne reçut point de réponse. Tout le sang d'Ernest se porta à son visage; il avait surpris un sourire railleur sur celui de ses amis.

« — Mon cheval bai est à toi, lui dit l'un d'eux, si tu parviens à obtenir une parole de cet homme impassible.

« — Pourriez-vous reculer votre siège, monsieur? il me gêne. »

Ces mots furent prononcés par Ernest, qui venait effrontément d'approcher son tabouret de celui de l'étranger.

« — J'ai eu l'honneur de vous dire que

vous me gêniez, monsieur, » répéta-t-il avec un accent provocateur.

Celui auquel il s'adressait leva alors la tête, et Ernest put lire dans ses yeux fixés sur lui plus de compassion que de colère. Exaspéré au dernier point par cette modération, qu'il prit pour du dédain, il poussa rudement l'étranger avec son coude. Ce dernier se leva aussitôt dans l'intention de se retirer; mais le mouvement qu'il fit ayant ébranlé la table, l'écrivoire dont il s'était servi roula sur Ernest, et ses habits furent inondés d'encre.

« — S'il vous fallait une offense envers moi, s'écria-t-il en se dressant, pâle de courroux, devant sa victime, vous pouviez la choisir plus noble, monsieur: ceci est une basse insulte, et je ne souffrirai pas... »

Ses amis, voyant que les choses prenaient une tournure aussi sérieuse, l'interrompirent et cherchèrent à l'apaiser; mais il les repoussa rudement.

« — Monsieur, dit à son tour l'étranger d'un ton calme, bien qu'un léger tremblement agitât ses lèvres, recevez mes excuses pour un accident que le hasard seul a causé. Quant au mot insulte, dont vous venez de

vous servir, il me semble que si l'un de nous peut se l'appliquer, ce n'est pas vous. »

Et son regard incisif parut sonder la conscience d'Ernest. Le jeune homme eut besoin de faire un violent effort sur lui-même, afin de soutenir ce regard sans confusion; mais il s'était trop avancé pour consentir à reculer; d'ailleurs, humilié de la supériorité que l'étranger conservait sur lui, sa fureur ne connut plus de bornes.

« — Monsieur, s'écria-t-il, je persiste à dire que je suis l'offensé, et vous m'en rendrez raison autrement que par de vaines excuses!

« — C'est cependant la seule réparation qu'il soit en mon pouvoir de vous faire. L'offense dont vous vous plaignez a été involontaire: je vous le répète, monsieur; n'est-ce point assez?

« — Et moi, je vous répète que cette réparation est insuffisante; vous m'avez blessé dans mon honneur par un outrage détourné; et cette affaire ne peut se vider que les armes à la main.

« — Je ne me bats point en duel.

« — Alors, vous êtes un lâche! »

L'étranger pâlit, ses beaux traits se con-

tractèrent visiblement, et les témoins de cette scène croyaient déjà entendre sortir de sa bouche les expressions d'une colère longtemps comprimée, lorsqu'après avoir appuyé avec force la main sur son cœur, pour en étouffer les battemens, il dit d'une voix émue, mais douce, en se tournant vers son agresseur :

« — Vous m'avez insulté, jeune homme ; grièvement insulté ; mais puissiez-vous vous le pardonner comme je vous le pardonne ! »

Puis il s'ouvrit un passage à travers la foule et disparut.

Le sourire de triomphe qui se jouait sur les lèvres d'Ernest s'évanouit aux dernières paroles de l'étranger, et quand ses yeux, en le suivant, eurent cessé de le voir, il resta stupéfait, anéanti, entre ses deux amis, qui ne savaient s'ils devaient le féliciter ou le plaindre de sa victoire, tant la révolution qui s'était opérée en lui était évidente et subite.

D'où provenait donc l'ascendant qu'exerçait sur son esprit un homme qui avait souffert qu'on l'accusât de lâcheté sans laisser échapper le moindre signe de colère ?... Manquer de courage était un crime monstrueux pour Ernest, et cependant une secrète intuition lui révélait dans l'étranger une âme

noble et élevée, un de ces êtres d'élite dont on serait fier d'obtenir l'estime, qu'on voudrait pouvoir nommer son ami.

« Ah ! s'il n'était pas lâche, pensait-il, si ce mot flétrissant ne se plaçait pas entre nous, avec quelle joie j'irais lui dire que j'accepte son pardon, que je l'implore une seconde fois, qu'il m'est nécessaire pour calmer les reproches de ma conscience ; car vainement je chercherais à me le dissimuler, tous les torts ont été de mon côté : du moins cette sottise incartade me guérit à jamais de l'intempérance. »

On voit que les qualités qu'Ernest devait à la nature et à une bonne éducation, avaient été plutôt altérées que détruites par une vie mondaine et dissipée. S'étant séparé de ses amis à la porte du cabinet de lecture, il prit la première rue qui s'offrit à lui et arriva insensiblement dans un quartier sombre et désert. Tout entier à ses réflexions, sans but arrêté, il marchait d'un pas rapide, ne regardant pas même autour de lui : il ne put donc remarquer qu'un homme de mauvaise mine épiait sa démarche.

Bientôt cet homme l'aborde et lui demande l'heure. « La nuit est trop obscure, répond étourdiment Ernest, pour que je consulte ma

montre ; mais je suppose qu'il n'est pas loin de dix heures. »

Cette phrase à peine achevée, il se sent saisir au collet par un bras nerveux, son chapeau vole sur le pavé, et il reçoit sur le crâne un coup violent qui l'étourdit. « Aux voleurs ! à l'assassin ! » s'écrie-t-il. Puis une lutte inégale s'engage entre lui et les scélérats, car maintenant ils sont deux.

Déjà il n'a plus de montre, mais sa bourse est encore en sa possession. « — Finissons-en avec lui, dit l'un des voleurs, ses cris vont nous perdre ! » Puis soudain la pointe affilée d'un couteau est dirigée sur la poitrine du malheureux Ernest : il se croit perdu, lorsqu'il échappe au danger par un secours inespéré. Un homme armé d'une canne à épée, fond tout-à-coup sur les malfaiteurs, et, comme la lâcheté accompagne généralement le crime, il ne tarde pas à les mettre en fuite ; mais son sang coule, car il a reçu une blessure au côté.

« — Homme généreux, s'écrie Ernest, en lui serrant la main avec force, vous avez exposé votre vie pour sauver la mienne... dites, comment puis-je reconnaître un tel service ?

« — C'est à Dieu seul que votre reconnaissance doit s'adresser, répond son libérateur ;

je n'ai été que l'instrument de sa volonté. » Au son de cette voix, Ernest se frappe le front avec violence.

« Infâme que j'étais ! s'écrie-t-il ; et moi qui l'accusais de lâcheté !... Monsieur, poursuit-il en se tournant vers l'étranger qui vient aussi de le reconnaître, mon indigne conduite envers vous, la noblesse de la vôtre, m'ôtent tout moyen de justification : en opposant le pardon à l'injure, en m'enseignant ce que c'est que le vrai courage, vous m'avez rendu bien vil à mes yeux : n'importe, je vous remercie de la leçon, car je sens qu'elle ne sortira jamais de ma mémoire !

« — Ne parlons plus du passé, réplique son compagnon d'un ton affectueux : il n'est point de fautes qu'un sincère repentir n'efface, et le léger tort que vous croyez avoir à vous reprocher envers moi cesse d'en être un dès que vous l'avouez avec tant de franchise.

« — J'accepte votre pardon, dit Ernest en saisissant la main que lui présentait l'étranger : toute la générosité doit être de votre côté ; cependant, si je n'ai aucun droit à votre estime, croyez du moins que je sais apprécier, honorer la vertu. »

Tout plein de son émotion, Ernest suivait

son libérateur, sans s'apercevoir qu'il se dirigeait dans un quartier opposé au sien : ce n'est qu'en le voyant s'arrêter devant une maison située dans le faubourg Saint-Germain qu'il reconnut sa distraction ; mais, avant de le quitter, il lui demanda la permission de venir lui rendre ses devoirs le lendemain.

« — Vous ignorez que c'est vous engager à monter quatre étages, » répondit l'étranger en souriant.

« Bon ! se dit Ernest, il est pauvre, je suis riche... » Puis, charmé de cette découverte et de la pensée qu'elle lui avait suggérée, il se disposa à prendre congé de son compagnon. En ce moment la lumière d'un réverbère l'éclairant en entier, Ernest le vit pâle et chancelant, et il remarqua pour la première fois que son linge était taché de sang.

« Vous êtes blessé ! s'écria-t-il. Oh ! veuillez accepter l'appui de mon bras jusque chez vous : c'est comme une grâce que je vous le demande. »

Et tous deux entrèrent en silence dans la maison. Arrivé à son appartement, l'étranger se laissa tomber sur un siège, car sa blessure, bien que légère, avait épuisé ses forces. Ernest effrayé tira le cordon d'une sonnette, et

presque aussitôt un vieillard, à l'aspect vénérable, se montra sur le seuil de la porte restée ouverte.

« Qu'est-ce ? s'écria-t-il en se précipitant vers le blessé ; bonté divine ! qui vous a mis en cet état, monsieur le comte ? »

Puis il jeta sur Ernest un regard interrogateur et soupçonneux.

« Tranquillisez-vous, mon vieil ami, dit son maître, ce n'est qu'une égratignure, voyez ! » Il voulut entr'ouvrir ses vêtements ; mais il lui prit une défaillance qui l'en empêcha.

« Il appelle cela une égratignure ! reprit le vieillard en visitant la blessure. J'avais bien dit qu'il finirait par tomber dans quelque guet-apens, s'il persistait à aller seul la nuit dans ces quartiers déserts, vrais repaires de bandits ! Mais monsieur ne veut pas que je l'accompagne, il prétend faire ses bonnes œuvres lui-même et en secret ; il craint, dit-il, d'exposer la vie de son vieil intendant, une vie qui n'est utile à personne, tandis que la sienne... O mon Dieu ! mon Dieu ! comme son sang coule !... Ingrat enfant, que j'ai tenu tout petit dans mes bras, qui fait toute la joie

de ma vieillesse, et dire que j'ai peut-être à trembler pour ses jours! »

Pendant ce colloque, l'intendant déchirait à la hâte des ligatures dont il bandait la plaie de son maître; puis il lui frottait les tempes avec du vinaigre. « Au nom du Ciel! monsieur le comte, poursuivit-il, répondez à votre pauvre serviteur; dites que vous voulez vivre pour lui, que vous ne vous exposerez plus!

« Si j'allais chercher un médecin? » s'écria Ernest, qui ne pouvait retenir les larmes que lui arrachaient à la fois le remords et l'attendrissement.

« — Non, c'est inutile, dit le blessé, qui ouvrit les yeux, je me sens mieux. » Puis il ajouta, en serrant la main de l'intendant: « Ne craignez rien, mon digne ami; une bonne nuit réparera mes forces, demain il n'y paraîtra plus.

« — Et vous rêverez à quelque nouvelle imprudence! Mais je déclare, moi, que si ce train de vie continue, j'en instruirai madame votre tante, qui vous aime comme son fils, et vous déshériterà; oui, monsieur le comte, elle vous déshériterà! Vous serez bien avancé,

quand toute votre fortune aura été dissipée en charités! il ne vous restera plus rien pour soulager les pauvres; vos enfans, comme vous les appelez, mourront de faim!.... Oh! vous avez beau me faire des signes, poursuivit l'intendant qui s'échauffait de plus en plus: je ne me tairai pas: c'est une juste punition pour les inquiétudes que vous me causez tous les jours. Oui, monsieur, dit-il en se tournant vers Ernest, M. le comte de Vandrec que vous voyez logé dans ce modeste appartement, a cinquante mille livres de rente, et savez-vous à quoi il les emploie?... A nourrir de malheureuses familles qu'il va dénicher, Dieu sait où, et lui se laisserait presque manquer du nécessaire, si je n'y mettais bon ordre en grapillant de côté et d'autre sur les fonds qui me passent par les mains; car, comme il ne peut se multiplier, il faut bien qu'il me charge d'une partie de la distribution de ses aumônes. Oh! c'est un noble jeune homme, monsieur, la bénédiction des pauvres, la gloire de sa famille! »

Et l'intendant, vaincu par son émotion, s'essuya les yeux; mais il est probable qu'il ne se serait pas arrêté en si bon chemin, si le

comte, qui avait recouvré entièrement ses sens, ne lui eût imposé silence.

Pendant ce temps, Ernest était en proie à une violente agitation; tout son corps tremblait, et de grosses larmes inondaient ses joues; enfin, incapable de se maîtriser davantage, il saisit la main de M. de Vaudrec et la portant avec respect à ses lèvres :

« — Oh ! votre pardon ! s'écria-t-il, votre pardon ! je veux encore l'entendre, car je sens que, sans lui, je vivrais misérable ; mais apprenez-moi aussi où vous puisez tant de vertu ? »

Le comte leva ses regards sur un Christ d'ivoire suspendu à la muraille, puis il les reporta avec humilité vers la terre.

« Eh bien ! je servirai le même maître, poursuivit le jeune homme avec enthousiasme : j'abjure mes erreurs, vous serez mon guide, vous me ramènerez dans la bonne voie. Oh ! dites que vous consentez à devenir mon ami, mon frère.... »

M. de Vaudrec, pour toute réponse, ouvrit ses bras à Ernest, qui se précipita sur son sein.

## XIX.

## Le Curé et le Gendarme.

1793.

« Ici vous êtes en sûreté, ces maudits bleus ne vous ôteront pas un seul cheveu de la tête; car, voyez-vous, j'ai de la poudre et du plomb, puis bonne envie de ne pas les manquer, » disait, en 1793, un fermier breton à un curé proscrit à qui il venait de donner asile.

« — Je vous remercie, cher Quidney, ré-

pondit le pasteur ; mais je n'exposerai pas vos jours , ceux de votre femme , de vos enfans , pour sauver les miens. Non , non , Dieu me garde d'une telle lâcheté ; le sang même de mes ennemis doit m'être précieux ; ce sont des hommes , ce sont mes frères , et j'aime mille fois mieux tomber entre leurs mains que de les exposer au moindre péril... Ah ! laissez-moi plutôt reprendre ma route à travers les marais qui me sont bien connus ; si la Providence veut que j'échappe aux persécutions exercées contre moi , elle daignera m'y soustraire ; sinon , je saurai mourir.

«— Mourir ! c'est bientôt dit , reprit le fermier ; il faut du moins tâcher que ce soit le plus tard possible , et puis c'est charité que de tuer ces gens-là pour les empêcher de faire mal.

— Mon ami , ce n'est pas à nous à être leurs juges , encore moins leurs bourreaux ; de vrais chrétiens ne doivent combattre leurs ennemis qu'en priant pour eux. Ah ! promettez-moi , je vous en conjure , si les bleus me surprenaient ici , de ne leur faire aucun mal.

«— Quoi ! il faudrait tranquillement vous laisser égorger ou vous laisser prendre ? Mais , monsieur le curé , vous n'y songez pas. J'ai

un cœur d'homme , voyez-vous , et tant que vous serez dans ma maison , où je vous conseille bien de rester , Dieu aidant , je ferai mon devoir. »

Il faut fuir , se dit tout bas le pasteur ; cet homme braverait tout pour me sauver , le sang coulerait pour moi... Non , je n'achèterai pas l'existence à un tel prix ; demain je m'éloignerai secrètement , j'irai chercher un asile dans quelque lieu sauvage , et si je tombe au pouvoir de mes persécuteurs , je n'aurai du moins compromis la vie de personne.

Le lendemain , en effet , M. Lefebvre , ainsi se nommait le vertueux curé , se leva au point du jour , offrit à Dieu sa fervente prière et s'échappa furtivement sans oser prendre congé de son hôte , qui n'eût point consenti à ce brusque départ.

Déjà il a franchi la haie qui sert d'enclos au verger de la ferme , lorsque , jetant au loin ses regards pour choisir la route qu'il doit suivre , il voit , à une assez grande distance , plusieurs hommes armés se diriger vers la maison qu'il vient de quitter , et qui se trouve isolée de plus d'un quart de lieue du village. Plus de doute , c'est lui , c'est lui qu'on cherche ; il va tomber au pouvoir de ses persécu-

teurs. Il n'est qu'un seul moyen d'échapper au danger qui le menace : il n'a point été vu, il peut retourner sur ses pas, traverser la maison du fermier et s'enfuir de l'autre côté. Oui, mais ce moyen de salut va compromettre l'homme hospitalier qui l'a accueilli dans sa détresse.

« Plutôt mourir s'écrie-t-il ; montrons-nous à ces soldats : ils ont mon signalement, bientôt ils me reconnaîtront, ils me poursuivront, et le brave Quidney sera ainsi à l'abri de tout danger. »

Quittant aussitôt la haie qui le déroberait encore à la vue des hommes armés, ils se montre hardiment à eux, traverse un champ, puis un autre, avec une incroyable vitesse, se jette ensuite au milieu d'un vaste marais où se trouvent des mares profondes ; les soldats l'y poursuivent, et font sur lui une décharge complète de leurs armes... Vains efforts, le plomb meurtrier ne peut l'atteindre ; son agilité lui a donné une avance considérable sur ses ennemis ; un seul parmi eux s'acharne à le poursuivre ; bientôt il l'entend derrière lui halestant de fureur, et, pour comble de maux, une large mare arrête en ce moment sa course. Redoublant de courage cependant, et habitué

d'ailleurs à franchir ces mares à l'aide de longues perches placées ordinairement sur les bords, il en saisit une et s'élance de l'autre côté. Son ennemi voulant suivre son exemple, tombe dans la vase, s'y débat, s'y enfonce ; il va périr... Non, non ; l'homme de Dieu a vu son danger, il retourne sur ses pas, se jette après lui, le ramène à bord et lui dit :

« J'avais cent pas d'avance, je vais les reprendre.

« — Malheur sur ceux qui m'ordonnent de poursuivre un si brave homme ! s'écrie le soldat, les yeux baignés de larmes ; monsieur le curé, je m'appelle Robert, et c'est entre nous deux maintenant à la vie, à la mort. Heureusement les autres là-bas ne peuvent nous voir ; je vais leur faire une histoire pour les éloigner, mais partez vite, adieu, que le ciel vous conserve ! »

En finissant ces mots, il serre avec une profonde émotion la main du pasteur, le regarde encore, puis se hâte de chercher un gué pour repasser la mare.

Qui dira le sentiment de bonheur qui était alors dans l'âme du fugitif ! Il venait de sauver un de ses semblables ; il venait, par sa noble action, d'exciter dans son cœur un vif

regret de s'être montré son ennemi, et cette douce pensée lui fit presque oublier tous les périls qui l'environnaient encore. Bientôt cependant le besoin et la lassitude l'en firent cruellement souvenir ; car, forcé de fuir tous les lieux habités, il manqua d'abri pour reposer sa tête, et de nourriture pour apaiser la faim qui le dévorait. Enfin la Providence, qui veillait sur lui, dirigea ses pas vers les côtes qui avoisinent Saint-Malo : là une barque le reçut et le transporta dans l'île de Jersey, d'où il passa en Angleterre et ensuite dans la capitale de l'Autriche.

Exilé sur la terre étrangère, M. Lefebvre y porta cette douce bienveillance, cette ardente charité qui de tout temps avaient fait battre son cœur à la vue d'un malheureux, quel qu'il fût. Il y porta aussi cette noble énergie que l'adversité ne peut abattre quand elle prend sa source dans la religion, et, faisant usage de toutes les ressources que lui offraient et son devoir et ses talents, il put encore satisfaire son penchant à la bienfaisance, et essuyer les larmes de l'infortune.

Un jour qu'il venait de faire l'aumône, à la porte d'une église, à une pauvre femme accablée sous le poids des années et de la mi-

sère, il l'entendit s'écrier en regardant la pièce de monnaie qu'elle venait de recevoir : « Oh ! si j'avais le double de cela, je pourrais lui faire du bouillon ! »

«—Du bouillon ? Vous avez donc quelqu'un de malade ? »

«—Hélas ! oui, monsieur ; un pauvre prêtre de votre nation : il mourait de faim dans la rue, je lui ai offert mon grenier et la moitié de mon pain ; mais il est si faible, si souffrant, et moi si pauvre ! »

«—Digne femme ! conduisez-moi vers lui, je vous en supplie.

«—Oh ! pour cela, bien volontiers ! »

Et en même temps montrant du doigt une vieille mesure située à quelques pas, elle y fait entrer M. Lefebvre, monte avec lui un escalier raboteux, près de tomber en ruines, et dit en entrant, à un infortuné gisant sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du grenier :

« Allons, du courage, monsieur, voici un Français qui vient vous voir.

«—Un Français ! répond le mourant en soulevant avec peine son œil appesanti. O mon Dieu ! vous avez exaucé ma prière ! »

Profondément ému, M. Lefebvre serre

avec la plus tendre bienveillance la main de l'infortuné et lui dit : « Oui, c'est un Français, c'est un prêtre, un ami, qui espère être assez heureux pour soulager les maux qui vous accablent. »

En un instant tout est changé dans le galeas de la mendicante. Un médecin est appelé ; tous les secours sont prodigués au pauvre malade, et huit jours après il était installé dans le modeste logement de son bienfaiteur ou plutôt de son nouvel ami, qui lui procura ensuite d'honorables moyens d'existence en l'associant à divers travaux littéraires dont il était chargé.

Depuis lors aussi la bonne vieille ne mendia plus, car les deux amis travaillaient pour elle comme pour eux : c'était un devoir ; ils surent l'accomplir, et tous deux y mirent un tel zèle qu'ils parvinrent à placer sur la tête de l'excellente femme une petite somme qui mit sa vieillesse à l'abri du besoin.

Ils étaient donc heureux ? Non, car ils songeaient à la France, à cette patrie si chère qu'on essaierait vainement d'oublier sur la terre d'exil.

« O mon pays ! ne vous verrai-je donc plus ? » disait souvent M. Lefebvre en laissant échapper des larmes.

« O mon pauvre père ! faudra-t-il donc mourir loin de vous, loin de ces montagnes où ma jeunesse s'éleva à l'ombre du sanctuaire ? » disait son ami, qui était un ancien moine de l'abbaye de Saint-Bernard ; et tous deux alors, se serrant la main, jetaient sur le sol étranger des regards pleins de tristesse.

Enfin l'horizon politique s'éclaircit ; beaucoup d'émigrés français obtinrent leur radiation de la liste fatale ; et d'autres, n'ayant personne pour solliciter cette faveur, essayèrent de franchir nos frontières à l'aide de quelque déguisement : les deux amis furent du nombre de ces derniers. Fatigués d'un exil qui chaque jour leur devenait plus insupportable, ils partirent, espérant que la Providence daignerait seconder leurs vœux. Les fatigues de la route, qu'ils durent faire à pied, les privations qu'ils eurent à souffrir, rien ne put ralentir l'ardeur dont ils étaient animés. Déjà ils avaient quitté l'Allemagne et traversé une partie de la Belgique conquise par la France ; encore quelques lieues, et ils allaient toucher le sol de leur patrie. Mais, hélas ! un obstacle invincible vient tout-à-coup anéantir leur plus chère espérance. De nouveaux ordres ont été donnés sur les frontières ;

partout s'exercent de rigoureuses recherches, et les deux exilés n'osent plus avancer ni retourner sur leurs pas. Une caverne profonde, au milieu d'un bois, devient pendant plusieurs jours leur unique asile, et, pour comble de maux, M. Lefebvre a la douleur d'y voir tomber son ami dans un état d'anéantissement qui semble annoncer sa fin prochaine.

« O mon Dieu ! je me soumetts à votre sainte volonté ; mais laisserez-vous périr celui qu'une fois déjà vous avez permis que j'arrachasse à la mort ? » dit-il un matin en considérant avec effroi cet infortuné ; puis, sortant de la caverne, il se décide à braver tous les dangers pour aller lui chercher au village voisin quelques secours qui relèvent ses forces.

D'abord sa propre faiblesse rend sa marche lente et difficile ; mais la pensée qui l'anime soutient son courage, et déjà il a atteint la lisière du bois, lorsque soudain une voix lui crie : « Halte-là ! où allez-vous ? » En même temps un brigadier de gendarmerie se présente à lui et le regarde fixement.

« Vous vous nommez Lefebvre, vous êtes prêtre et émigré ? »

« Cela est vrai, répond sans hésiter le verveux curé, et vous m'arrêtez sans doute ? »

« Mon devoir comme gendarme serait de le faire, mon devoir comme homme est de vous sauver si je peux. »

Pour la première fois alors M. Lefebvre jette les yeux sur la figure du brigadier dont il n'avait remarqué jusque-là que l'uniforme : cette figure, couverte de cicatrices, est animée d'une profonde émotion.

« Vous me regardez et ne me reconnaissez pas ; avez-vous donc oublié les marais où un pauvre soldat, qui avait tiré sur vous et qui vous poursuivait, allait se noyer sans votre secours ? lui demande le militaire en lui prenant la main. Eh bien, il vous reconnaît, lui : vos traits sont restés gravés dans mon cœur avec votre noble action ! »

«—Se peut-il, mon ami ? »

«—Oui, votre ami ; car, je vous l'ai dit, c'est entre nous à la vie, à la mort. » Et le prêtre et le gendarme se jettent dans les bras l'un de l'autre.

« Ce n'est pas le tout, reprend ensuite ce dernier ; on fait en ce moment de nouvelles poursuites contre les émigrés et les prêtres réfractaires : cela ne durera pas ; mais cependant si vous étiez découvert, ce serait fait de vous. Écoutez ; je me suis marié dans le village

ici près, j'y commande la brigade; le maire est l'oncle de ma femme, il vous donnera un passeport; venez avec moi, vous serez le bienvenu de ma famille: elle sait combien de fois j'ai souhaité cet heureux moment.... Eh bien! hésiteriez-vous à vous confier au brigadier Robert? sachez qu'il n'a jamais trompé personne.

« Robert, vous vous méprenez sur mon hésitation. A Dieu ne plaise qu'il s'élève dans mon cœur un seul doute sur votre loyauté; mais mon sort est lié à celui d'un ami, d'un compagnon d'exil que je n'abandonnerai pas dans sa détresse, et que je n'ose vous prier de sauver avec moi. »

Ici Robert porte la main à son front, et semble hésiter à son tour, mais bientôt la générosité de ses sentimens l'emporte. « Après tout, dit-il, comme répondant à une objection qu'il venait de se faire à lui-même, tout cela peut se faire avec adresse; ils n'en sauront rien, et c'est leur épargner un nouveau crime.... Puis, regardant M. Lefebvre: « Alons, j'en sauverai deux au lieu d'un, sans cela je vois bien que vous ne seriez pas content, et que je ferais pour vous une chose inutile.

Quelque temps après les deux exilés revi-

rent la France, emportant au fond de leur cœur le souvenir du brave Robert. Ce dernier eut depuis le bonheur d'aller se fixer avec sa famille près de son noble ami, qui, rendu à ses paroissiens, les édifie encore chaque jour par son zèle, ses vertus et sa touchante bonté.

avaient enfantés n'avaient rien perdu de leur désastreuse influence. Les armées de la restauration, composées des glorieux élémens de la grande armée, héritèrent de cette réulsion vague qui existait en France contre la bienfaisante intervention de la religion hors de ses temples. Les soldats, et surtout ceux que d'honorables et vieux services désignaient à la reconnaissance du pays, ne virent pas, sans éprouver un profond mécontentement, le rétablissement, dans les divers corps de l'armée, de l'antique et prévoyante institution des aumôniers, qui remonte au règne de Charlemagne.

L'anecdote qu'on va lire, et qui repose sur les faits les plus authentiques, servira à prouver à la fois, d'une manière touchante, et l'injustice de cette haine aveugle, et l'heureuse influence que la religion peut exercer sur les esprits les plus prévenus.

Au commencement de 1817 il y avait en garnison à Amiens un régiment de dragons, remarquable par sa belle tenue; il était en partie composé de vieux soldats qui avaient fait la longue et sanglante guerre de la Péninsule. Sur la demande du nouveau colonel, un aumônier fut attaché à ce beau corps. Cette circonstance excita aussitôt de vives rumeurs parmi les soldats.

Celui de tous qui se distingua le plus, au milieu de ce débordement général de mauvaise humeur et de colère, fut le maréchal-des-logis Bertrand, dont les longues mous-



### L'Aumônier du régiment.

Les armées de la république et de l'empire, qui, par la permission de Dieu, ont accompli tant de faits glorieux, fières si long-temps de leurs éclatans succès, avaient oublié, comme la nation qu'elles représentaient sur les champs de bataille, celui qui peut seul dispenser la victoire. Leur désespoir fut grand au jour des revers, parce que le nom du Très-Haut n'était ni sur leurs drapeaux, ni dans leurs cœurs. Les désordres de la révolution française avaient porté leurs fruits, et les déplorable doctrines philosophiques qui les

taches commençaient à grisonner et qui portait fièrement sur sa poitrine la croix de la Légion-d'Honneur, obtenue par lui pour une action d'éclat sur le champ de bataille, et trois chevrons d'or sur le bras gauche, qui attestaient ses longs services. Cet homme, d'une taille colossale et dont le visage, sillonné par les profondes cicatrices d'anciennes blessures, portait l'empreinte de cette mélancolie austère naturelle aux vieux soldats, était respecté comme le drapeau du régiment, et exerçait sur ses camarades une grande influence. Tous les mécontents se groupèrent autour de lui, et il fut résolu que l'aumônier essuierait de leur part tant de refus brutaux et d'humiliations, qu'il renoncerait lui-même à des fonctions devenues trop pénibles.

L'ecclésiastique qui venait parmi ces soldats remplir son évangélique mission de conciliation et de paix, était un jeune homme nouvellement promu aux ordres sacrés, et que, pour obéir à des considérations dont on comprendra la convenance, nous appellerons l'abbé Lubbert. Destiné d'abord lui-même à la carrière militaire, élève de l'école Polytechnique, la grâce était venue visiter le nouvel aumônier au milieu des graves études pratiquées dans cette institution célèbre. Homme doux et bienveillant, mais aussi homme de courage et de science, l'abbé Lubbert, connaissant d'avance les irritans préjugés qui allaient l'accueillir dans la carrière à laquelle il se dévouait, ne se laissa

point effrayer par les symptômes menaçans d'un orage que sa conscience lui ordonnait de braver.

La conduite de l'abbé Lubbert, pleine de prudence et de charité, ne tarda pas, sinon à désarmer la haine, du moins à prouver l'exagération des craintes que sa présence avait soulevées.

Croira-t-on cependant qu'une réserve aussi sage aliéna plus de cœurs à l'abbé Lubbert que n'aurait pu le faire un zèle imprudent et outré!... Affable et poli avec tous ceux qui lui adressaient la parole, il n'allait point au devant des hommes, non par défiance de lui, ni par crainte des autres, mais seulement dans l'espoir de faire disparaître peu à peu les préventions attachées autour de lui au saint habit qu'il portait.

On avait parlé à l'abbé Lubbert de l'influence de Bertrand et de l'importance que son exemple pouvait avoir aux yeux de ses camarades; il songea à conquérir cet homme: le mot n'est pas exagéré quand on se fait une idée de l'apreté de caractère et des longues habitudes anti-religieuses du vieux maréchal-des-logis; mais Dieu devait au jeune aumônier la récompense de son évangélique patience, et il ne tarda pas à la lui accorder. Deux événemens, funestes en apparence, qui arrivèrent à peu de distance l'un de l'autre, donnèrent à l'abbé Lubbert l'occasion de remporter une victoire signalée sur les ennemis de la religion.

Depuis l'arrivée de l'aumônier au régiment, Bertrand n'avait pas cessé de déployer contre lui une opposition tellement injurieuse, que les lois de la discipline militaire l'auraient châtié sévèrement si l'abbé Lubbert n'eût couvert ses fautes d'une indulgence toute chrétienne. Jamais le maréchal-des-logis ne saluait l'aumônier quand il passait auprès de lui; et lorsqu'il commandait le poste de garde à l'entrée du quartier, il donnait l'ordre à la sentinelle de se détourner quand il se présenterait, afin de ne pas lui rendre les honneurs militaires auxquels il avait droit. Puis, quand l'abbé, tristement affecté de ces preuves d'un hostile mépris, avait fait quelques pas, il était poursuivi par des éclats de rire ironiques et d'insolentes huées. Mais Bertrand poussa plus loin l'aveugle brutalité de sa haine. Un jour, le maréchal-des-logis, chargé de porter quelque ordre de ses chefs, sortait à cheval du quartier; il aperçut l'aumônier à peu de distance de l'entrée. Il était fort habile à manier son cheval; il le fit caracoler et se dresser, comme si un caprice de cet animal l'emportait sur son expérience, et il le dirigea contre l'abbé, qui fut rudement renversé et reçut à la tête une large blessure. Quelques soldats accoururent et le relèverent tout sanglant, tandis que son meurtrier s'éloignait en riant. Mais l'aumônier, quoiqu'il souffrît cruellement durant plusieurs jours, ne fit point connaître la véritable cause de son accident, et Bertrand, qui, connaissant bien les suites na-

turelles que ce guet-apens devait avoir pour lui, se préparait à les subir, put se vanter impunément à ses camarades de cet exploit contre un prêtre auquel, dans la langue licencieuse des casernes, il donnait un autre nom!

A quelques jours de là, et lorsque l'abbé gardait encore le lit, un attentat du même genre, commis contre un officier, causa dans le régiment une fermentation extraordinaire; mais il eut des conséquences plus graves. Un jeune lieutenant, vif, emporté, usant quelquefois peut-être sans justice et sans modération de son autorité envers des vétérans à qui son inexpérience le rendait peu respectable, reçut un soir, à peu de distance du quartier où il allait remplir quelque devoir de son grade, une de ces humiliations pour lesquelles les lois militaires veulent du sang. Il fut assailli par derrière, renversé sur le pavé; on lui arracha ses épaulettes et son épée qu'on brisa en mille pièces, et l'on accompagna cet acte de violence du traitement le plus injurieux. Deux sous-officiers étaient seuls absents du quartier à l'heure où ce crime militaire avait été commis: c'étaient Bertrand et un autre; mais il fut constaté que Bertrand était rentré le dernier à la caserne; d'ailleurs, le lieutenant outragé déclara, sous la foi du serment, qu'il croyait bien le reconnaître pour l'auteur de l'attaque dont il avait été l'objet, et le vieux maréchal-des-logis fut condamné à mort; il avait montré devant les juges une complète

indifférence sur son sort, et n'avait voulu ni avouer, ni nier la faute dont il était accusé.

Le vétérân attendait, en fumant tristement sur la paille de son cachot, le moment de son exécution, que les opérations du conseil de révision ne retardaient que de quelques heures, lorsque l'abbé Lubbert se présenta devant lui.

« — Ah ! dit-il sans manifester aucune émotion, c'est vous qui venez sans doute me reprocher le mal que je vous ai fait : eh bien ! je n'en suis pas fâché, parce que je ne vous aime pas.... Mais n'êtes-vous pas satisfait ? demain à cette heure-ci il n'y aura plus de Bertrand !.... C'est assez dur, j'espère, de finir comme cela après trente ans de service !

« — Mon ami, répondit l'abbé Lubbert avec son calme et sa douceur habituels, vous vous trompez entièrement sur les motifs de ma visite. Dieu vous pardonnera le mal que vous m'avez fait sans aucun motif, parce que je vous l'ai pardonné moi-même ; qu'il n'en soit plus question entre nous. J'ai appris votre malheur avec un vif chagrin : vous devez souffrir, Bertrand : je viens souffrir avec vous ; vous n'avez pas maintenant un ami plus sincère et plus dévoué que moi.

« — C'est inconcevable, murmura le vétérân en secouant sur un de ses ongles la cendre de sa pipe et en regardant le prêtre avec étonnement. Comment, vrai, vous venez me voir par amitié ?

« — N'en doutez pas, Bertrand, et en signe de réconciliation, donnez-moi votre main ; donnez ; et, comme je ne méritais pas votre haine, dites-moi que vous ne me haïssez plus....

« — Me suis-je donc trompé, murmura le vieux soldat avec émotion, tandis qu'il tendait une main à l'aumônier, et que de l'autre il ôtait son bonnet de police. Mon aumônier, vous êtes un brave homme, et moi, je suis....

« — N'achevez pas, mon ami, reprit l'abbé, causons ensemble comme deux frères qui se revoient après une longue absence, et, ajouta-t-il d'une voix moins assurée, qui sont sur le point de se séparer pour toujours....

« — Je le veux bien, mon aumônier. »

Ils s'assirent tous deux sur la paille qui jonchait le sol humide du cachot, et, après un court moment de silence durant lequel Bertrand parut plongé dans une méditation rêveuse, l'abbé reprit de nouveau la parole.

« — Je suppose, mon cher Bertrand, lui dit-il, que vous ne craignez pas la mort, et que vous la recevrez en homme qui l'a bravée tant de fois sur le champ de bataille ; non, je ne doute pas de votre courage.

« — Jamais, répondit le maréchal-des-logis ; cela ne me regarde pas.

« — Vous vous trompez, Bertrand, reprit vivement l'aumônier : la durée de cette vie n'est rien comparativement à celle de notre âme, qui ne doit pas mourir. Descendez en vous-même : vous y trouverez cette pensée

d'immortalité qui est la seule espérance de l'homme.

« — Oui, dit Bertrand avec gravité, tout ce que vous me dites, je le comprends, parce que, voyez-vous, mon aumônier, malgré ce qui s'est passé entre nous, dont je vous demande pardon maintenant de tout cœur, je ne suis point un méchant homme... »

« — Mon frère, mon ami, s'écria l'abbé Lubbert, je suis heureux de vous voir dans ces bons sentimens.

« — Ah ça mon aumônier, dit Bertrand avec une vive émotion, ne parlez plus ainsi, je vous prie, vous me faites pleurer, et il faut que je meure comme j'ai vécu, en vrai soldat.

« — Laissez couler, mon frère, laissez couler sur mon sein ces précieuses larmes : elles me prouvent que Dieu vous a touché ; appui éternel des infortunés, il est descendu dans ce cachot, il est avec nous, il nous voit, il nous entend.

« — Voilà sa sainte image, ô mon frère, ajouta l'aumônier avec une véhémence onction, en tirant un crucifix de son sein, agenouillez-vous devant lui... je suis le ministre de sa sainte loi, et j'ai reçu le pouvoir de remettre leurs fautes à ceux qui implorent sa miséricorde..... Bertrand, mon frère, vous pleurez, et vous croyez, n'est-ce pas ?

« — Comment voulez-vous donc que je vous résiste, mon aumônier ! dit le vieux soldat ; je ne connaissais pas les armes dont vous vous servez : vous me renversez comme je vous ai

renversé avec mon cheval... Je ferai tout ce que vous voudrez.

« — Agenouillez-vous donc, mon frère, répondit l'abbé Lubbert dans un pieux ravissement ; faites sur vous le signe de la rédemption, et ouvrez-moi votre cœur en présence de Dieu. »

Bertrand obéit à ces invitations de l'aumônier avec la précision militaire ; mais il éprouva quelque difficulté à faire le signe de la croix : l'abbé prit sa main droite et lui indiqua les moyens d'accomplir ce signe symbolique de la foi.

« — Pardon, mon aumônier, dit Bertrand en souriant et dans le langage de son état, je suis encore gauche comme une recrue, mais cela viendra... »

La confession de ce vieux soldat révéla à l'abbé Lubbert un de ces beaux caractères militaires dont les écarts sont l'œuvre d'habitudes violentes, le résultat d'une vie aventureuse exposée tous les jours aux chances de la mort, mais qui offrent dans leur expression intime de nobles sentimens d'honneur et de probité.

« — Eh bien ! Bertrand, lui dit-il, qu'éprouvez-vous maintenant ? ne vous sentez-vous pas moins affligé et mieux préparé à mourir sans faiblesse ?

« — C'est vrai, répondit Bertrand. Ils peuvent venir maintenant : défendez-leur de m'apporter de l'eau-de-vie, vos paroles m'ont

fait trop de bien. Je vous reverrai, n'est-ce pas? vous m'accompagnerez.

« — Jusqu'au dernier moment, mon frère, je resterai auprès de vous, murmura l'aumônier d'une voix émue.

« — Oh! je le vois maintenant; oui, vous êtes mon seul et mon meilleur ami.... Pourquoi donc avez-vous pris tant d'intérêt à moi, qui avais si mal agi envers vous? qui a pu vous inspirer tant de bonté pour un homme qui le méritait si peu?

« — C'est la religion, mon ami; c'est la parole de celui qui est mort pour nous sur la croix, et qui nous a recommandé d'aimer les hommes comme nos frères, et ceux qui sont malheureux plus que tous les autres....

« — C'est une belle théorie que celle-là! s'écria Bertrand.... Ainsi, il faut donc pardonner à tout le monde....

« — Oui, sans doute; et rappelez-vous toujours la prière que je vous ai apprise, et qui commence par ces consolantes paroles: « Notre père qui êtes aux cieux!.... » Mais vous avez encore quelque chose à me dire, mon ami, j'en suis certain; je vous vois encore rêveur et agité.... Parlez, au nom du Ciel!....

« — Eh bien! mon aumônier, c'est que je vous admire de plus en plus, vous qui êtes venu me voir, me consoler, m'apprendre à connaître une autre vie quand on va m'arracher celle-ci; vous que j'avais offensé! et l'homme pour qui je meurs m'abandonne lâ-

chement! il n'est pas même venu aux barreaux de ma prison pour me dire: « Merci, Bertrand! » et tout mon sang va couler pour sa propre faute.... car je suis innocent, mon aumônier, voyez-vous; je n'avais qu'un mot à dire pour me sauver, mais ce mot perdait un ancien camarade: je n'ai pas voulu le prononcer.

« — Vous êtes innocent! s'écria l'abbé Lubbert, et vous avez tant tardé à me le dire! O mon Dieu! je vous remercie! achevez, Bertrand; dites-moi la vérité, toute la vérité....

« — La voilà, mon aumônier. Comment a-t-on pu penser qu'un vieux soldat comme moi aurait ainsi manqué tout-à-coup à la discipline? cela n'était pas possible. Nous rentrions le soir avec Perrin, maréchal-des-logis comme moi, nous venions du cabaret, mon aumônier, mais nous avions été sobres. Nous avons tout-à-coup aperçu le lieutenant qui marchait à quelques pas devant nous. « Attends, me dit Perrin, je m'en vais le corriger. » Je voulus l'arrêter, il n'était plus temps; et la malheureuse affaire eut lieu en moins de temps que je n'en mets à vous la raconter; puis il prit la fuite; moi, je m'en allai lentement, et j'engageai plusieurs bourgeois, qui ont ensuite déposé contre moi, à secourir le lieutenant. Voilà pourquoi je suis rentré si tard, et c'est moi qu'on a condamné....

« — Non! non! s'écria l'aumônier en se levant précipitamment, vous ne mourrez pas! Le mensonge n'a pas souillé vos lèvres

dans ce moment suprême... Non ! vous vivrez, Bertrand, pour servir d'exemple à vos camarades, et pour témoigner de la bonté de Dieu... Mais pardonnez à votre coupable ami ; pardonnez-lui les maux que vous avez supportés pour sa faute ; prouvez-moi que votre cœur généreux est pur maintenant comme celui d'un ange, en remerciant Dieu de l'épreuve à laquelle il vous a soumis.

« — Vous le voulez, mon aumônier, mon frère maintenant, je lui pardonne de tout mon cœur ! Puis il ajouta d'une voix émue : « Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit béni ! »

On doit ignorer quels moyens employa l'abbé Lubbert pour faire parvenir la vérité aux juges ; mais ce jour même le conseil de révision cassa le jugement qui condamnait à mort le ~~maréchal-des-logis~~ Bertrand, et le déclara innocent, en le rétablissant dans son grade. Il est probable que sa déclaration fut faite avec assez de circonspection pour qu'en démontrant l'innocence du condamné, elle ne compromît point le vrai coupable, qui ne fut point inquiété. Il est impossible de décrire l'effet que produisit cette nouvelle sur le brave Bertrand, il voyait tomber ses chaînes au son de cette voix harmonieuse et tendre qui était venue le consoler dans son affliction, et, dans la simplicité de son âme, il dut penser qu'en effet son aumônier avait reçu un pouvoir supérieur à celui des autres hommes.

Mais à peine Bertrand eut-il recouvré sa

liberté, que ses préjugés militaires reprirent un moment sur lui toute leur influence. Il alla trouver Perrin et lui reprocha en termes énergiques son indifférence et sa lâcheté... Ces paroles furent suivies d'un duel ; mais à peine les deux champions avaient-ils mis le sabre à la main, que l'aumônier parut sur le champ de bataille.

« Eh quoi ! Bertrand, lui dit-il avec sévérité, avez-vous déjà oublié votre promesse ? un serment fait à Dieu !... Et vous, Perrin, apprenez que cet homme doit être sacré pour vous ; vous en savez la raison, et si son sang coule encore dans ses veines, ce n'est pas à vous qu'il le doit. Redevenez amis, et oubliez le passé. »

Les deux vétérans jetèrent leur sabre, se tendirent la main et embrassèrent plusieurs fois avec une chateureuse effusion celui qui venait de les réconcilier.

Le respect et la vénération que les deux plus anciens sous-officiers du corps montrèrent dès lors pour l'abbé Lubbert favorisèrent les pieux travaux de ce jeune ecclésiastique. Il parcourait les chambrées, il assistait aux manœuvres, et toujours il était accueilli avec empressement, écouté avec fruit. Il était souvent même obligé de modérer le zèle et l'admiration que les vétérans lui témoignaient.

« Mes amis, leur disait-il, je vous remercie ; mais ce n'est pas moi qu'il faut aimer, c'est Dieu dont je suis les commandemens ; ce n'est pas moi qu'il faut admirer, c'est sa

loi qui m'inspire les actions que vous trouvez  
bonnes. »

Lorsque quelques jeunes soldats se permet-  
taient derrière l'abbé Lubbert quelques pro-  
pos inconvenans, quelques gestes grossiers,  
Bertrand les réprimait vertement, non sans  
laisser échapper quelques juremens énergi-  
ques. Alors l'abbé se retournait et disait à  
Bertrand, en lui montrant le ciel :

« Mon cher Bertrand, laissez-les dire, le  
Juge de toutes les actions humaines est là-  
haut... »

Depuis ce temps nul chef ne fut plus res-  
pecté parmi les dragons que l'aumônier du  
régiment.

FIN.



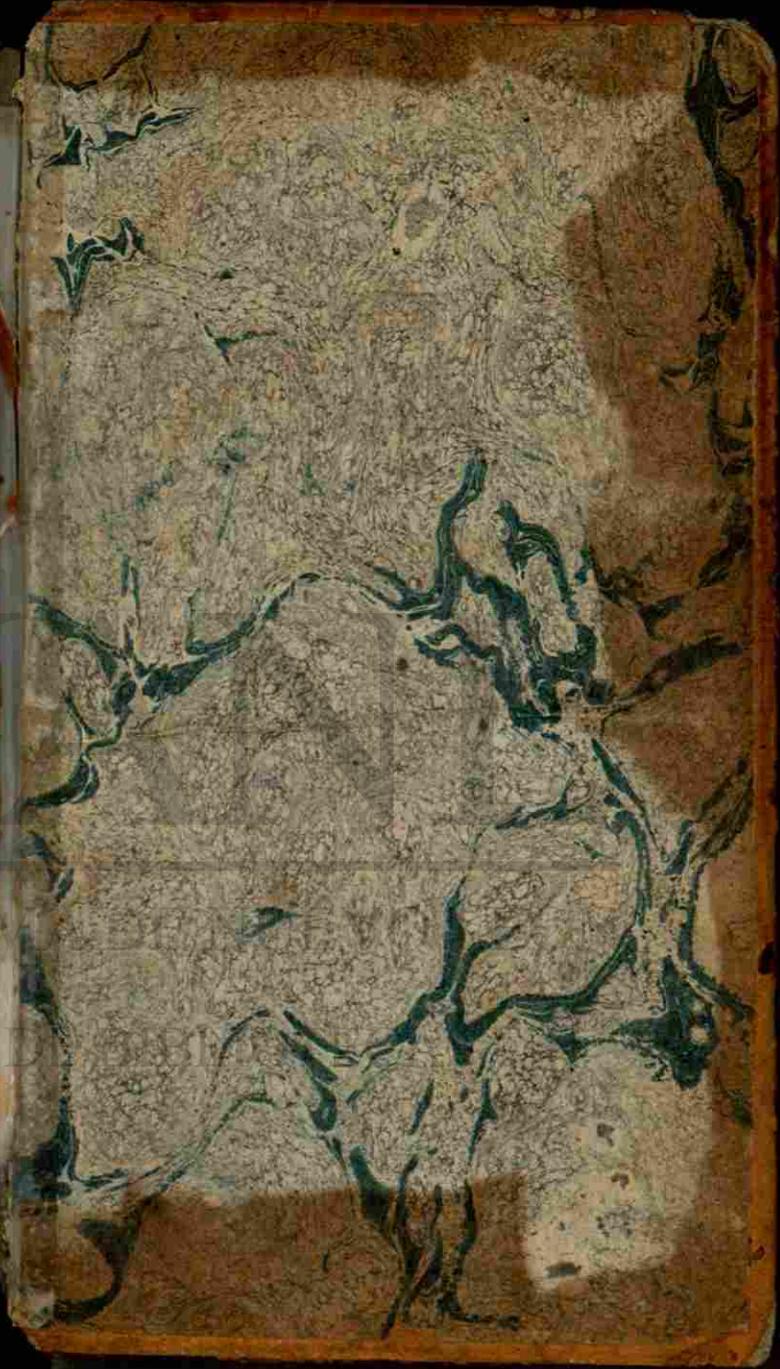
tifs, sous l'aurole d'une des plus belles glo-  
res littéraires de ce siècle. Mêlé à tous les  
débat politiques et littéraires de l'époque,  
il changea de croyance et ne perdit qu'un  
seul ami. Quand il abjura, toutefois, le sou-  
levement fut grand; il ne tint pas an pro-  
testantisme et au déisme conjurés qu'il ne  
fut mis au ban de l'empire. Le duc de Saxe-  
Weimar lui dit publiquement: *Je n'aime  
pas les gens qui changent de religion.* — Ni  
moi non plus, monseigneur, répondit Stolberg,  
*car, si mes pères n'en avaient pas changé il y  
a trois cents ans, je n'aurais pas eu la peine  
de le faire moi-même.*

Mais il y avait tant de saint François de  
Sales et de Fénelon dans cette âme bien-  
veillante et pure, un tel parfum de candeur  
et de loyauté respirait dans ses moeurs, que  
bientôt justice lui fut rendue. Lavater,  
Claudius, Herder lui-même, ne le mécon-  
nurent jamais. Klopstock lui pardonna: Ja-  
cobi lui rendit son ancienne amitié. Enfin,  
après avoir eu la consolation de réunir tous  
ses enfans (un seul excepté), dans les croyan-  
ces qui lui étaient chères, le traducteur in-  
spire d'Homère et de Platon, le biographe  
de saint Vincent de Paul, l'auteur du *Traité*

Le comte de Stolberg s'adresse à ses en-  
sans : il s'épanche tendrement au milieu des  
siens dans une conversation intime toute  
pleine d'affection et de sérénité. Il est im-  
possible de lire ce discours sans émotion, et  
nous le croyons aussi, sans devenir meilleur.  
On devrait le méditer pour bien vivre. C'est  
le résumé, l'essence de la philosophie chré-  
tienne, si l'on peut donner le nom de phi-  
losophie à quelque chose qui vient d'en  
haut. C'est la parole de Dieu annoncée par  
un ange; et qui résisterait à de si grandes  
choses dites par une bouche si pure?

Nous pensons qu'on sera bien aise de re-  
trouver ici une petite notice historique qui  
a été donnée, il y a quelques années, sur le  
comte de Stolberg.

« La vie de Frédéric de Stolberg est une  
belle vie. Issu d'une maison long-temps sou-  
veraine et qui le fait remonter à Alfred-le-  
Grand et à Charlemagne, poète, érudit,  
philosophe, historien, homme d'état revêtu  
de hautes fonctions diplomatiques, on ne  
peut citer une illustration qui n'ait été sienne.  
Père de quinze enfans, adoré de sa famille  
et de ses vassaux, son intérieur nous le mon-  
tre comme un patriarche des temps primi-



NUE  
BLIOTE